CARAMURU

PAR

OSÉ DE SANTA RITA DUR

Selon Mello Moraes Diogo Alvares Correa après son retour d'Europe, vécut quelques années à Bahia où il mourut le 5 Octobre 1557. Il fut enterré dans l'Église du Collège de Jésus, alors que le Padre João Lourenço en était Curé.

Le Dr Mello Moraes discute d'ailleurs avec une critique incontestable les faits fort embrouillés de la légende. Nous renvoyons à sa *Chorographia historica Chronographica nobiliaria e politica do Imperio do Brasil*. Rio de Janeiro, 1868, in 8. pour se faire une idée moins confuse de la légende

Mr Pereira da Sylva a donné une biographie complète de Durão dans son plutarque Bresilien elle est augmentée dans les Varões illustres qui ne sont autre chose qu'une 2me edit. du Plutarque.

J'ai reçu en Novembre 1866, deux précieuses photographies qui m'ont été adressées par Mr Mello Moraes. Elles ont été exécutées sur les tableaux de la Chapelle où repose Paraguassou. on a encore:

- Cervantes (A M) Caramurú novela historica original - La vida por un capricho episodio de la Conquista del Rio de la Plata 4me edit. Buenos Ayres, 1865, in 4

ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,

TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

Ire LIVRAISON.

CARAMURÚ.

CARAMURÚ.

REMARQUE.

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dites *Caramourou*, et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA,

ROMAN-POÈME BRÉSILIEN,

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

TOME PREMIER.



PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1829.

A SA MAJESTÉ DONA MARIA II,

REINE DE PORTUGAL, PRINCESSE DU BRÉSIL.

MADAME,

Si de cruels événemens n'ont point permis que la présence de Votre Majesté en Europe relevât complétement les espérances de la nation portugaise, elle a du moins offert aux constitutionnels de tous les pays une nouvelle preuve de l'attachement inébranlable de votre auguste père aux doctrines libérales.

Premier historien de ce grand monarque, traducteur de sa précieuse

correspondance, qu'un habile critique appelle *le Code des Rois*, je croirais manquer au premier de mes devoirs si, dans un moment où votre éducation est l'objet constant de la sollicitude des dignes conseillers de votre illustre père, je ne m'empressais pas de déposer aux pieds de Votre Majesté cette traduction de quelques-unes des principales œuvres du Brésil et du Portugal.

Princesse de ce premier empire, reine du second, à qui cette dédicace pouvait-elle mieux appartenir qu'à Votre Majesté? Daignez, Madame, l'agréer avec votre bonté naturelle, et vous rappeler, en parcourant ces fruits aimables des loisirs de vos compatriotes, le traducteur qui essaie de les populariser en France. Jusqu'à

son dernier soupir il se fera gloire d'être ce qu'il a toujours été,

Madame,

De Votre Majesté,

Et de votre auguste Père,

Le très-humble
et très-obéissant serviteur,

EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

INTRODUCTION.

Froidement exclusifs dans leurs doctrines littéraires, les Français regardèrent long-temps d'un œil de mépris toute conception qui n'avait point leur terre natale pour berceau. A les entendre, on eût cru que le domaine de la pensée ne s'étendait pas plus loin que les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, et que tout au-delà gisait encore dans le chaos primitif. Corneille, Racine, Molière, et quelques-uns de leurs amis, lisaient, à peu près seuls, les Chefs-d'Œuvre de l'Espagne et de l'Italie. Boi-

leau devait au comte d'Ericeyra la connaissance des trésors de la littérature portugaise ; mais, tout entier à sa verve satirique, il ne tirait aucun parti de cette précieuse découverte. Voltaire déraisonnait brillamment sur les hardiesses de Shakespeare, tandis que la populace des traducteurs inondait la France des absurdes rêveries d'Anne Radcliffe. Quant à la Germanie, un voile épais nous dérobait son Schiller, son Goethe, son Wieland, tous les immortels génies dont elle s'honore, lorsque la main d'une femme essaya de le déchirer. Le succès couronna son audace : Madame de Staël révéla à notre patrie un monde inconnu.

Long-temps retenu dans ces étroites limites, l'esprit français se précipita avec ardeur dans la nouvelle carrière qui lui

était ouverte; on lut avidement les chefs-d'œuvre de l'Allemagne, on dévora ceux de l'Angleterre. Bientôt Walter-Scott parut, et sa manière large et pittoresque d'évoquer au tribunal de ses contemporains les événemens et les hommes des siècles passés, lui valut chez nous plus de succès encore que dans sa patrie. Non moins admirable, et plus original peut-être parce qu'il nous introduit dans les mystères d'une existence que nous ne soupçonnions pas, Cooper grandissait sur le sol vierge de l'Amérique septentrionale, et, sans chercher à ravir le sceptre du roman à un heureux rival qui ne le lui disputait pas, il recueillait, dans une route indépendante, des suffrages aussi mérités et des palmes aussi glorieuses. On doit des éloges à M. Defauconpret

pour sa traduction de ces deux grands écrivains.

L'obstacle était levé, la barrière était ouverte. Un jeune littérateur, M. Loëve-Weimar, naturalisa chez nous les productions des plus célèbres romanciers allemands. M. Rey-Dussueil préluda à la traduction des bons romans italiens par celle des *Fiancés* de Manzoni. Je viens payer, à mon tour, ma dette à la France, et essayer d'introduire dans sa littérature les meilleurs romans du Portugal et du Brésil.

Des romans portugais et brésiliens? Il en existe donc? m'a demandé d'un air de doute plus d'un littérateur à qui je faisais part de mon projet; comme si, près d'un peuple qui a vu naître les Cervantes, les Lope de Véga, les Caldéron, il ne pouvait pas exister un autre

peuple qui s'honorât d'un Bernardino Ribeiro, d'un Francisco Moraes, d'un Mozinho-Quebedo, et, comme si le soleil américain qui a échauffé le génie de Cooper, avait été de glace pour les Santa Rita Durão, et les Basilio da Gama.

Oui, il existe de nombreux romans dans cette littérature portugaise, que nous connaissons à peine, et qui s'enorgueillit cependant d'avoir donné à l'Europe son premier épique moderne. Plusieurs de ces romans datent d'une époque où notre langue, encore dure et rebelle, était loin de laisser pressentir cet instrument docile auquel nos grands écrivains devaient un jour demander de si sublimes inspirations. Le curé, dans Don Quichotte, faisant voler par la fenêtre les bizarres produc-

tions qui ont tourné la tête au pauvre *Hidalgo*, exige impérieusement qu'on épargne un livre, un livre admirable, qui mériterait, dit-il, d'être conservé avec autant de soin que les œuvres d'Homère, enfermées dans la précieuse cassette de Darius. Quel est ce livre, que la main de l'ecclésiastique arrache à l'anathème? C'est un roman portugais, c'est le *Palmerin d'Angleterre* de Francisco Moraes.

Cet ouvrage, digne de figurer parmi les bons romans historiques de Walter-Scott, partage cette honorable place avec le *Siége de Diú*, de Corté-Réal, la *Conquête de Malaca*, de Sà e Menezes, *Alphonse l'Africain*, de Mozinho-Quebedo. Dans le roman de mœurs, les Portugais s'enorgueillissent, avec raison, du *Printemps du Proscrit*, de Rodriguez

Lobo, de *Clarimonde*, du célèbre historien Jean de Barros, du *Naufrage de Sépulveda*, de Corté-Réal, de *la Lusitanie transformée*, de Fernando Alvares. Dans le roman pastoral, les délicieuses conceptions du *Pâtre voyageur*, de Rodriguez Lobo, et *Petite Fille et Jeune Fille*, de Bernardino Ribeiro, ont, dès le seizième siècle, porté cette nation à une supériorité dont n'approche point la pâle muse de notre Florian. Les Brésiliens enfin opposent, sans trop de défaveur, au *Dernier des Mohicans* de Cooper, deux productions qui avaient précédé de près d'un siècle celles du romancier des États-Unis, le *Caramurú*, de Santa Rita Durão, et l'*Uraguay*, de Basilio da Gama.

Voilà les douze romans auxquels nous avons cru devoir donner la préférence

pour notre Collection. Elle formera environ vingt-quatre volumes in-12. De ces romans, les uns sont en prose, d'autres en prose mêlée de vers, quelques-uns entièrement en vers: différences qui disparaissent dans une traduction en prose, parce qu'il n'existe peut-être pas de langue qui soit généralement plus poétique que celle de la nouvelle Lusitanie. Sans doute, dans ces productions portugaises et brésiliennes, l'action est quelquefois d'une simplicité trop grande, les ressorts sont trop peu compliqués, l'intrigue se noue et se dénoue trop lentement. Sans doute dans celle qui sont écrites en vers, et que leurs auteurs ont fastueusement décorées du faux titre d'épopées, les formes antiques se trouvent quelquefois trop servilement suivies, et l'interven-

tion de l'inévitable mythologie des Grecs, jointe aux austères croyances du christianisme, laisse souvent trop peu de place à l'intérêt et à la vérité. Dans les unes et les autres, enfin, la marche de l'action s'arrêtant tout à coup vers sa moitié, il est rare que tout ce qui reste d'espace ne soit pas consacré à l'histoire des hauts-faits nationaux, qui doivent se succéder depuis l'époque où agit le héros du livre, jusqu'à celle où l'auteur a pris la plume. Les écrivains portugais ont répété jusqu'à satiété ces épisodes, puisés dans leurs annales, et trop fréquemment amenés sans art; ils se le sont cru permis en prenant exemple sur Camoëns, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient toujours été aussi rapides que lui dans leurs narrations. Au reste, le grand romancier

de notre époque, l'auteur de *Quentin Durward*, lui-même n'a-t-il pas aussi ses défauts? Et ses longues conversations, et ses longs récits, sont-ils toujours exempts de monotonie?

Je n'ai pas cru devoir cacher les défauts ordinaires des romanciers portugais : je m'appesantirai moins sur leurs qualités, parce qu'une seule de leur page suffira pour montrer combien elles sont dignes de toute notre admiration. Leur pinceau, aussi gracieux que terrible, excelle à retracer le calme du foyer du pauvre et la sanglante agitation des combats, les innocentes amours du moyen âge, et les hideuses fêtes de l'Américain, tout ce qu'enfin la nature et la société offrent de naïf et de grave, de paisible et de turbulent.

Puisse cette publication de romans

portugais et brésiliens inspirer à la jeunesse française le désir d'étudier la langue harmonieuse dont ils ne sont pas le moindre titre de gloire ! Notre orgueil national est puissamment intéressé à cette étude. Le portugais n'est point, comme l'espagnol, presque uniquement dérivé du latin, du goth et de l'arabe. Le français est venu aussi modifier considérablement sa formation, quand un de nos princes, le comte Henri de Bourgogne, porté par la reconnaissance d'un monarque castillan au gouvernement de la Lusitanie, peupla sa cour de Guimaraens, de nos compatriotes, et introduisit nos usages et nos mœurs dans l'existence de ses nouveaux sujets. En outre, l'Europe a, dans ce moment, les yeux tournés vers le Portugal et le Brésil, et un mouvement

naturel de curiosité s'attache à tout ce qui concerne ces deux peuples, appelés à jouer un rôle si important sur la vaste scène du monde.

NOTICE

SUR LA LITTÉRATURE BRÉSILIENNE,

LE ROMAN DE CARAMURU,

ET L'AUTEUR DE CET OUVRAGE, LE PÈRE JOSÉ DE SANTA RITA DURÃO.

Un jeune écrivain, qui m'honore de son amitié, M. Ferdinand Denis, a tracé de la littérature brésilienne un majestueux tableau (1), dont les bornes de cet ouvrage ne me permettent de reproduire que les passages suivans :

« Pendant long-temps l'Amérique méri-

---

(1) *Résumé de l'Hist. litt. du Portugal.*

dionale, soumise au joug de deux puissances européennes, sembla condamnée à leur fournir des richesses sans partager leur gloire. Les succès que les Brésiliens eussent pu acquérir étaient comptés pour rien : comme les productions de leur pays, ils allaient grossir le trésor de la métropole ; le reste du monde les ignorait, et les Américains eux-mêmes savaient à peine s'ils devaient s'en glorifier.

» Le Brésil, qui a senti la nécessité d'adopter des institutions différentes de celles qui lui avaient été imposées par l'Europe, éprouve déja le besoin d'aller puiser ses inspirations à une source qui lui appartienne véritablement. S'il a adopté un langage que l'ancien monde a perfectionné, il doit rejeter les idées mythologiques dues aux fables de la Grèce. Usées par notre longue civilisation, elles ont été portées sur des rivages où les nations ne pouvaient bien les

comprendre, où elles auraient dû toujours être méconnues; elles ne sont en harmonie ni avec le climat, ni avec la nature, ni avec les traditions. L'Amérique, brillante de jeunesse, doit avoir des pensées neuves et énergiques comme elle; notre gloire littéraire ne peut l'éclairer que d'une lueur qui s'affaiblit en traversant les mers, et qui doit s'évanouir complétement devant les inspirations primitives d'une nation pleine d'énergie.

» Dans ces belles contrées, si favorisées de la nature, la pensée doit s'agrandir comme le spectacle qui lui est offert. Majestueuse, grâce aux anciens chefs-d'œuvre, elle doit rester indépendante, et ne chercher son guide que dans l'observation. L'Amérique, enfin, doit être libre dans sa littérature comme dans son gouvernement.

» Le Nouveau-Monde ne peut manquer d'imposantes traditions. Dans quelques siè-

cles, l'époque où nous sommes parvenus, l'époque où se fonda son indépendance, lui donnera de nobles et de touchans souvenirs. Son temps des fables mystérieuses, ce seront les siècles où vivaient les peuples que nous n'avons pu anéantir, qui nous étonnent par leur courage, et qui ont retrempé peut-être les nations sorties du vieux monde : le souvenir de leur grandeur sauvage remplira l'âme de fierté ; leurs croyances religieuses animeront les déserts ; le merveilleux se trouvera dans leurs antiques coutumes comme dans la force incompréhensible d'une nature variant continuellement ses phénomènes. Si cette nature de l'Amérique a plus de splendeur que celle de l'Europe, qu'ont-ils d'inférieur aux héros des temps fabuleux de la Grèce, ces hommes à qui l'on ne pouvait arracher une plainte au milieu d'horribles supplices, et qui demandaient à leurs ennemis de nou-

veaux tourmens, parce que les tourmens ajoutaient à leur gloire? Leurs combats, leurs sacrifices, nos conquêtes, tout présente de riches tableaux. La voix de leur Dieu, c'est la foudre; leur temple, c'est le désert; chez eux mille génies fantastiques animent la nature, favorisent les hommes, ou s'en font redouter.

»D'un autre côté, tout l'héroïsme du moyen âge, tout l'esprit ardent et aventureux des temps de chevalerie, ne paraissent-ils pas avec une teinte particulière dans ces voyages des premiers explorateurs, s'avançant au sein des forêts vierges, attaquant avec audace des animaux inconnus, visitant des nations qui pouvaient les anéantir? Ils ne voulaient que de l'or; mais on ne peut leur refuser quelque gloire : la poésie doit s'emparer de leurs courses lointai nes.

»Et que veut-on que l'Américain fasse de

nos comparaisons, puisées dans une nature usée par le travail des siècles? Éprouve-t-on dans ses forêts vierges les mêmes impressions que dans nos bois sapés continuellement par le bûcheron? Les animaux qui parcourent ses campagnes n'ont-ils pas plus de force et de liberté? L'Océan ne roule-t-il pas ses flots sur des rivages plus imposans? L'Aurore de la Grèce ouvrira-t-elle avec ses doigts de roses ce ciel éclatant de splendeur, et dont les feux feraient pâlir l'Apollon? Que les hommes de ces contrées contemplent la nature, qu'ils s'animent de sa grandeur, et en peu d'années ils deviendront nos égaux, et peut être nos maîtres.

» Le Brésilien, soit qu'il descende de l'Européen, soit qu'il s'allie au noir ou à l'habitant primitif de l'Amérique, est naturellement disposé à recevoir des impressions profondes; il semble que le génie particulier de tant de races différentes se montre

chez lui : tour à tour ardent comme l'Africain, chevaleresque comme le guerrier des bords du Tage, rêveur comme l'Américain, qu'il parcoure les forêts primitives, qu'il cultive les terres les plus fertiles du monde, ou qu'il garde ses troupeaux dans d'immenses pâturages, son repos n'est jamais le repos d'une complète indolence.... Il contemple ce que la nature a prodigué de richesses autour de lui. Et quel spectacle! comment ne pas l'admirer? Sur le bord de la mer, au sein des baies profondes, où les flots paisibles meurent sur le rivage, presque toujours les cocotiers se balancent doucement, la pervenche rose ou l'ipomœa tapissent les sables arides de la plage, le manglier forme ses labyrinthes de verdure; et si les yeux se portent vers quelque île lointaine, à l'aspect de ces forêts immenses, de ces bords pleins de fraîcheur, de ces collines fertiles qui se déroulent aux regards,

l'imagination ajoute l'idée de la retraite la plus paisible, d'une solitude qui n'est jamais troublée. Souvent à la brise de l'Océan se joignent les odeurs de la terre, et, si cette douce brise vient à courber les bois d'orangers, elle répand dans l'atmosphère un léger parfum qui caresse l'odorat, se dissipe un moment, se fait sentir encore et se perd dans l'espace.

» Dans ce climat délicieux, tout se réunit donc pour charmer, et le temps de la sécheresse interrompt seul, pendant quelques mois, la beauté du paysage. Mais, dans l'intérieur, sur les bords de ces fleuves immenses qui arrosent le pays, une humidité bienfaisante entretient presque toujours la splendeur de la végétation. Dans cette grandeur de la nature, dans le désordre de ses productions, dans cette fertilité sauvage qui se montre à côté de la fertilité de l'art, dans cet espoir que donne l'abondance de

la terre, au mugissement des forêts primitives, au bruit des chutes d'eau qui s'élancent de rochers en rochers, aux cris des animaux sauvages, qui semblent braver l'homme dans les déserts, la pensée du Brésilien prend une énergie nouvelle; et cela est si vrai, que le voyageur se sent naturellement disposé à faire retentir les bois de ses chants, et que de merveilleuses histoires des temps de la découverte charment les loisirs des caravanes. A la manière de raconter, à celle d'écouter et de comprendre, vous pouvez reconnaître ces hommes si différens de mœurs et de caractère, séparés jadis par des espaces immenses, et réunis maintenant par la Providence pour former un peuple de frères.

» L'Américain écoute avec mélancolie; une lente tristesse se peint souvent dans ses regards : s'il prend la parole, sa voix est basse, ses mots ont un accent plaintif,

Il s'anime rarement, il a son ardeur au fond de l'âme; elle est toute pour l'indépendance, elle est toute pour la liberté des forêts.

» Le noir a besoin de s'abandonner au feu de son imagination, il faut qu'on partage sa pensée; ses paroles rapides ne suffissent pas à l'abondance des idées, il excite les spectateurs par ses gestes, sa voix part en éclat, ses yeux animés indiquent le feu de son âme. Mobile dans ses sentimens mais toujours crédule, le surnaturel embellit ses récits, il anime des traductions poétiques de son pays une patrie nouvelle. Il gémit sans doute au souvenir d'anciennes infortunes; mais, malgré les douleurs de l'esclavage, le présent, en captivant l'ardeur de son imagination, l'entraîne et détourne ses regards de l'avenir.

» Le blanc partage souvent les travaux de ces deux espèces d'hommes; fier d'être

de la race des vainqueurs, il s'est fait des traditions nouvelles, mais il tient à celles du vieux temps; sa pensée erre quelquefois sur les bords de ce Tage qu'il n'a jamais vu; son imagination est aux terres lointaines, mais son cœur est à sa patrie : dans ses récits, dans ses chants, l'histoire des deux contrées se mêle.

» Quant à l'homme dont la mère est indienne, il a je ne sais quelle énergie d'indépendance, qui lui fait sentir le besoin d'élever sa patrie avant tout; il cherche les aventures au sein des forêts; il a la persévérance du blanc, et le courage de l'homme cuivré; son âme est énergique et son esprit rêveur; de grandes choses sortiront de cette race.

» Le fils d'un Européen et d'une noire, le mulâtre rappelle l'Arabe par ses traits, par sa couleur, par son caractère : l'amour, en exaltant son âme, le rend enthousiaste;

sa pensée est rapide, son imagination variée, son cœur ardent.

» Dans ce pays, où la nature déploie tant de pompe, où les esprits sont si fougueux, rien ne peut rester faible, tout doit s'élever rapidement. La langue portugaise se prête comme l'italien aux inspirations soudaines. Les loisirs des voyages s'allient avec la réflexion. De nos jours les paysans du Brésil nous donnent une idée de ce qu'était cette littérature primitive, qui n'est jamais confiée à l'écriture, et qui, pour cela, n'en offre pas moins des beautés du premier ordre. Dans les campagnes il n'est point rare de rencontrer des improvisateurs exercés. Comme on a pu le sentir, il ne faut point confondre le cultivateur brésilien de race blanche, avec celui de l'Europe; il est étranger à beaucoup d'idées d'industrie; son ignorance est quelquefois profonde; la superstition le tient sous son joug, mais

sa pensée est prompte comme l'éclair, ses réflexions sont justes, ses idées s'élèvent, l'enthousiasme s'empare facilement de son âme, et, si l'éducation développe dans les villes ces heureuses dispositions, il peut en résulter de puissans avantages pour la littérature. »

Le premier ouvrage vraiment national de ce peuple ou plutôt de ces peuples confondus, celui qui, malgré ses imperfections, indique parfaitement le but vers lequel se dirigera l'esprit américain, lorsqu'il se sera complétement dépouillé des langes de la vieille Europe, *le Caramurú*, peinture heureuse du génie brûlant et aventureux des Portugais, et de la simplicité sauvage d'une nation dans l'enfance, n'est encore connu en France que par la poétique analyse et les brillantes citations qu'en a faites le jeune écrivain à qui nous avons emprunté les premières pages de cette notice, et par les

articles profonds que lui a consacrés le *Globe*, ce journal si remarquable par son élévation et ses doctrines. Avant cette époque aucun poète, aucun prosateur européen ne paraît en avoir soupçonné l'existence; aucune imitation n'en est venu jusqu'à nous; aucune histoire littéraire n'a recueilli le moindre fragment de ses innombrables beautés.

Et cependant quelle production méritait plus d'attirer l'attention d'un peuple qui a si bien compris le peintre original des sauvages Mohicans? « L'action de mon livre, dit l'auteur du *Caramurú*, est la découverte de Bahia, faite vers le milieu du seizième siècle, par Diogo Alvares Correa. Au moyen de quelques épisodes j'y ai rattaché l'histoire du Brésil, le tableau de ses mœurs, de ses croyances, de ses traditions, la description enfin des nombreuses tribus indigènes qui errent dans sa vaste étendue.

» Diogo Alvares cinglait vers la capitainerie de Saint-Vincent, nouvellement découverte, quand il fit naufrage sur les bas-fonds de Boipeba, aux environs de Bahia. Avec lui se sauvèrent six de ses compagnons, qui furent dévorés par les antropophages. Comme sa chair eût été un triste régal pour ces peuples dans l'état de maigreur et de dépérissement où il se trouvait, ils résolurent de bien le soigner, de bien le nourrir jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa force et sa santé. Le vaisseau du malheureux portugais était venu échouer près du rivage; ils lui permirent d'en retirer des armes, de la poudre, des balles et différens objets, dont l'usage leur était inconnu. Diogo, visant un oiseau, le fit tomber à ses pieds, et ces barbares, dès lors, le proclamèrent *fils du tonnerre* et *Caramurú*, c'est-à-dire *Dragon de la mer*. Combattant contre les nations du désert, il les vainquit et

en exigea un serment d'obéissance. Les principaux caciques coururent lui offrir la main de leurs filles. Son choix tomba sur la belle Paraguaçú, qu'il conduisit plus tard en France.

» Diogo avait prêté son assistance et celle de ses amis à un vaisseau espagnol qui était venu se perdre sur cette plage. Cet acte d'humanité lui valut la haute protection de Charles-Quint, qui le combla d'honneurs. Un bâtiment français ayant bientôt après fait échelle dans ces parages, le Portugais s'y embarqua avec sa compagne, arriva à Paris et obtint une audience de Henri II, qui l'invita à faire en son nom la conquête du pays qu'il avait découvert. Loin d'y consentir, Diogo se hâta de révéler cette proposition à son légitime souverain, dom Jean III, par l'entremise de Pedro Fernandes Sardinha, premier évêque de Bahia. Le monarque portugais confia l'en-

treprise à Francisco Pereira Coutinho, qui, ne pouvant réussir à dompter l'humeur farouche des Tupinambas, fut contraint de se retirer dans la capitainerie des *Ilheos*. Ayant cependant conclu plus tard une paix honorable avec ce peuple, il allait à Bahia reprendre possession de son gouvernement quand il périt dans un naufrage.

» Sur ces entrefaites Diogo Alvares assistait dans Paris au baptême de Paraguaçú, à qui Catherine de Médicis servait de marraine au milieu de la brillante cour de France. Il revint ensuite avec son épouse à Bahia. Là Paraguaçu fut reconnue par les Tupinambas pour l'héritière présomptive de leurs caciques, et Diogo recueillit à son débarquement toutes ces marques d'estime et de respect qui l'avaient accompagné à son départ.

» Paraguaçú, devenue Catherine Alvares, ajoute le crédule auteur du roman que nous

publions, eut une vision mémorable, où *la Vierge très-sainte, se manifestant pleine de gloire*, lui commanda d'inaugurer dans le pays son image enlevée par les barbares. Cette précieuse statue fut retrouvée, et Catherine Alvares, avec des exclamations de joie, la pressa dans ses bras, assurant que c'était celle qu'elle avait vue en songe. Elle fut déposée, sous le titre de *vierge très-sainte de la grâce*, dans une église qui est aujourd'hui le monastère de Saint-Benoît, monastère à jamais célèbre par cette tradition (A).

» Bientôt arriva de Portugal Thomé de Sousa avec quelques vaisseaux, des familles et des troupes pour peupler Bahia. Sébastien da Rocha Pitta, né dans cette ville, assure, dans son histoire du Brésil, que Catherine Alvares renonça, en faveur du roi dom Jean III, à tous ses droits sur les Tupinambas, comme héritière de leurs caciques, et que le même monarque enjoignit

à ses lieutenans de rendre les plus grands honneurs à Diogo Alvares Correa Caramurú pour les brillans services dont il lui était redevable. Cet illustre aventurier fut la tige de la noble maison da Torre à Bahia, et la belle Américaine, son épouse, eut la gloire de voir, dans cette métropole, son image figurer sur la porte de la poudrière, à côté des armes de Portugal. (Voyez Vasconcellos, *Histoire du Brésil*, Francisco de Brito Freire, et Sébastien da Rocha Pitta.) »

Tel est, d'après l'auteur de Caramurú lui-même, la donnée historique sur laquelle repose l'échafaudage de son roman. La première moitié de cet ouvrage vraiment original, c'est-à-dire, tout ce qui précède le départ des époux pour la France, étincelle de beautés du premier ordre, et se recommande par une touche large et vigoureuse. Peut-être serait-on en droit de reprocher à l'écrivain quelques détails trop

didactiques, et surtout une abondance de descriptions religieuses qui, bien qu'admirables, finissent trop souvent par fatiguer le lecteur. Mais ce défaut en est-il un dans un vénérable ecclésiastique imbu de l'innocente simplicité des peuples américains? Les pages consacrées au christianisme sont-elles à dédaigner dans la sublime composition des *Martyrs*, dans le roman *des Incas*, dans *ce Doyen de Killerine*, du fécond abbé Prévôt, qui, quoique sans aucun point de comparaison avec le chef-d'œuvre de M. de Châteaubriand, ni même avec le livre de Marmontel, n'en est pas moins un ouvrage digne des plus grands éloges?

A peine Diogo et Paraguaçú ont-ils perdu de vue les côtes du Brésil, que la scène change, ou plutôt l'action recommence. Il y a peu de talent dans la peinture du séjour des époux au sein de la nouvelle Lutèce, et la contexture de l'intrigue laissera désor-

mais beaucoup à désirer. En repassant la mer, la belle Américaine tombe plongée dans une extase céleste; elle a une vision, elle la raconte, et son récit n'est que l'histoire de ces contrées, terminée par un éloge poétique des perfections de la Sainte-Vierge. Les guerres des sauvages contre les Européens sont décrites avec une originalité qui s'accroît encore quand Paraguaçú annonce comment la reine des anges lui est apparue, et lui a ordonné de reconquérir sa statue profanée par les barbares. Tout cela tient trop peu à l'action, c'est un hors-d'œuvre complet, mais un hors-d'œuvre riche de poésie et plein de fortes images. Après cette digression brillante, qui est malheureusement sans aucune proportion avec l'ensemble de l'ouvrage, l'auteur rentre dans son sujet pour ne plus s'en écarter.

J'ai dit que le chantre de Caramurú était

un vénérable prêtre, imbu de l'innocente simplicité des peuples américains. Il se nommait José Durão, et naquit, vers le milieu du dernier siècle, à Cata-Preta, village de la province de Minas-Geraës. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il n'opposa aucune résistance à une vocation qu'il ne partageait pas, et fit taire sa fougueuse imagination pour obéir aux ordres de son père. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir combien était grand le sacrifice qu'il venait de faire au plus saint des devoirs. Élevé avec une jeune fille du voisinage, il n'avait pu contempler ses attraits angéliques sans en être frappé, et son cœur ardent continua à battre sous la tunique du lévite. José sentait pourtant qu'une barrière insurmontable s'était élevée entre lui et l'objet de ses chastes amours. Il ne songeait pas à la franchir. Y eût-il pensé, l'ange ermi nateur, qui lui apparaissait debout

sur la limite, eût repoussé ses profanes attaques et fait triompher la cause de Dieu. Mais le danger se renouvelait tous les jours; tous les jours il fallait combattre, et la persévérance même à laquelle il devait la victoire, ne faisait qu'user ses forces et que préparer sa défaite. Un seul moyen lui restait pour échapper au péril : c'était de le fuir. Duráo entra dans l'ordre des Ermites de saint Augustin, composé d'hommes savans et pieux, qui portaient courageusement la lumière de l'Évangile dans les profondeurs du désert, et qui avaient déjà conquis plus de disciples à Jésus-Christ que de sujets au roi de Portugal. Il embrassa son vieux père aveugle, sa mère infirme, et, sans tourner ses regards vers le lieu de sa naissance, il s'éloigna d'un pas rapide, en s'écriant : Seigneur, je suis à toi!

José espérait avoir échappé à tous les pièges de l'ennemi des ténèbres, mais une

épreuve l'attendait encore, et c'était la plus terrible de toutes. La route qui menait au chef-lieu de la mission, longeait les murs d'une habitation nommée *la Panella,* éloignée d'une lieue environ du village où notre ermite avait vu le jour. C'était un dimanche. Quelques improvisateurs assis sur le seuil de la porte, faisaient retentir l'air des accords de leurs mandolines, tandis que de jeunes vierges formaient ces danses brésiliennes dont la volupté est si douce et va si bien au cœur. Ce tableau des jeux de son enfance, qui, pour la dernière fois peut-être, frappait ses yeux, fut pour notre pieux voyageur comme une flèche qui déchira son âme. Il soupira, baissa vers la terre un œil humide, et s'éloigna d'un pas plus précipité. Mais les voix de cette folâtre jeunesse étaient si touchantes, elles répétaient si bien l'hymne religieux de la patrie, que José, malgré

lui, sentit ses pieds se fixer au sol; malgré lui son regard se porta vers cette scène de bonheur et d'innocence : funeste regard qui fit la persécution de sa vie! Les danses étaient conduites par la modeste compagne de son enfance. Parée de toute la beauté des anges, elle brillait au milieu des autres vierges comme le lis parmi d'humbles fleurs. Seigneur, pardonne-moi! murmura le faible missionnaire en repaissant ses yeux de tant d'attraits, et il s'éloigna sans avoir été aperçu de la jeune fille.

Durao ne revit jamais sa patrie. Le trait qui avait déchiré son cœur n'en fut jamais arraché. Fougueuse jusque dans la vieillesse, son imagination chercha toujours des alimens que lui refusaient l'inébranlable chasteté, et la vie contemplative des apôtres du désert. Donnant le change à ses idées, et reportant sur des objets célestes et inaccessibles le brûlant amour que ses de-

voirs lui défendaient d'offrir à des êtres palpables et mortels, il mêla à son nom patronimique de Duráo, celui de la bienheureuse Rita, sainte et martyre, pour qui il avait une dévotion particulière, et remplaça par cette union mystique toute relation intime avec les filles des hommes. Le feu qui brûlait son âme profitait ainsi de toutes les circonstances pour faire éruption, et parmi les nombreux sermons qu'il a laissés il n'en est presque pas qui ne contiennent, dans les termes les plus voluptueux et les plus positifs, une invocation amoureuse à sa patrone, à quelque autre sainte ou à la Vierge elle-même, divine mère du Rédempteur. Retranchez dans la vision de Paraguaçú deux ou trois mots qui se rapportent à Marie, et vous aurez une déclaration délicieuse que, sans aucun changement, vous pourrez adresser à l'objet de vos amours.

José de Santa Rita Duráo résista long-

temps au désir qu'il éprouvait d'écrire un roman national, et sa préface nous révèle les combats qui se sont livrés en lui-même avant qu'il ait pu se résoudre à prendre la plume. Rempli de tous les préjugés d'une éducation superstitieuse, il demande instamment pardon à Dieu d'avoir entrepris une œuvre aussi mondaine; « mais, se hâte-t-il d'ajouter, ces travaux sont-ils donc indignes d'un religieux et désagréable à l'Être-Suprême? Plusieurs prélats et même des évêques qui devaient un jour être canonisés, de vénérables pères de l'Église, tels que saint Grégoire de Naziance, saint Paulin et beaucoup d'autres ne se sont-ils pas livrés à de semblables compositions? Et de pareils ouvrages ne mériteraient-ils pas d'être encouragés lors même qu'ils n'auraient d'autre avantage que de retracer aux yeux des libertins ce que la nature seule a inspiré à des hommes qui vivaient éloignés

de tout ce qu'ils appellent *des préjugés ?* »

Je suis trop peu versé dans les matières théologiques pour décider si le religieux de Cata-Preta a rempli son but et si son roman est propre à produire sur les libertins tout l'effet qu'il en attendait. Moi qui, sans être un religieux, suis loin d'être un libertin, je ne puis m'empêcher de confesser que ce qui m'a le plus amusé dans cet ouvrage, c'est la peine prodigieuse que l'auteur se donne pour atténuer l'impression que ne peuvent manquer de produire sur l'esprit de ses lecteurs certaines peintures voluptueuses, toujours inévitables dans une pareille composition. Chaque fois que son sujet l'entraîne malgré lui dans ce sentier mondain, on le voit tout à coup se relever et demander pardon à Dieu de cette légère absence. Mais sa conversion n'est pas de longue durée, et la tournure de son esprit et la nature de son ouvrage le rejettant à son insu

dans un nouvel écart, il est sans cesse contraint d'implorer l'indulgence des dévots et la miséricorde du ciel. Ce spectacle si extraordinaire d'un auteur luttant sans relâche avec son sujet n'est pas le moindre attrait qu'offre à la curiosité publique ce livre déjà si fécond en idées bizarres et en peintures originales et gigantesques.

Sete sómente do batel perdido
Vem á praia cruel, luctando a nado.

De tout l'équipage, sept hommes seulement, après avoir long-temps combattu la mort, abordent à la nage cette côte inhumaine.

CARAMURU.

CHAPITRE PREMIER.

LE NAUFRAGE.

—

Une horrible tempête s'élevait menaçante sur la montagne des Orgues (1); l'éclair, déchirant la nue, répandait sa lueur affreuse jusque dans les plus pro-

(1) Une des ramifications de la célèbre Cordillière qui parcourt le Brésil dans toute sa longueur.

fondes cavernes de cette Cordillière, peuplée d'esprits infernaux; au bruit du tonnerre se joignait le sifflement de l'ouragan terrible qui jette l'épouvante dans ces immenses solitudes, et qui fait courber devant lui la cime altière des palmiers verdoyans. Le chaos semblait prêt à ressaisir son ancien empire, le ciel était en feu, l'air mugissait, et la montagne s'ébranlait sur ses vieux fondemens.

Un navire sillonnait les flots. Parti des rivages de l'antique Lusitanie, il allait, sous la conduite du courageux Diogo, chercher, à travers les dangers de l'Océan, un nouveau monde dans lequel on pût respirer plus à l'aise que sur les bords resserrés du Tage. Mais déjà le désordre qui règne sur le continent américain est descendu dans les

mers qui battent ses côtes. Fatigués par une longue traversée, les bordages du vaisseau commencent à donner accès à l'onde écumeuse. Quoique Diogo ne craigne point la mort, il invoque dans cet affreux péril ce ciel compatissant, que le malheureux n'implora jamais en vain, tandis que la rage de la tempête détache des lambeaux de la nef, brise son gouvernail et déchire ses voiles.

Il faut en venir aux dernières extrémités ; ces tubes de feu qui lancent le trépas sont jetés dans la profondeur des abîmes ; on s'efforce d'alléger le poids du vaisseau. Soins inutiles ! Bientôt le passager, pour résister au fougueux élément, n'a d'autre ressource que d'embrasser la première planche qu'il rencontre, ou de se cramponner aux ver-

gues brisées, ou de se précipiter dans la chaloupe qui s'affaisse sous un trop lourd fardeau. Livrée à elle-même, la quille est insensiblement portée sur les écueils, elle s'embarrasse dans les rochers contre lesquels le courant la pousse ; elle les bat avec fureur, et peu d'instans après ils sont couverts des débris du navire.

De tout l'équipage sept hommes seulement, après avoir long-temps combattu la mort, abordent à la nage cette côte inhumaine. Quel asile y trouveront-ils? A leurs cris une multitude de barbares s'élance de ses retraites, et les malheureux naufragés, croyant voir en eux des sauveurs, s'avancent en leur tendant les bras. Ah ! Portugais, si vous aviez pu savoir le sort qui vous attendait, avec quelle soif ardente n'au-

riez-vous pas bu la mort dans ces gouffres dont un miracle vient de vous arracher !

Déjà les Européens, grelottans, se voyaient sur la plage environnés de la tourbe américaine. Ces enfans de la nature considèrent avec effroi les étrangers que leur envoie la tempête, et ne peuvent se persuader qu'ils appartiennent à l'espèce humaine. Leur couleur, leur barbe, leurs cheveux, tout est pour eux un objet de surprise, et dans leur simplicité ils s'imaginent que ce sont des monstres inconnus que l'Océan nourrit dans ses profondes entrailles.

Quelques-uns s'approchant des cadavres que l'onde furieuse roule sur le rivage, regardent avec étonnement leurs traits, essaient de les dépouiller de l'enveloppe qui les couvre, et bientôt re-

culent épouvantés, comme si cette immobilité n'était qu'un piége tendu à leur confiance. D'autres, les comparant au jacaré (*), redoutent que soudain ils ne se réveillent menaçans, ou que, plongeant leurs agresseurs dans une léthargie mortelle, ils ne les entraînent dans les repaires où ils accumulent leur proie.

Mais apercevant Sanche, l'un des naufragés, dont un rocher aigu vient de briser la tête, qui tente de se relever sur sa main tremblante, et qui retombe aussitôt en demandant du secours d'une voix suppliante, apercevant ses yeux égarés et blancs, son teint cadavéreux, sa bouche ouverte, l'expérience du sort commun à tous les hu-

---

(*) Le jacaré, ou caïman, espèce de crocodile brésilien.

mains leur fait reconnaître que la mort vient de frapper encore une de ses victimes.

Soudain ils fondent, comme autant de vautours, sur cet horrible festin; le corps du malheureux Portugais est partagé en mille morceaux. Obéissant à son instinct famélique, chacun s'efforce d'arracher le membre qu'il préfère; l'un tire à lui un pied, l'autre une main, un troisième un bras. Celui-ci, ne dissimulant pas son infâme appétit, mange cette chair crue et sanglante; celui-là la fait griller, tandis qu'accroupi à ses côtés, son camarade présente à la fournaise un amas d'os qu'elle torréfie.

Quelle horreur pour l'humanité! voir dévorer ainsi la chair déjà corrompue de ses semblables! Ah! combien l'Europe fortunée ne doit-elle pas à ce

divin Rédempteur, dont elle accueille humblement les préceptes! Seuls, les pauvres Américains ne se livrèrent pas à cette horrible pratique; elle fut en usage à Rome, à Carthage, et plus d'une fois des victimes humaines ensanglantèrent les autels de Saturne.

Cependant les sept naufragés que la mer en courroux avait jetés vivans sur cette côte inhospitalière, considéraient avec effroi la foule toujours croissante des hommes qui les environnaient, et leur aspect féroce, et ce teint rougeâtre que d'autres couleurs enlaidissent encore, et ces pierres et ces cordons d'écorce enfoncés dans leur visage ou suspendus à leurs narines. Leur lèvre inférieure retombe sur leur poitrine, ornement hideux qu'ils n'ont pu se procurer qu'en creusant cette lèvre intérieure-

ment et la surchargeant du poids de grossiers cailloux; ils regardent comme une beauté de faire croître leurs dents aiguës les unes sur les autres; aucun poil, aucune barbe n'ombrage leur corps; leur nez est épaté, leur figure est plate, et leurs cheveux raides et lisses descendent sans grâce le long de leurs oreilles.

Une modeste pudeur porte les femmes à se servir du simple vêtement dont se couvrit notre première mère, lorsqu'en punition d'un coupable désir, elle rougit pour la première fois. Mais les hommes, moins retenus, errent dans une nudité complète. La nature cependant ne se dépouille pas de tous ses droits à leur égard, et quand viennent les jours des sacrifices, on les voit se décorer de ces brillantes plumes blanches, écarla-

tes, vertes et jaunes, dont s'enorgueillissent les fiers aras; d'autres se teignent d'écumes balsamiques qu'on prendrait de loin pour des tuniques étincelantes; sous ce léger vernis, comme l'anta ou le tatu (*), sous leur épaisse écorce ils défient et l'atteinte des pluies d'hiver, et la rigueur des brumes nuageuses, et jusqu'à la morsure des insectes venimeux. Pour armes ils ont des flèches, des arcs, des pierres et des arbalètes. Leur glaive est de bois de fer; leur bouclier, qui ne les embarrasse point, se compose de trames de coton, sur lesquelles s'amortit la pointe du dard le mieux lancé. Au lieu de casques leurs

(*) Animaux américains couverts d'écailles. (A.)

têtes guerrières sont couvertes de plumes disposées avec art. Mais le vulgaire, se précipitant aux combats, n'a d'autres armes que ses ongles ou ses dents, son poing nerveux ou son bras terrible.

Ainsi cette multitude confuse entourait les naufragés stupéfaits. Ils n'opposent aucune résistance à ceux qui les dépouillent; ils se persuadent que leur seul but est de faire sécher leurs vêtemens imprégnés d'eau de mer, ils sourient aux caresses dont ils croient être les objets, ils remercient du geste ces barbares qui, les voyant exténués, leur apportent des patates, des cocos, des ignames (1). Les infortunés ne

---

(1) Fruits d'Amérique bien connus maintenant en Europe.

soupçonnent pas quel atroce projet couvre ce vif empressement. Ils ne soupçonnent pas que ce repas, offert avec tant de générosité, n'a d'autre but que deprocurer aux sauvages un festin plus somptueux, et des chairs plus délicates.

Non loin de la mer, dans la roche dure, s'ouvre une grotte, dont l'entrée est tapissée de larges rameaux et dans l'intérieur de laquelle règne une obscurité profonde. Là, sous la garde d'une nombreuse troupe d'Indiens, on enferme les malheureux naufragés; tous les regards sont fixés sur eux, et, pour les engraisser davantage, on les mène promener chaque jour sur les immenses dunes que baigne l'Océan.

Diogo, qui, comme chef de ses compagnons, marchait habituellement à

leur tête, s'apercevant que leurs geôliers n'avaient aucune connaissance de nos usages et de nos instrumens, s'approchait, sous leurs yeux, du navire fracassé, en retirait de la poudre et des balles, et, comme un malade qui se traîne péniblement, il se servait d'un mousquet en guise de bâton pour soutenir sa marche chancelante.

Son cœur était encore plein de force, mais, depuis son désastre, une fièvre aiguë consumait son corps affaibli; les roses de son teint s'étaient effacées, une pâleur cadavéreuse couvrait ses joues, et sa peau desséchée laissait apercevoir tous les contours de ses os. Cette maladie fut pour lui une source de bonheur. Les Indiens résolurent de le garder jusqu'à ce qu'entièrement rétabli il pût, comme ses compa-

gnons, servir à leur détestable nourriture.

Trois fois la lune avait rempli le lumineux aspect de son vaste globe quand le chef terrible des barbares lance contre les chrétiens un infâme décret. Il ordonne à son de trompes que, sur l'autel de son idole, le féroce sacrifice soit offert, qu'un sang infect coule sous des couteaux de pierre, que la tête des victimes soit brisée à coups de massue, et que l'appétit insatiable de son peuple savoure les parties les plus délicates qu'elle renferme.

Voltado estava ás partes do Occidente,
Donde o aureo Brazil mostrava a dedo,
Como ensinando a Lusitana Gente
Que alli devia navegar bem cedo.

Tournée vers les régions de l'Occident, elle montre du doigt le Brésil fertile en or, comme pour dire aux Portugais que c'est de ce côté qu'ils doivent diriger leurs proues.

CHAPITRE II.

LA STATUE MIRACULEUSE.

Tandis que les sauvages s'occupent des préparatifs de leur effroyable fête, les naufragés, paisibles au fond de leur grotte, ignorent ce que l'astuce s'évertue à leur cacher. On dispose leur pompe funèbre et ils ne voient dans la conduite de leurs hôtes qu'un redoublement de soins et d'attention. Les viandes les plus délicates affluent dans leur antre;

on leur apporte de doux fruits, des araças, des figues d'acajou, des cocos, desmangabes, et, sur d'épaisses couches de feuilles de guayabes, les trésors les plus mûrs de l'excellent maracuja. On dépose à leurs pieds des vases pleins d'une liqueur qui ne tarit jamais et des amphores de *catimpoeira*, affreux breuvage, mélange nauséabonde de salive et de maïs, dont l'aspect seul soulève le cœur des Européens.

Assis à l'ombre de leur caverne, Diogo et ses compagnons, après leur repas, se reposaient pendant que l'ardent soleil du tropique brûlait la campagne. Pour donner le change à leur douleur concentrée, et chasser le souvenir de leur triste esclavage, Fernand, qui a recueilli, la veille, une guitare que la mer fougueuse jetait à la côte, leur pro-

pose d'essayer, par de doux chants, de calmer leur inquiétude et d'éloigner les pensées de mort qui commencent à les assiéger.

Fernand était un jeune homme plein de grâce et d'amabilité, possédant une rare instruction, et qui, né dans les bienheureuses îles de l'Atlantique, avait, sur les vertes pelouses de sa patrie, suivi mainte fois la trace des neufs sœurs. La curiosité l'avait poussé à braver les tempêtes pour aller visiter ce monument célèbre, cette statue miraculeuse qui, placée au sommet d'un pic, a le visage tourné vers les côtes du Brésil.

Ludovic avait déjà entendu raconter l'origine de cette prophétique image, mais il ne savait trop s'il devait la regarder comme une histoire véritable ou seulement comme un des fruits de l'ima-

gination d'un peuple simple et ami du merveilleux. Il désirait sortir de son incertitude et joignait ses instances à celles de ses compagnons. Fernand se rendit à leurs vœux, et prenant l'air d'un inspiré, attestant l'authenticité de la vieille traduction, la main gauche posée sur l'extrémité des cordes, la droite leur arrachant, dans sa touche rapide, mille sons harmonieux, il commença en ces mots son hymne grave et solennel :

« Au temps passé, à une époque qu'on ignore, est arrivé le grand événement dont je vous invite à écouter l'histoire, histoire véritable si jamais il en fut. Heureux, cent fois heureux celui que le ciel daigna favoriser ainsi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, et sur la tête de qui il se plut à répandre l'eau vivifiante du baptême !

» A travers la savane cheminait un religieux égaré, quand un ange, le saisissant par les cheveux, le transporta au sommet d'une montagne derrière laquelle le soleil commençait à se cacher. De là lui montrant un sauvage qui paraissait lutter contre les angoisses de la mort : Vois-tu cet homme, lui dit-il, son cœur est pur, vole à son secours. Et l'ange soudain prit le chemin du ciel en laissant après lui une longue traînée de lumière.

» Aureo (c'était le nom du religieux) s'approcha du vieillard moribond, et, ne connaissant pas sa langue, il lui parla dans la sienne que le sauvage ne connaissait pas davantage. Mais, ô miracle! le vieillard a tout compris, il parle à son tour dans son grossier idiome, et le religieux s'a-

perçoit avec surprise qu'il le comprend aussi-bien.

» Heureux mortel, lui dit-il, je viens, de la part d'un messager du ciel, t'apporter la bénédiction du Très-Haut. Dans ce monde ignoré il veut que tu sois le premier qui entende son nom glorieux et qui connaisse le mystère de son incompréhensible Trinité, lien d'amour qui confond trois personnes bien distinctes.

» Il n'est qu'un saint Dieu qui gouverne tout ce qui existe ; qui, d'un seul mot, a fait tout de rien ; qui, de toute éternité, avait fixé à la nature l'époque de son réveil ; qui, étendant sa main paternelle, bénit libéralement tout ce qui respire ; qui nous a faits à son image, et qui veut que, sans rival, l'homme règne sur ce vaste univers.

» C'est lui, c'est ce Dieu puissant qui, ayant placé nos premiers pères dans un séjour de délices, n'exigea d'eux, pour tout hommage, que la privation d'un seul fruit; qui, voyant cette défense violée, et éprouvant le besoin d'une satisfaction égale à l'injure, consentit à la donner lui-même sur un bois raboteux, sous des clous aigus, sacrifiant son fils unique pour sauver son esclave.

» Ce fils naquit dans le sein d'une vierge, que nous invoquons sous le nom de Marie. Rédempteur, Maître et Lumière de la créature, il vit le jour, prêcha et mourut sur la croix impie. Il souleva l'immobile pierre de l'abîme, et, ressuscitant trois jours après sa mort, il revint au ciel, d'où il commande à tout ce qui existe, d'où il envoie des mes-

sagers aux confins les plus éloignés de la terre.

» Tu vois en moi un de ces humbles serviteurs de Dieu, écoute mes leçons : je puis t'ouvrir les portes d'une éternelle félicité en t'incorporant parmi les élus, mais il faut d'abord purger ton cœur de tes fautes, élever ta pensée au-dessus de ta grossière enveloppe, et, te plongeant dans les eaux du baptême, acquérir des droits à l'héritage de Jésus-Christ. »

» Aux premiers accens qui ont frappé son oreille, le sauvage (Guaçù était son nom) baisse un front respectueux. Il écoute et semble approuver d'un léger signe de tête tout ce qu'il entend. Ses regards paraissent attentifs, on dirait qu'il contemple le religieux qui lui parle ; mais, hélas ! depuis bien des an-

nées le pauvre Indien a perdu la clarté des cieux. Quelquefois il étend sa main , touche son nouvel ami , et semble suspendu à sa bouche sacrée.

» Prenant enfin la parole : « Non, non, s'écrie-t-il, bon ministre du grand Tupa (*), à qui le ciel obéit, ce n'est point la première fois que tu daignes me visiter : j'ai eu déjà le bonheur de t'entendre dans un songe ; que ne puis-je te voir aussi ! mais le songe a gravé ton image dans mon esprit, et (le touchant encore), oui, tu es un homme vénérable, ajoute-t-il, tes traits, j'en suis sûr,

---

(*) *Tupa*, nom que les sauvages du Brésil donnent à l'Être-Suprême, et qui signifie dans leur langue *excellence sublime, chose grande qui nous domine.*

respirent la bonté, et je sens ta longue barbe descendre sur ta poitrine.

» Gloire au grand Tupa, puisqu'enfin tu es arrivé! puisque tu veux me montrer le chemin du ciel, que je cherche depuis mon enfance! Je ne sais comment cela se fait, jamais je n'entendis ce que tu viens de me dire, et pourtant je le sentais déjà, je l'entrevoyais au travers d'une ombre transparente : je ne croyais pas encore, mais j'étais tout prêt à croire.

» Je ne pouvais me persuader que le sublime édifice de l'univers ne fût pas l'œuvre d'une intelligence supérieure. Ma pensée me représentait cet Être des êtres créant le monde, le gouvernant et le conservant. Je pensais que la créature ne pouvait rester suspendue entre deux abîmes sans quelque espérance

pour l'avenir. L'Être qui m'a donné cette espérance, l'Être qui a fait de moi un second dieu ne peut être que le grand Tupa, l'architecte du monde.

» Je connus les vices de la nature humaine : l'ignorance, la malice, la bassesse, et je m'aperçus bien que tout cela ne pouvait venir de l'éternelle bonté ; qu'il fallait, pour en découvrir l'origine, remonter à l'incendie commun de notre espèce et y chercher la flamme funeste qui brûle encore notre cœur. Croire que Dieu nous ait faits tels, est au-dessus de mes forces.

» Je compris aussi que l'Être puissant qui a créé le monde ne pouvait laisser la nature sur le penchant de sa ruine, et que tôt ou tard il plongerait sa main compatissante dans le profond abîme de tant de misères. Mais comment ? à

quelle époque ? Ici commençaient mes indécisions ; j'étais errant, incertain : mais jamais je ne doutais que quelqu'un ne dût venir pour me racheter de tant d'infortunes.

» Et comme la plus grande que j'éprouvais, était de voir que je suivais librement le mal, et que j'offensais ainsi la suprême bonté, comment, me disais-je, moi, chétif insecte, pourrais-je effacer l'outrage que je fais à un Dieu ? Un autre Dieu seul en serait capable, et je n'en aperçois qu'un.... Ici je m'arrêtais et ne rencontrais autour de moi que ténèbres.

» Mais maintenant tout s'explique. Une Trinité sainte existe. Des personnes divines qui la composent une se détache, se fait homme, se couvre de terre comme nous, et, Rédempteur pieux de la

créature, réussit à la réconcilier avec le Créateur. Voilà ce que je crois, ce que j'adore, ce que je confesse. Messager céleste, oui, tu m'as été envoyé par mon Dieu, par mon Seigneur, par celui qui régit le monde; donne-moi dès aujourd'hui le baptême, je t'en conjure; ouvre-moi la porte des demeures éternelles; que mon esprit s'élève à la gloire qu'il ambitionne, et que mes yeux ne se dessillent que devant le trône du Tout-Puissant! »

» Ainsi parla le vieillard, et l'ardent soupir qui accompagna son discours, montra bien qu'une intelligence supérieure versait une secrète onction dans son âme. Son visage était animé, ses mains s'élevaient vers le ciel, et un déluge de larmes baignait ses traits vénérables.

» Pleure, mon fils, lui dit le bon religieux; pleure tes péchés; regrette les jours que tu as passés sans aimer Dieu, ceux où tu fus son ennemi déclaré, où tu blasphémas son nom, où tu négligeas de l'honorer comme il l'exige; pleure ton peu de respect pour tes parens, tes infâmes projets de vengeance et les vols que tu as commis lorsqu'une voix intérieure n'a pas arrêté ton bras; pleure le tort que tu as pu faire à ton prochain dans la compagne qu'il chérissait, dans ses biens, dans sa réputation.

» La nature a gravé dans ton âme ce précepte divin : n'offense personne. La religion te dit de plus: confesse à Dieu les fautes que tu as commises, confesse-les toutes : on ne l'abuse pas. Promets-lui de mener à l'avenir une conduite

plus régulière et de mieux obéir à sa loi. Car le pécheur qui n'agit point ainsi peut bien recevoir le sacrement, mais la grâce du Très-Haut s'éloigne de sa tête coupable. »

« Rassure-toi, rassure-toi, bon étranger, répond l'Américain. Avant tout j'aimai du fond du cœur celui qui m'a donné l'existence; j'ignore son nom, mais je m'applique à l'honorer, et je lui ai voué pour toujours une foi sincère. A certains jours, recueilli et muet, j'ai soin d'adorer l'Être devant qui tout s'humilie. Fidèle au précepte de ne point faire à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fît, mes mains jamais ne se baignèrent dans le sang d'un homme, jamais ma bouche ne dévora ses membres palpitans.

» Persuadé qu'il n'est pas bien qu'un

mortel reste seul, je pris une compagne, une seule compagne. Toute action impure me remplissait d'horreur, et hors du mariage je ne voyais que confusion et désordre. Jamais je ne dérobai, ne voulant pas être dérobé moi-même. Pour conserver ma réputation je respectai celle de mon prochain. Je ne me souviens pas d'avoir calomnié qui que ce soit, ni d'avoir porté un œil d'envie sur la propriété de mon voisin. Enfin, j'ai parcouru toute ma carrière depuis l'enfance sans enfreindre cette loi juste qui s'était révélée à moi, sans éprouver la moindre répugnance à faire le bien, inappréciable faveur de l'Être des êtres. La patience était un baume souverain pour tous mes maux. Un seul désir me tourmentait, c'était celui de savoir qui était Dieu, où je le trouve-

rais, comment je pourrais l'honorer et lui plaire. »

» Tandis que le vieillard parle ainsi, le feu qui consume son âme se répand sur ses traits vénérables; il baisse un front soumis, sa voix s'éteint, ses forces l'abandonnent. Le religieux le soutient, prend de l'eau dans le creux de sa main, la répand sur la tête du sauvage, et à peine des lèvres du missionnaire se sont échappés ces mots: Je te baptise, que l'âme de l'Indien a pris son vol vers sa céleste patrie.

» Glorieux de sa conquête, Aureo se dispose à ensevelir ce corps inanimé, quand des nuages qui obscurcissent la voûte azurée, sort une harmonie divine qui célèbre les louanges du Tout-Puissant; une subite lueur embrasant l'atmosphère montre au saint

apôtre son néophyte qui, revêtu de la gloire des séraphins, le remercie de lui avoir donné le baptême.»

«Ministre juste, s'écrie l'âme bienheureuse, que l'Éternel te récompense du service que tu m'as rendu, car du fond du vieil hémisphère tu es venu à travers bien des fatigues pour m'arracher au pouvoir de l'enfer! Le maître du ciel t'ordonne de revenir au berceau de tes pères, et sur l'épais brouillard qui se forme en nuage tu vas sillonner les espaces aériens.

» Sur ce même nuage je veux que mon corps s'élève majestueux jusqu'au pic le plus inaccessible de l'île des Corbeaux (*), que le navigateur, saisi de

---

(*) Ile des Corbeaux, *Corvo*, l'une des

respect, le contemple à son passage, et que cette image, en lui montrant le pays du riche métal qu'il va conquérir, lui rappelle que la voix du ciel n'y est pas inconnue. »

» Il dit et la vision s'effaça. Du sein du nuage qui l'environnait, Aureo vit cette belle âme se transformer en une brillante étoile, le nuage lui-même rouler sur la mer, et le corps de Guaçù, debout sur sa légère surface, arriver par degrés au sommet du grand pic; là, ses

---

Açores, où l'on raconte que la miraculeuse statue fut trouvée lors de la conquête par les Européens. Cette île était alors inhabitée. Il existe, dit-on, dans la bibliothèque d'un grand seigneur portugais, un fragment manuscrit du célèbre historien J. de Barros, sur la découverte de cette statue.

pieds glacés s'attachèrent au roc, sa tête resta immobile dans les airs, et les vapeurs qui l'avaient transporté se dissipèrent sous la voûte céleste.

» Battu par la tempête, blanchi par les frimas, brûlé par le soleil, ce corps pétrifié domine, comme une grande statue, le vaste espace de l'Atlantique. Un arc brille encore dans sa main, un carquois descend de son épaule, un diadème de plumes couronne son front; son regard est tranquille, son visage vermeil et son aspect vénérable.

» Tourné vers les régions de l'occident, il montre du doigt le Brésil, fertile en or, comme pour dire aux Portugais que c'est de ce côté qu'ils doient diriger leurs proues. La Providence l'a destiné à nous faire comprendre que, sans crainte et sans retard, l'Européen doit aller planter

l'étendard de la croix sur ces rives lointaines, et que, s'il y rencontre la mort, il doit la subir avec courage. »

Seis então dos infames nigromantes
Lançarão mão das victimas pacientes,
E a seis lenhos fataes, que erguêrão dantes,
Atão crueis as mãos dos innocentes.

Déjà six infâmes nécromans se sont emparés des victimes, et à six pieux qu'ils viennent de planter, ils attachent avec barbarie leurs mains innocentes.

CHAPITRE III.

LES ANTROPOPHAGES.

Fernand se tut, mais une autre harmonie s'échappa de sa guitare dorée, et sa main, qui parlait aussi, répéta tout ce que sa voix avait fait entendre. Un barbare accourt, écoute, et, transporté par la divine mélodie, il se saisit de l'instrument, le touche sans art et bondit de plaisir.

Les naufragés, en voyant la grossière

action du sauvage, n'ont pu retenir leur gaîté. Quelque profonde que soit la douleur, la raison n'est pas toujours assez vigilante pour écarter l'impression des objets extérieurs, et la nature humaine est si faible, que les pleurs et le rire, se donnant pour ainsi dire la main, se disputent incessamment notre faiblesse.

Diogo, qui mesurait en lui-même tous les maux dont les barbares menaçaient ses compagnons, ne se livrait au repos ni la nuit ni le jour, et, voyant ses amis s'abandonner à un rire insensé, il les fit rougir de leur joie en arrachant de son cœur ces gémissemens funèbres :

« O fatale condition de l'homme qui peut oublier si tôt le malheur qui l'écrase ! Nous avons perdu le plus cher des biens, la liberté, et à mesure que nos

chaînes se resserrent, nous paraissons moins les sentir. Nous avons vu notre vaisseau se briser sur ces écueils. Nous avons vu une partie de nos compagnons périr dans les flots ou le long de cette côte inhospitalière. Sous nos yeux leurs corps palpitans ont servi de nourriture aux barbares....

» Et qui sait si le soin qu'ils apportent à ne nous sevrer d'aucun aliment et à choisir pour nous les plus délicats n'est pas encore un raffinement de cruauté de leur part, et si ce n'est pas pour se procurer de meilleurs festins qu'ils veillent davantage aux besoins de notre existence? Toute leur attention ne peut réussir à me faire prendre le change sur leur infernal projet. Un peuple qui mange les morts, doit-il tant s'appliquer à conserver les vivans?

» Infortunés compagnons, il est temps d'adresser au Roi du ciel d'humbles vœux et de ferventes prières, comme si nous luttions déjà avec le dernier danger. Élevons, tous, nos regards vers l'espace éthéré, et quand la mort hideuse se dresse sur chacun de nos pas, supplions Dieu de nous accorder au moins une fin tranquille. Offrons-lui un cœur contrit et humilié, un cœur noyé de larmes, et implorons la protection de son bras puissant, car tout me dit que l'heure de notre sacrifice approche. »

Tandis que Diogo parle ainsi, ses compagnons, saisis d'une juste terreur, tendent au ciel des mains suppliantes. L'avenir se montre à eux couvert d'un voile de sang. Ils envisagent d'un œil peu assuré le trépas qui s'avance ; le coup fatal est suspendu sur leurs têtes ; ils

battent leurs poitrines avec componction, et recommandent leurs âmes à l'Être-Suprême.

Mais déjà les chefs américains, se répandant sur la plage, arrachaient les six naufragés de leur grotte, et les traînaient vers l'arène où le peuple, rangé sur des gradins, se plaignait de la lenteur des préparatifs, et réclamait à grands cris la pompe de cet affreux spectacle. Les bourreaux se contenaient à peine en présence des victimes; et, tandis qu'ils leur attachaient les mains, on lisait dans leurs regards farouches l'infâme désir de boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ainsi dans les champs de la Libye, quand le chasseur maure a terrassé un immense lion, les prophétiques corbeaux, toujours attentifs à la curée, s'a-

battent comme un vaste nuage pour dévorer l'animal. La terre au loin disparaît sous leurs noirs escadrons, ils suivent la trace du sang, aperçoivent la proie, s'y précipitent en foule, et ne reprennent leur vol qu'après avoir, dans leur voracité, dépouillé tous les os du cadavre.

De même le Cabocle (*) est près de s'abandonner à son exécrable furie; le fanatisme aveugle son esprit, et lui peint le crime comme un acte de vertu. Il invoque sans cesse Tupa, dont la main lance la foudre. Au milieu de l'assemblée on remarque le grand sacrificateur, tournant en cent manières dans le cirque, pour exciter les ap-

(*) Peuplade sauvage du Brésil.

plaudissemens, et exhortant le peuple insensé à venir à l'envi plonger ses mains dans le sang des captifs.

De toutes parts la multitude frémissante répond par des cris à cette invitation, tandis qu'il redouble ses gestes, frappe la terre du pied, et fait siffler sa massue. Déjà les malheureux Européens, comprimés entre deux pieux et privés de tout mouvement, n'attendent plus que le signal des barbares. Déjà le feu brûle dans les fosses profondes où les chairs et les os vont être torréfiés.

Devant une longue palissade, que le peuple presse de ses flots tumultueux, viennent s'asseoir les chefs de chaque caste, le front ceint de plumes dont la couleur est variée. D'autres ont les cheveux teints du sang qui jaillit des vic-

times humaines; ce sont les nécromans, race hypocrite et ambitieuse, qui par de vaines conjurations prétend évoquer les ombres du Tartare.

Compagnons de ces êtres misérables et partageant leurs hideuses fonctions, à leur droite, à leur gauche, s'avancent six épouvantables vieilles. Ce sont elles qui dépècent sans émotion les chairs encore palpitantes. Leur laideur est telle que leur visage rappelle celle des puissances infernales. Leur corps presque nu est couvert d'un vernis jaune, et leur tête entière efface en difformité celle de la fabuleuse Méduse.

Elles portent au cou des colliers de dents humaines, dont le nombre varie suivant celui des sacrifices auxquels elles ont assisté. Elles croient se rendre agréables au ciel par leurs malé-

fices ténébreux, et, fières de leurs lâches fonctions, elles frappent, avec les couteaux de pierre dont elles égorgent, les larges cocos dans lesquels elles recueillent le sang, affreuse mélodie qui épouvante l'enfer lui-même.

Ah! qui pourrait essayer de peindre l'amère douleur dont l'âme des naufragés est déchirée à l'aspect de ces animaux féroces environnant le cirque, et d'un œil hagard s'abreuvant d'avance du sang qui leur est destiné? Un rire satanique erre sur leurs lèvres bleuâtres, leurs dents jaunes s'aiguisent en se heurtant. Encore un moment et les pauvres Européens seront devenus la pâture de ces monstres affamés.

Déjà six des infâmes nécromans se sont emparés des victimes, et à six pieux qu'ils viennent de planter, ils at-

tachent avec barbarie leurs mains innocentes. Les compagnons de Diogo, levant au ciel des yeux baignés de pleurs, se rappellent un Dieu cloué sur une croix ignominieuse, et, pleins de confiance dans sa bonté, ils lui demandent avec ferveur le pardon de leurs fautes.

Fernand, l'aimable Fernand, encourage d'une voix forte ses compatriotes abattus. Une foi vive embrase son âme, et quand la douleur le lui permet : « Grand Dieu, s'écrie-t-il, de qui tout procède, la gloire, la souffrance, l'amertume, le bonheur; qui envoies des grâces au juste et des châtimens au coupable; qui nous donnes des secours dans le péril et du courage dans l'adversité, ce n'est point la vie que je sollicite de toi, la mort n'a rien qui m'effraie, et ma destinée ne fait point

couler mes larmes ; ce qui m'afflige, ce qui me tourmente, ce qui m'arrache des sanglots, c'est, Dieu compatissant, le péché qui trop souvent souilla ma vie. Je serais trop heureux si, dans ce moment solennel, ton pardon descendait sur ma tête, en récompense du calice amer que je vide jusqu'à la lie, en récompense de la mort sanglante qui déjà me couvre de ses ailes.

» Mais, grand Dieu, qui vois notre faiblesse dans ce dernier combat de l'existence et du trépas, ne souffre point seulement, je t'en conjure, que ces animaux féroces dévorent des hommes qui suivent ta loi. Ma fragile nature se révolte quand je pense que le corps immonde de ces barbares va bientôt servir de tombeau aux chairs que tu

purifias dans les eaux salutaires du baptême. »

Le ciel entendit ses gémissemens, et tandis que le féroce sacrificateur levait déjà sa pesante massue, tandis que le patient fermait les yeux et pâlissait, la foudre, arrivant sur son char de feu, jeta l'épouvante dans l'assemblée; la nature frémit, les monts s'ébranlèrent, et les rocs, se détachant de leur cime, brisèrent les arbres dans leur chute. Mais ce qui surtout effraya les barbares, ce fut le bruit de guerre qui retentit jusque dans la plus profonde des vallées.

Des pierres, des flèches, des dards obscurcissent l'air. Caché derrière un tertre voisin, derrière une forêt épaisse, l'ennemi fait pleuvoir la mort sur les barbares stupéfaits. La fureur les menace, le péril les environne et la tourbe

cruelle, qui se préparait à massacrer, se voit massacrer elle-même presque sans résistance.

Quel ennemi terrible avait produit dans ces lieux un si prompt changement? C'était Sergipe, prince vaillant, suivi d'une armée presque aussi vaillante. Bon, juste, clément, ce guerrier, se faisait chérir de ses peuples. Il venait combattre Gupeva, tyran cruel qui régnait alors sur les villages, dont les cabanes couronnaient la rade délicieuse de Bahia.

Partout le Bahianais tombe au pouvoir du vainqueur. Le nécromant exhale son âme impure dans le feu qu'il a lui-même attisé. La foule invoque la clémence de Sergipe. Pour lui, jetant un regard de bonté sur les Européens captifs, il ordonne qu'on brise

leurs liens, et que, les conduisant dans ses États, on n'épargne rien pour adoucir leur esclavage.

Mais ces malheureux, perdus dans l'immense désert, au fond des bois vierges, sur la crête des monts inaccessibles, furent, si l'on en croit la renommée, ou dévorés par les tigres, ou livrés à l'infâme appétit des barbares. Cependant on n'a pu recueillir à ce sujet aucun renseignement positif, et le souvenir de leur fin douloureuse s'est aussi promptement effacé que les traces que leurs pieds avaient empreintes sur le terrain sablonneux de ces vastes solitudes.

. . . . . Entrando na solita caverna,
Cobre de ferro a valerosa fronte,
Hum peito d'aço de firmeza eterna,
E o escuto, onde a fréche se desponte.

Entrant dans la caverne, il couvre d'airain son front valeureux, il revêt sa poitrine d'un acier dont la trempe est immortelle, il embrasse un écu contre lequel la flèche vient s'émousser.

CHAPITRE IV.

L'ARMURE.

C'était l'heure où le soleil, dans la carrière du brûlant zénith, darde perpendiculairement ses rayons, et efface sur la terre l'ombre qui accompagne les corps, lorsque Diogo vit les bourreaux pénétrer dans sa grotte et lui enlever ses amis. A la bruyante arrivée des barbares avait succédé l'amertume des adieux les plus déchirans. Puis tout

était rentré dans le silence, et le héros, assis seul devant l'immense plage, flottait en mille pensées que la douleur rendait terribles, que l'épouvante rendait plus terribles encore.

Il lui semble voir les sauvages s'abandonner à leur fureur, à leur voracité. Il croit entendre l'agonie de ses compagnons, et prévoit sa destinée d'après celle dont il les suppose victimes; mille projets se présentent à lui, il ne sait auquel s'arrêter. Fuira-t-il? Mais dans quel lieu? S'opposera-t-il à l'entreprise des barbares? Fondra-t-il sur eux au moment où ils préparent leur affreux sacrifice? Mais il est seul et la maladie a dépouillé ses membres de toute leur vigueur.

« Heureux, cent fois heureux, s'écrie-

t-il, ceux de mes amis qui, en butte aux fureurs de l'Océan, exhalèrent au fond de ses abîmes une vie exempte de supplices, et qui n'ont point éprouvé les angoisses cruelles qui me déchirent ! Le ciel n'avait donc réservé qu'à moi cette épouvante, cette horreur, ces tourmens? N'ai-je échappé, grand Dieu, à tous les périls de la mer que pour devenir la pâture de ces animaux féroces?

» Tandis qu'ils se disputent peut-être les membres de mes frères, moi, faible, abattu, consumé par une fièvre ardente, je ne puis voler à leur secours. Ah! si toute ma force ne m'avait pas abandonné, si ma main débile ne refusait pas de seconder l'énergie de mon cœur, avec quelle joie j'irais fondre sur ces sauvages réunis, troubler leur fête cruelle, rompre leurs rangs

épais, et, faisant de ces misérables une immense boucherie, faire voler sous mes coups leurs jambes, leurs bras, leurs poitrines et leurs têtes!

» Mais dès que ta faiblesse élève un mur d'airain entre tes ennemis et toi, qu'attends-tu encore, malheureux Diogo? Et puisque ta mort est certaine, pourquoi ne pas marcher à sa rencontre? Les forces te manquent pour la supporter? Mais un esprit robuste les remplace avec avantage et trouve en lui-même des ressources qu'on ne lui soupçonnait pas dans les jours de calme et de bonheur. La main du ciel s'appesantit sur moi, recevons le coup fatal sans pâlir, tombons, s'il le faut, mais que ce ne soit pas sans être vengé.

» Et pourquoi ne pas espérer que ce peuple grossier, voyant les terribles ef-

fets de l'épée et du mousquet, reculera d'épouvante dans cette lutte inconnue, et se croira menacé par un pouvoir plus terrible encore? Oui, si je me saisis des armes que j'ai sauvées du naufrage et que je conserve dans cette grotte, si je prends mon bouclier, ma cuirasse, mes gantelets et mon casque, qui sait si aucun d'entr'eux me résistera? Qui sait si mon aspect seul ne les aura pas soumis avant qu'ils aient senti l'atteinte de mon glaive? »

Il dit, et entrant dans la caverne solitaire, il couvre d'airain son front valeureux, il revêt sa poitrine d'un acier dont la trempe est immortelle, il embrasse un écu contre lequel la flèche vient s'émousser. Ainsi bardé de fer il ne craint déjà plus quiconque osera le défier en champ clos. Sa main agite

une longue hallebarde, une épée brille à sa ceinture, un mousquet retentit sur ses épaules.

Il sortait ainsi de la grotte quand à ses yeux se découvre la montagne couverte de barbares. La crainte se lit sur leurs fronts. On reconnaît qu'ils sont en fuite, en déroute. Les uns s'efforcent de franchir la cordillière sourcilleuse, d'autres se cachent au fond des bois, dans l'épaisseur de l'herbe. Beaucoup enfin, croyant se soustraire à la mort, accourent à la caverne comme dans une forteresse inexpugnable.

Mais le prudent Diogo, à qui son séjour parmi les barbares a suffi pour retenir bien des mots de leur langage grossier, choisit une position où il puisse combattre en toute assurance, prête une oreille attentive au moindre bruit, cher-

che à pénétrer le sort de ses camarades, et demeure comme suspendu entre l'espérance et la crainte.

Parmi les fuyards s'avançait Gupeva, l'œil abattu et le front couvert de poussière. Il promène ses regards avec inquiétude, aperçoit le guerrier bardé de fer, frémit à cette vue et ne pense plus à la défaite qu'il vient d'éprouver. Il s'imagine qu'un des anhangas de la montagne noire (*) s'est caché dans les entrailles de ce grand fantôme; il n'ose fixer les yeux sur lui, il se trouble et se jette par terre en demandant grâce.

Tous les sauvages qui le suivent tombent avec lui. Ils ne savent que penser

---

(*) Esprits infernaux chez les peuples brésiliens.

de cette figure inconnue dont la main brandit cette énorme lance, et dont le front est défiguré par ce casque belliqueux. Comme pour ajouter encore à tant d'horreurs, une voie menaçante s'échappe des fentes de la visière. Elle leur paraît plus terrible que celle de l'ouragan qui déracine les palmiers du désert.

Les barbares, prosternés, stupéfaits, accablés, ne donneraient plus aucun signe de vie si la frayeur n'agitait tous leurs membres, comme ces vertes branches que la brise du soir fait frémir dans l'épaisseur du feuillage.

Diogo ne tourne point contre eux ses armes. Il conçoit l'espérance de les soumettre par terreur ou par adresse. Il lève la visière de son casque, et courant à leur rencontre il leur montre

un visage souriant. « Levez-vous, leur dit-il, » et en leur parlant ainsi sa main secourable les arrachait de la poussière.

Gupeva, que ses vêtemens faisaient distinguer de la foule de ses sujets, Gupeva, le chef puissant d'une nombreuse tribu, saisi d'horreur à la vue d'un spectacle si nouveau pour lui, restait sur pied, tout tremblant, sans voix et presque sans connaissance. Peut-être fût-il tombé de nouveau, si Diogo, le soutenant dans ses bras, ne lui eût jeté au visage quelques gouttes d'une eau fraîche qui serpentait aux environs.

« Ne crains rien, Gupeva, ajouta-t-il d'un ton plus affable, ne crains rien et reprends haleine. » Suppléant ensuite par des signes à ce qu'il ne peut exprimer, il lui donne à entendre que tout cet attirail guerrier, s'il dompte les en-

nemis, sert également à protéger les amis véritables ; et que ces armes belliqueuses ne sont jamais dirigées contrè ceux qui ne se nourrissent pas de chair humaine. « Ainsi, dit-il, si vous ne jurez pas tous sur-le-champ de n'en plus manger, je vous réduits en poudre ! » Et en prononçant ces mots il frappait la terre, et son front se relevait menaçant.

« Gupeva, s'écrie-t-il encore, prends ces armes, elles ne te feront aucun mal. » Et en parlant ainsi il lui mettait à la main sa lance, son épée, et couvrait sa tête du casque étincelant. L'horreur s'affaiblit alors par degrés dans l'âme du barbare ; son courage se ralluma insensiblement, il revint à lui-même, et reconnut où il était, qui l'entretenait, et quelle assurance on lui donnait pour sa vie.

«Si de derrière les montagnes (*), réplique le barbare, le grand Tupa t'envoie dans ces lieux; si tu es l'ami de cet être surnaturel qui commande aux nuages d'obscurcir le jour, et à la lumière de réjouir le monde; si tu viens de ces rivages où dort le soleil; si tu apportes enfin à Bahia les dogmes de quelque loi nouvelle, tu trouveras dans ma hutte des femmes, les produits de notre chasse et de notre pêche, des fruits et de la chair humaine.»

«De la chair humaine? répond Diogo, en s'efforçant de suppléer par le

---

(*) Les Brésiliens croient que le lieu des récompenses et des peines éternelles est situé au-delà des montagnes qui séparent le Brésil du Pérou.

geste et la voix au peu de connaissance qu'il a de la langue ; si j'aperçois quelqu'un de vous s'abandonner encore à cette infâme habitude, je livre vos villages aux flammes, et je fais couler dans vos campagnes des fleuves de sang. »

« Mais, lui répond sur-le-champ le barbare, si les vers doivent nous manger un jour, ne vaut-il pas mieux que nous nous dérobions à cette horrible destinée en nous mangeant nous-mêmes? »

« Le corps de l'homme, dit le sage Portugais, n'est pas semblable à celui de la brute. Dès que l'étincelle de la vie commence à l'animer, il devient la demeure d'une intelligence supérieure, émanation précieuse du grand Tupa. On l'ensevelit dans la terre, comme la semence qui, pour renaître, a besoin de

se décomposer; mais un temps vient où cette étincelle céleste, réunie au corps, partage de nouveau son existence, et se plonge avec lui dans un océan de délices.

» La lumière de la raison suffit pour condamner votre infâme coutume; car si votre horrible appétit se jette de préférence sur ces mets affreux, seul il doit parvenir à éteindre l'humaine espèce. La rudesse ou la méchanceté détruit en vous jusqu'à l'apparence de l'instinct universel, tandis que chez tous les autres mortels ce n'est qu'avec effroi qu'on entend dire qu'un homme en égorge un autre pour se repaître de son corps. »

Não mui longe do mar na penha dura
A boca està de hum antro mal aberta,
Que horrivel dentro pela sombra escura,
Toda he fôra de ramas encuberta.

Non loin de la mer, dans la roche dure, s'ouvre une caverne hideuse dont l'entrée est tapissée de larges rameaux, et dans laquelle règne une obscurité qui glace d'effroi.

CHAPITRE V.

LA CAVERNE.

Diogo, en entretenant Gupeva, le conduisait à sa caverne, et la multitude des barbares les suivaient, en examinant ces lieux qui ne leur étaient pas inconnus. Le chef indien, de son côté, écoute tout, considère tout, mais l'horreur qui l'a saisi ne s'efface pas encore; il contemple les armes de l'Européen,

en approche une main furtive, les touche et s'éloigne.

Déjà la nuit étendait son voile noir sur la brillante atmosphère ; l'oiseau se reposait dans son nid, le lion dans son antre , et le sommeil, adoucissant la douleur des mortels , versait son doux enchantement sur leurs paupières appesanties. Diogo seul ne dort pas : un soin important occupe son esprit ; il rêve aux moyens qu'il emploiera pour dompter la fureur de ces peuples insociables.

Afin de dissiper les froides ténèbres qui remplissent sa grotte , il prend l'acier industrieux qui fait jaillir l'étincelle des entrailles de la pierre. A l'aspect du feu , la tourbe sauvage s'arrête étonnée ; ils admirent, et cette mèche subitement allumée , et ce vase plein

d'huile qui la reçoit et l'alimente : effets miraculeux qui jettent la terreur dans leurs âmes. Cette flamme, ils s'imaginent qu'elle est descendue de l'Empirée, ou que Diogo, par un pouvoir surnaturel, l'a fait naître dans ses mains.

La coutume de ces barbares, pour se procurer du feu, était de frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois, jusqu'à ce que la vertu électrique fît jaillir la lumière, ce qui n'arrivait qu'à la longue et avec beaucoup de patience. Mais, observant que, sans le secours du bois, la flamme était produite comme par enchantement, ils partageaient l'erreur de toute la Grèce à l'égard de Prométhée.

Déjà la lampe a chassé l'obscurité de la caverne ; ils aperçoivent ce que

Diogo a sauvé du navire; des vêtemens, des armes, et, plus au fond, des barils de poudre. Munis d'une lanterne qu'il leur confie, ils examinent tout avec une stupide curiosité, sans que l'avarice trouve aucun accès dans leur âme, sans que l'or et l'argent exercent aucun pouvoir sur leurs cœurs ingénus. Heureuse nation, qui ne sait pas encore ce que c'est que la soif des richesses!

Mais entre les principaux objets qui fixent son attention, Gupeva, en extase, a remarqué un tableau environné d'un cadre précieux, suspendu au rocher etre présentant la consolatrice des pécheurs. Il ne peut comprendre si cette image est vivante; mais ses traits divins lui font croire que l'objet dont elle rappelle au moins le souvenir, doit être l'épouse ou la mère du grand Tu-

pa, si le grand Tupa peut avoir une épouse ou une mère.

« Cette figure, dit le cacique, si parfaite et si touchante, ne représente-t-elle pas, par hasard, quelque beauté sans pareille, que le grand Tupa daigne admettre dans sa couche nuptiale? Ou, par un miracle que nous ne comprenons pas, lui devrait-il la naissance, lui qui s'assied sur le soleil par delà les cieux? Personne peut-il être instruit d'une généalogie si sublime? Quoi qu'il en soit, s'il doit le jour à une mère, c'est bien certainement à la divinité que j'aperçois. »

Le pieux Lusitanien, ravi d'entendre de pareilles vérités sortir d'une bouche aussi ignorante, adorait le souverain mystère auquel le sauvage venait de rendre hommage sans le savoir : « Le

Créateur du ciel, lui dit-il, ne peut avoir de mère, mais Dieu étant éternel s'est fait homme, et une jeune fille, sans perdre sa fleur de virginité, l'a porté neuf mois dans son sein. C'est elle qui foule au pied la lune, et qui est la digne mère du grand Tupa, la mienne et la vôtre. Demandons-lui donc, à cette mère céleste, qu'elle nous défende des piéges qui nous environnent ; qu'elle vous donne une oreille docile à mes conseils ; recommandez-vous à elle ainsi que votre peuple. »

En parlant ainsi, le héros tombe à genoux, et Gupeva, subjugué, se prosterne à son exemple ; l'un lève les mains au ciel, et l'autre les étend. Diogo pleure, et sur-le-champ un torrent de larmes inonde le visage du barbare.

Mais, croyant dans sa simplicité que l'image sainte est vivante, qu'en sa qualité de mère du grand Tupa elle sait tout, il mesure son pouvoir à sa gloire, répète dévotement ce qu'il entend dire à Diogo, recommande son cœur à la mère de Dieu, et tandis qu'il prie, abandonnant sa tête à ses bras, la fraîcheur de la grotte et une trop longue contention d'esprit lui ferment insensiblement les paupières.

. . . . *Aves fugitivas,*
Que humas fréchava no ar, e outras em laços
Com arte o caçador tomava vivas.

L'oiseau fugitif n'était pas plus épargné que le quadrupède. La flèche allait tantôt le chercher dans l'épaisseur des nuages, tantôt l'adroit chasseur le prenait tout vivant dans ses filets.

CHAPITRE VI.

LA CHASSE.

Déjà, sur l'horison empourpré et tremblant, l'aurore semait à pleines mains ses plus bellesroses, et le soleil, se levant sur le mont opposé, dispersait de toutes parts sa lumière créatrice; on entendait sur le bord des fontaines les oiseaux qui saluaient le jour de leurs concerts harmonieux, et les mortels, secouant les chaînes du sommeil, cou-

raient de nouveau à leurs occupations ordinaires.

Gupeva se réveille, doux, sensible, ayant totalement abjuré cette férocité brutale qui répandait l'effroi devant lui. Il rassemble la multitude frémissante qui a campé autour de la grotte, se place au milieu de ses flots épais, et la voyant attentive et silencieuse : « Vaillans Paiaias (*), s'écrie-t-il, race, de père en fils, énergique et courageuse, si, surpris hier par le vil Sergipe, notre quartier principal fut livré au pillage,

---

(*) Titre honorifique des Brésiliens, et qui équivaut à ceux de *nobles* ou de *hauts seigneurs*. Comme les Grecs et les Romains, les chefs de ces peuplades ont coutume d'adresser de fréquentes harangues à leurs guerriers.

nous avons été enveloppés, mais non pas vaincus. Ce n'est point une victoire, c'est la trahison d'un ennemi sans force. Il savait, par sa propre expérience, et par les coups que je lui ai portés, avec quelle fureur je me précipite dans la mêlée, et sûr, de ne pas l'emporter sur moi sans perfidie, il a choisi le moment où j'avais déposé les armes pour fondre sur nos cabanes, le fer et la flamme à la main.

» Ombre du grand Tatú (*), dont le sang bout dans mes veines, et dont je conduis l'invincible lignée au plus fort des combats où sa présence jette l'é-

(*) Animal dont nous avons déjà parlé, et dont le père de Gupeva avait pris le nom, à l'exemple de beaucoup de sauvages du Brésil.

pouvante, le carnage et l'horreur, pour que la gloire de ton nom se perpétue sans tache, et que la rade de Bahia en retentisse à jamais, tu nous envoies, des climats éloignés où finit le monde, un Imboaba (*) qui brûle de nous secourir.

» Tu as changé sa douce chair en airain; tu as voulu que sa main allumât et fît briller la vive flamme que Tupa nous envoie; Tupa, qui régit le ciel et garde le monde. Par lui je serai toujours vainqueur; il me tarde de l'accompagner sur le champ de bataille, d'y trouver mon lâche ennemi, de l'attaquer, de l'abattre et de dévorer ses membres palpitans.

(*) Nom que donnent les sauvages du Brésil aux Européens.

» Savez-vous, mes braves Tapuias (*) que nos pères, nos frères et nos fils, tombant sous leurs massues sanglantes, au moment de quitter la vie nous appelaient à la vengeance? Vous n'avez pas, non plus, oublié, j'en suis sûr, quel carnage mes mains fumantes ont fait mille fois de ces misérables, et dans combien d'occasions, sur le vaste champ de bataille, je vous ai servis pour délicieuse nourriture des morceaux de ces lâches adversaires.

» Mais l'étranger ne mange pas de chair humaine, il ne consent pas même à ce que nous en mangions. Tout autre viande lui est indifférente; il se nourrit d'oiseaux, de quadrupèdes, de tatus, de

---

(*) Peuplade brésilienne encore existante.

pacas, de coatis (*). Témoignons-lui donc notre amitié en livrant à son bras tout ce qui respire dans les vastes forêts de Bahia; sortons à la chasse, et pour commencer à remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité, que ce que nous tuerons lui soit offert dans un banquet splendide. »

Il dit et la troupe se disperse, mais en ordre, sans confusion, et étendant à droite, à gauche, ses ailes prodigieuses. Les uns tiennent, le long d'une baguette recourbée, le lacet où s'embarrasse l'imprudent oiseau; d'autres, sur leurs larges épaules, ou entre leurs bras nerveux, portent des piéges de différentes es-

(*) Divers animaux qui peuplent les forêts du Brésil. (B.)

pèces; d'autres enfin enduisent de glu les longues branches du palmiste sur lesquelles vient se percher le perroquet folâtre.

Le reste est armé de flèches, qui, à peine lancées, frappent dans l'air l'oiseau fugitif, ou qui, dans une embuscade, au fort d'une mêlée, font à l'ennemi de profondes blessures. Pour présider à tout, pour tout voir, Gupeva passe sur le front de sa redoutable troupe, et Diogo l'accompagne, résolu de partager avec lui les fatigues de la journée. Il n'a pris d'autre arme offensive que son mousquet; mais, devançant l'avenir et se munissant contre l'ombre même du danger, il a passé à son bras le terrible bouclier contre lequel s'émousse le dard le plus rapide.

Cependant l'adroit peuple des chas-

seurs a pénétré en silence dans ces vieilles forêts, où la panthère cache sa famille. Quelques hommes se glissent le long des halliers, d'autres couronnent la crête des montagnes. A un signal de Gupeva, le cercle se forme, s'unit, se resserre et presse d'un immense cordon le gibier surpris et épouvanté. Des cris confus s'élèvent alors de toutes parts; l'espace que laissent les chasseurs diminue insensiblement, et la main peut déjà saisir les vaincus, exercice délicieux, bien préférable, selon moi, aux alimens qu'il procure.

Les oiseaux n'étaient pas plus épargnés que les quadrupèdes. La flèche allait chercher les uns dans l'épaisseur des nuages, le chasseur prenait les autres tout vivans dans ses lacets. Un d'eux cependant bravait d'une aile légère l'at-

teinte du javelot, quand Diogo, le visant avec son mousquet, le frappe dans les hauteurs aériennes et le fait tomber sans vie à ses pieds.

La foule était loin de s'attendre à cet horrible bruit. Saisie d'épouvante elle se précipite le front contre terre; la flamme, le fracas ont glacé tous les cœurs. De même que le tonnerre, escorté de sinistres éclairs et de longs craquemens, assourdit le voyageur près duquel il tombe, de même Gupeva s'arrête pétrifié, croyant que l'arme inconnue vient de vomir l'affreux orage qui s'était formé dans ses entrailles.

Tous, prosternés dans la poussière, jettent des cris déchirans; ils craignent que la foudre ne les anéantisse; ils répètent dans leur stupide horreur, *Tupa! Tupa! Caramurú!* Ils sont prêts à ho-

norer comme un dieu celui qu'ils voient commander à l'ouragan terrible, surmonter le tumulte des combats, lancer la flamme, et tout embraser autour de lui.

Le bruit s'est répandu que, depuis ce jour, le sage Diogo ne reçut de ces barbares d'autre nom que celui de *Caramurú* : que le prononcer suffisait pour dompter leur fougue et les remplir d'effroi : le Brésil voulait ainsi désigner, dans l'Européen, un dragon vomi par les mers. Telle a dû être aussi, dans l'antique Grèce, l'origine de tous ces dieux que Rome adopta plus tard, et dont le culte se répandit de la ville immortelle dans presque tout l'univers.

Le coura geux Romain, le sage Grec ont eu les mêmes commencemens que l'Américain barbare. Le stratagème de

Diogo n'est pas plus grossier que celui de Salmonée, ou de ce petit roi de Crète dont ses sujets firent le grand Jupiter. Nous, qui nous moquons de ces pauvres peuplades du Nouveau-Monde, si nous creusons bien le sol de l'ancien continent, qu'apercevrons-nous derrière les images des héros et des demi-dieux? Rien que d'autres sauvages.

Une propension ordinaire à l'homme dans l'état de nature est de dépasser toutes les bornes de l'admiration chaque fois qu'un objet nouveau frappe ses yeux. C'est ainsi que quelque obscur forgeron sera devenu le dieu de l'Etna; un soldat courageux le dieu de la guerre; un mortel enfin, qui employait le soufre et le feu à d'autres usages que ses contemporains, le dieu qui lançait le tonnerre. Hercule, et Thésée,

et Jason n'ont pas eu, sans doute, une origine plus brillante.

Avec quel transport plus ardent la lyre sonore ne célébrera-t-elle pas le héros pieux et juste qui, jeté par le hasard au sein d'une nation aveugle, ne travaille qu'à la conquérir à l'humanité! Si l'univers n'entoura trop souvent de ses respects qu'un tyran dont la gloire reposait uniquement sur le crime, combien le titre de grand n'appartient pas mieux au mortel, ami de la vertu, dont le plus ardent désir est de réveiller un cœur humain sous une enveloppe barbare!

Telles étaient les pensées du grand Caramurú à l'aspect de cette multitude féroce qui, prosternée à ses pieds, le vénérait comme un dieu : source trop ordinaire d'idolâtrie chez presque tous

les peuples. Mais Diogo, qui ne veut point recourir à d'aussi coupables artifices, rejette d'autant plus leur culte qu'il est sûr de maîtriser leurs cœurs par la seule épouvante.

«Je ne suis, leur dit-il, que l'humble esclave du grand Tupa, et, comme vous, je m'humilie en sa présence. Mais le trait brûlant dont je foudroie mes ennemis vous prouve que je suis le fils de la tempête.» Il se tait et ajoute bientôt avec force: «Du milieu de l'éclair où je brille, j'embraserai impitoyablement quiconque osera refuser à Gupeva l'obéissance qui lui est due.»

Et aussitôt, prenant un visage riant, il tend une main amicale à ce cacique qui, glacé d'horreur à la vue de l'affreux projectile, gîsait encore dans la poussière, sans connaissance et sans

force. « Abjure toute contrainte, lui dit-il, ce bras terrible ne s'armera jamais que contre celui qui, sachant que je suis ton ami, serait assez audacieux pour se déclarer ton adversaire. »

Le pauvre Gupeva reprend courage en sentant une main secourable qui le rappelle à la vie. L'expérience lui prouve combien Diogo l'aime sicèrement, mais, regardant avec effroi l'instrument dont il est armé, il craint toujours qu'il ne lance encore le feu dévastateur. L'Européen le laisse dans sa croyance, afin que, retenu par la frayeur, personne n'ose approcher le mousquet de trop près.

Pour affermir encore les barbares dans leur erreur, il confie à l'un d'eux son arme, qui n'est pas chargée, et lui dit : « Celui qui ne trame rien con-

tre moi peut, sans péril, toucher à ce tonnerre; il reposera dans sa main et n'éclatera jamais avec ce bruit affreux qui fait trembler la terre; mais si quelqu'un de vous oublie les égards qui me sont dus, sa trahison aura pour prix une peine amère, et la tempête, les éclairs, la foudre, le feu auront bientôt réduit tout son corps en poudre.

» Que je veille ou que je dorme, sentinelle toujours attentive, le feu caché garde mes jours, et quiconque oserait méditer contre moi le moindre outrage, aurait bientôt payé de sa vie sa coupable trahison. Mais si je n'ai personne à punir, une femme, un enfant, le mortel le plus faible de votre tribu pourra tenir mon tonnerre sans craindre qu'il ne mugisse.

» Gardez-vous donc de conserver au

fond de l'âme la moindre pensée qui me soit contraire, car vous verriez aussitôt la foudre que vous portez se réveiller à ma voix, et ne s'éteindre que lorsque votre ruine serait consommée. »

Gupeva frémit à ce discours, son front suppliant s'incline devant Diogo. Il est bien déterminé à ne manquer en rien à la foi qu'il a jurée à son nouvel ami, et à ne rien tenter qui puisse déplaire à un être qui a le tonnerre à ses ordres. Ce cacique, si puissant avec les siens, si faible devant l'étranger, rassemble les escadrons épars de son peuple, et supplie le grand Caramurú de venir choisir une case dans le village où il commande. « Laisse, lui dit-il, ta grotte obscure que les flots menacent sans cesse de leur courroux, monte avec nous dans ces contrées riantes où ma

nation a construit ses vastes demeures. Ne crains rien de mes sujets; belliqueux et braves avec ceux qui les défient, ils ne seront pour toi que d'humbles vassaux, que de respectueux esclaves. »

No lugar da cabana, em que desçanca
Menos de gente, e multidão confuso,
Pòelhe a rede Gupeva, que o convida
De rica e mole pluma entre-tecida.

Gupeva lui-même, choisissant dans une des cabanes l'espace où repose une foule moins considérable, où la confusion est moins grande, et d'où s'élèvent moins de clameurs, suspend pour son hôte un hamac tissu de plumes molles et éclatantes.

CHAPITRE VII.

LE VILLAGE AMÉRICAIN.

Au fond de la baie s'élève une plaine assez étendue, que des arbres, aussi vieux que la terre, environnent, en formant un retranchement naturel dont l'accès est presque impénétrable. Là se montre le bourg indien composé de huit cabanes disposées en carré, et construites, selon l'usage, avec des troncs

d'arbres, des branchages, des liens d'osier et des roseaux.

Chacune de ces cabanes, dont la masse est énorme, court en ligne parallèle avec la cabane voisine ; elles sont beaucoup plus longues que larges ; on n'y voit ni lambris dorés ni colonnes de marbre. Leur toit, qui se termine en pointe et qui est couvert des feuilles jaunes du palmier, perce l'épaisseur de l'ombrage environnant, et chaque demeure abrite de six cents à mille personnes.

Comme le vieux Noé au fond de son immense barque rassemblait les plus féroces animaux qui, dans cet asile, vivaient heureux et oubliaient leurs cruelles habitudes, ainsi le grossier Tapuya, en pénétrant dans sa longue cabane, a déposé toutes ses idées de

meurtre et de vengeance. C'est là qu'il dort, qu'il mange, qu'il médite, qu'il redevient homme ; c'est là que, cédant à la voix de la nature, il presse sa compagne dans ses bras amoureux, et distribue à ses enfans ses plus douces caresses.

Dans l'intérieur de cette vaste demeure, à chaque pas un hamac se balance, suspendu de l'un à l'autre pieu ; là le corps fatigué se repose des travaux de la chasse ou de la guerre ; là la licence maritale cache ses mystères. La fille dort dans les bras de sa mère en un hamac particulier, et, chose extraordinaire, dans cette habitation commune, jamais un de ces sauvages n'osa porter atteinte à l'honneur de la femme ou de la fille de son voisin.

Là, quand arrive pour l'épouse fé-

conde le terme heureux de sa délivrance, jamais on n'oublie d'aller porter le nouveau-né dans le hamac de son père, qui reçoit les félicitations de ses amis et de ses parens, et comme si la femme n'éprouvait aucune souffrance, c'est à l'homme qu'on prodigue les soins les plus tendres, c'est lui dont on cherche à adoucir les feintes douleurs. On dirait, à voir les visages froids et sérieux qui l'entourent, que tout cela n'est point un jeu et que l'enfant est réellement sorti de ses flancs déchirés.

Dès que le nouveau-né a pris place dans le hamac paternel, on lui peint le corps en noir et en rouge, on suspend à ses petites épaules un arc et un carquois plein de flèches aiguës; on place à son côté un poignard de pierre, et puis, comme s'il en entendait les dis-

cours qu'on lui adresse, son père lui recommande d'être obéissant et courageux, de savoir se venger et de ne jamais fuir.

On lui donne ensuite un nom pris, ou dans quelque ressemblance qu'on observe en ses jeunes traits, ou dans quelque vertu qu'on souhaite qu'il pratique un jour, ou enfin dans quelque difformité qu'on remarque en sa jeune existence. Souvent ce nom est imprimé sur son front ou gravé avec un brillant vernis dont ils aiment à se teindre le corps. Enfin il n'est pas rare de voir des parens donner à leurs fils des noms de bêtes féroces, de plantes ou de fruits.

Sur ces entrefaites et bientôt après sa délivrance, la mère se remet à l'ouvrage comme si elle s'était toujours bien portée, et, sans d'autres secours que

ceux de la prévoyante nature, elle reparaît au milieu de ses compagnes, brillante de santé et aussi robuste, aussi légère qu'auparavant : heureuse nation si, à cette éducation sobre, elle joignait les trésors d'une foi pure ; car ce qui, selon moi, nous rend encore plus faibles que les soucis ou les chagrins, ce sont les soins trop délicats, ou les précautions trop minutieuses.

Le fils adulte accompagne à la chasse ou à la pêche son père, que le soin de pourvoir à la nourriture de sa famille arrache de bonne heure à son habitation. Celui-ci apporte à sa compagne le poisson ou la chaïr fraîche, et distribue aux enfans les fruits savoureux qu'il a cueillis en chemin. Il renouvelle sans cesse ses provisions, et par cette infatigable sollicitude il nous montre à

nous, peuples civilisés, que l'homme qui refuse des alimens à un être auquel il a donné la vie, qui l'oublie, qui le délaisse, qui l'éloigne de sa présence, n'est plus un père mais un exécrable infanticide.

S'il arrive qu'un des hommes de la grande case vienne à tomber malade, ses amis, ses compagnons entourent aussitôt son hamac, ils s'interrogent, ils se consultent, ils ont recours à l'expérience éprouvée des vieillards, ils recherchent quelle herbe salutaire recèle un suc favorable au souffrant, ou, quand la fièvre ardente le consume, ils le saignent avec une dent aiguisée en forme de lancette.

Mais si le malheureux vient à lutter contre les horreurs de l'agonie, s'il ne reste plus aucune espérance de le sous-

traire à la mort, ce peuple sauvage considère comme une action pieuse de le délivrer du fardeau de la vie en l'écrasant sous la massue ou en le perçant de la lance. Si l'enfant s'éteint dès qu'il est arrivé aux portes de la vie, sa mère, sous peine de passer pour cruelle, doit ensevelir dans ses entrailles l'infortunée créature qu'on vient d'en arracher. (C.)

Tel était ce peuple barbare, tels étaient les usages que Diogo lui vit pratiquer dans son aveuglement. Le Lusitanien note avec soin tout ce qui le frappe, il espère s'en servir un jour pour arracher cette nation à une existence aussi grossière. Gupeva lui-même, choisissant dans une des cabanes l'espace où repose une foule moins considérable, où la confusion est moins grande, et d'où s'élèvent moins de cla-

meurs, suspend pour son hôte un riche hamac tissu de plumes molles et éclatantes.

Mais le silence n'est pas de longue durée. Une multitude de sauvages hideux, le corps bigarré de diverses couleurs et couvert de plumes bizarrement mêlées, a bientôt fait retentir l'habitation de ses terribles hurlemens. C'est un ancien usage par lequel ils croient préluder dignement aux saints devoirs de l'hospitalité. Aucun cependant n'ose encore s'approcher de Diogo, ils redoutent cette arme terrible qui dort à ses côtés, et de loin ils s'écrient en tremblant : *mair ma apadu :* sois le bien venu, noble étranger !

Les plus élevés en dignité, se décidant enfin à lui rendre leurs hommages, marchent vers sa couche, le serrent

dans leurs bras, et pressent avec respect son front sur leur poitrine, signal parmi eux de la plus sincère hospitalité. Ils le dépouillent ensuite de ses vêtemens, ils l'étendent dans son hamac comme dans un lit moelleux, et, sans lui rien dire davantage, sans même l'écouter, ils cessent de troubler son repos et s'éloignent à petits pas.

Cette visite est suivie d'une autre, environnée de plus de pompe; une longue suite de femmes, parées ainsi qu'aux jours de fête, viennent, suivant la coutume du pays, s'offrir aux désirs de leur hôte, sans croire pour cela enfreindre les lois de la pudeur. Elles s'assoient sur le sol et félicitent l'étranger, en se couvrant le visage de leurs mains comme par modestie. Elles sont revêtues de feuilles si brillantes, que ce costume,

fourni par la simple nature, efface en éclat les tuniques les plus précieuses.

Paraît ensuite un sauvage qui semble remplir en ces lieux les fonctions de dispensateur des repas. Il demande à Diogo son nom, s'il a faim, ou si d'abord il désire quelque breuvage, et aussitôt, sans attendre de réponse, il étend sur le sol les mets qu'il a apportés, *l'uiçu*, espèce de farine à laquelle ils réduisent le poisson torréfié, de la viande crue et le délicieux *cauin* (*), qu'ils aiment avec passion.

Tous mangent gloutonnement, sans se regarder, sans s'adresser la moindre parole, sans se permettre la moindre dis-

---

(*) *Cauin*, breuvage semblable à la *catimpocira*, dont nous avons déjà parlé.

traction. Ils se livrent avec un abandon si complet à leur voracité féroce, qu'ils en demeurent comme absorbés, et qu'à les voir on ne saurait distinguer si ce sont des brutes ou des hommes. Honteux excès de la misère humaine ! Confusion hideuse de l'appétit d'un être raisonnable avec l'instinct grossier d'un misérable animal ! Vice épouvantable, qui est devenu la source de tous nos maux !

Pôe-lhe de fuga os olhos, que abaixára;
E ou de amante, ou tambem dever gonhosa,
Hum tão bello rubor lhe tinge a cara,
Como quando entre os lirios nasce a rosa.

Elle avait baissé ses timides paupières, et la présence de son amant, ou la pudeur avait répandu sur son visage un incarnat si vif, qu'on eût dit une rose qui naît dans une touffe de lis.

CHAPITRE VIII.

PARAGUAÇU.

Le repas achevé, la tourbe barbare s'écrie de nouveau : *Mair ma apadu*, sois le bien venu, noble étranger! Et la longue suite de femmes, se couvrant de nouveau le visage de ses mains, imite dans ses clameurs joyeuses les gémissemens de l'infortune. Sur ces entrefaites, Gubeva, qui voit dans son nouvel ami une source intarissable de bonheur, al-

lume le feu sacré autour de la case où il repose, cérémonie hospitalière en usage chez les peuples américains.

Diogo pense que, dans cette coutume, se cache quelque mystère qu'il ne pénètre pas. Il se rappelle la flamme que le Chaldéen adore, le feu éternel des vestales, le culte que le Péruvien rend au soleil, et tant d'autres usages dont l'origine paraît être la même. Il apprend que la cérémonie religieuse à laquelle Gupeva vient de présider, a pour but d'éloigner du toit de l'hospitalité le nombreux essaim des esprits malfaisans.

Il veut encore recueillir sur ce sujet d'autres détails; mais il a épuisé le peu qu'il sait de la langue des sauvages, les gestes même commencent à lui manquer, lorsque, par un inconcevable

bonheur, il apprend qu'au village de Gupeva se trouve une aimable Brésilienne qui, dans Taparica, a jadis retenu bon nombre de mots de la langue lusitanienne. Long-temps esclave des Portugais, elle n'est étrangère, ni au langage, ni aux mœurs de ce peuple.

Paraguaçú (tel est son nom) ne ressemble nullement à la nation barbare au milieu de laquelle le sort l'a fait naître. Son teint est aussi blanc que la neige; et partout où la neige manque la rose brille de tout son éclat. Son nez est bien pris, sa bouche petite, ses yeux étincelans, sa chevelure ondoyante. Dans les plis d'un manteau de coton elle enveloppe modestement son corps délicat, dont les grâces semblent avoir modelé les contours. Ce vêtement fait encore ressortir la beauté

de sa stature, et l'œil, malgré lui, s'égare au travers du tissu.

Cette attrayante Américaine devait le jour à un puissant cacique des environs. Noble sans faste, aimable sans ornement, elle brillait sans prétention et séduisait sans efforts. Les Carijos qui l'entouraient la regardaient comme une merveille et n'osaient la profaner de leurs regards, ou si le coup d'œil de quelque sauvage plus audacieux s'arrêtait sur elle, un gracieux dédain repoussait cette espèce d'attaque ; elle rougissait et un commencement de crainte se glissait dans son cœur ingénu.

Ses parens l'avaient destinée à être l'épouse de Gupeva, mais elle se dérobait à ses yeux impatiens, et, ne se sentant aucun amour pour lui, elle n'ac-

ceptait de lui aucun gage d'amour. Ce feu si pur, si précieux est entièrement inconnu à ces nations barbares. Jamais dans leur âme grossière ne s'allume cette flamme céleste qui crée les humains. Gupeva, qui ne s'aperçoit point de sa répugnance, la traite sans amour mais avec respect.

Le brave Portugais désirait la voir afin qu'elle lui expliquât la langue qu'elle comprenait, et il regardait comme une faveur spéciale du ciel d'avoir trouvé le moyen de correspondre avec les peuples de Bahia; mais quand la belle Américaine se fut offerte à ses regards, quand il eut vu ce prodige de beauté, et contemplé la fraîcheur de ce gracieux visage, l'étonnement le rendit immobile et muet, une émotion semblable saisit Paraguaçù, et, en les exami-

nant, on eût cru voir deux rochers en présence.

Toi seul, ange tutélaire qui accompagnais Diogo, tu sais quels périls sa vertu courut en ce moment, et quelles flammes fougueuses allume dans une âme sans défense la douce étincelle d'un amour insensé. Il éprouve au fond du cœur cette angoisse cruelle que le temps ni la mort ne détruisent point, et c'en était fait de lui sans retour s'il n'eût eu la foi d'un chrétien et le courage d'un héros.

Mais, du haut du ciel, l'intelligence divine veillait sur lui. Sa douce inspiration amortit l'ardeur qui l'embrase, l'amour cède à la prudence, et la raison triomphe de la fougue des sens. C'est mal connaître Dieu, c'est mal obéir à sa conscience que de ne point regar-

der une pareille flamme comme fort dangereuse. Un épisode sacrilége ne souillera pas mon livre, et je ne me résoudrai pas à faire ici l'éloge d'un amour auquel la haine me paraît cent fois préférable.

Cette courageuse pensée avait traversé comme un éclair l'âme de Diogo. Il réfléchissait en lui-même sur l'utilité dont pouvait être, pour ses communications avec les sauvages, cette jeune fille que le ciel semblait lui avoir envoyée; mais comment échapper au péril qui environne cette beauté divine? comment n'être pas frappé du feu qui jaillit de ses regards? « Quel parti prendrai-je, se disait-il? je suis faible, elle est charmante; je suis libre, elle dépend d'elle seule. Ne balançons plus.... Paraguaçú deviendra mon épouse.

» Céleste créature, ajouta-t-il en lui adressant la parole mais sans oser fixer sur elle ses yeux éblouis, fille enchanteresse, va, ce n'est pas le hasard qui nous réunit en ces lieux; la main de Dieu t'a conduite en ma présence, et elle m'a fait traverser les mers pour t'aller trouver dans ce monde inconnu; c'est Dieu qui t'as appris dans ces climats lointains la langue de ma patrie, c'est Dieu, si un espoir trompeur ne m'abuse pas, qui brûle nos deux âmes d'un feu qui doit être éternel, si l'honneur lui sert constamment d'égide.

» Dès aujourd'hui, si le doux regard de tes paupières répond à la flamme de mes yeux, si l'émotion que nous cherchons à nous dérober est causée par le véritable amour, si c'est l'amour enfin qui fait couler les larmes qui brillent

sur ta joue, dès aujourd'hui la main d'une épouse pourra sentir avec quelle énergie mon âme correspond à la sienne. » — Il dit, et, étendant la main, il la lui offre. Elle, sans rien répondre, sourit et lui abandonne la sienne.

Elle avait baissé ses timides paupières, et la présence de son amant ou la pudeur avait répandu sur son visage un incarnat si vif, qu'on eût dit une rose qui naît dans une touffe de lis. Trois fois elle essaya de parler; trois fois sa langue resta muette. Son embarras ajoutait encore à sa beauté, et dans cette singulière rencontre ni l'un ni l'autre ne se connaissait plus lui-même.

Mais Diogo, réfléchissant bientôt à tout ce qui vient de se passer, appelle à son secours la grâce divine, et se promet bien de ne remplir les promesses du

présent que lorsque l'âme de la jeune Brésilienne sera devenue aussi belle que sa figure. Il lui rend son amour purifié, et exige d'elle qu'ils vivent dans une parfaite continence jusqu'à ce que la foi qui les unit ait été consacrée aux sources de la religion.

« Cher époux, lui répond la belle Indienne, j'ignore ton nom, mais je connais ton cœur, et, du moment où je t'ai vu, le mien a senti qu'il t'adorait. Je ne sais si c'était déjà de l'amour, si c'était du respect, mais de ce que j'ai éprouvé d'abord, de ce que j'éprouve maintenant j'ai conclu que nos deux âmes n'en formaient qu'une seule. Je suis prête à me régénérer dans tes eaux salutaires, ouvre-moi l'accès de tes temples, que mon peuple soit le tien,

que ton Dieu devienne celui de Paraguaçú.

» Tu me verras, mon ami, tu me verras toujours à tes côtés. Je veillerai sur toi quand le sommeil descendra sur tes paupières; je sortirai tout armée quand je te verrai prendre tes armes. Je te serai enfin aussi fidèle dans les fers que sur un trône. Ne crains pas qu'un autre que toi occupe jamais une place dans ce cœur où tu règnes tout entier. Toi seul, ô mon époux, toi seul seras toujours mon maître. »

Diogo lui tient le même langage, ils échangent les plus doux sermens, et en signe d'une constance éternelle leurs mains se serrent avec plus d'amour.

Quem seja este grande ente e qual seu nome,
(Feliz quem saber póde) eu cego o ignoro;
E sem que a empreza de sabello tome,
Sei que he que tudo faz e humilde o adoro.

Heureux qui peut apprendre quel est cet être invisible et quel est son nom? Dans mon aveuglement, je l'ignore; et sans faire de vains efforts pour le découvrir, je me contente de savoir qu'il a tout créé, et je l'adore humblement.

CHAPITRE IX.

L'EXISTENCE DE DIEU.

Déjà, aux confins éloignés de l'horizon, le soleil, dans son déclin rougeâtre, dorait d'un tiède rayon la cime des monts sourcilleux, et l'ombre, s'épaississant par degrés, descendait paisiblement dans la vallée profonde. Les prairies, les ruisseaux ne réfléchissaient déjà plus qu'une teinte mourante, et la nuit, volant vers le Nouveau-Monde, lui appor-

tait sur ses ailes la brise du soir et ce sommeil délicieux qui suspend la douleur des mortels.

Assise entre Gupeva et Diogo, Paraguaçú, avec sa grâce naturelle, servait d'interprète aux deux nouveaux amis. L'Européen demandait quelle était l'origine du feu sacré? quel en était l'usage? Et le bon cacique le lui expliquait avec candeur et ingénuité. «Dans la nuit, lui disait-il, ce feu remplace la lumière du jour : et comme le grand Tupa, tant que luit le soleil, éclaire le monde, de même, quand le soleil ne luit plus, il nous ordonne d'en offrir l'image aux hôtes que nous fêtons.

»Si, en péchant, tu provoques le mauvais esprit, soudain il s'irrite. Mais comme il est frère de la nuit et auteur des ténèbres, il abhorre tellement la

clarté, qu'à son aspect il s'enfuit. Si donc tu élèves ton cœur à la lumière éternelle, il n'est point de furies dans l'enfer qui osent t'attaquer, car il n'est rien qui les enchaîne plus que l'image des flammes éternelles qui les enveloppent. »

Le pieux Diogo s'étonne de trouver dans ces peuples grossiers la connaissance des légions de l'Averne et il ne doute point que du ciel ne descende dans leur âme l'idée brillante d'un principe éternel. « Hôte généreux, dit-il à Gupeva, apprends-moi si tes sujets n'ont point quelque notion de la Divinité? s'ils ne l'honorent point par quelque culte extérieur? quel est ce culte? dans quel lieu ils le lui rendent? si ce Dieu existe seul ou s'il commande à d'autres dieux d'une espèce inférieure? »

« Qui oserait nier, répond Gupeva, qu'il existe un Dieu, un Tupa, un Être puissant qui gouverne le monde, quand nous voyons le nuage bruyant lancer la foudre vengeresse, et la mer s'irriter sur ses profonds abîmes? Qui peuple le ciel de tous ces globes lumineux? qui émaille la terre de toutes ces fleurs odorantes? et cette voûte azurée, vaste, infinie, qui l'habite, si ce n'est le grand Tupa?

» Qui commande à la pluie, à la grêle, au vent, à la tempête? à quelle voix obéissent-ils? quel bras les lance sur nos têtes? qui nous verse ces torrens de lumière qui éclairent le monde? qui répand sur nous ces ténèbres qu'environne l'horreur? et cet esprit, ami de la vérité, ennemi du mal, auteur de tout bien, cet esprit si grand, qui l'a

enfanté, si ce n'est cet Être incompréhensible qui a vaincu le néant?

» Heureux qui peut apprendre qui il est et quel est son nom! Dans mon aveuglement je l'ignore, et, sans faire de vains efforts pour le découvrir, je me contente de savoir qu'il a tout créé, et je l'adore humblement. Je ne doute pas qu'il ne dompte le ciel et la terre quand, semant l'effroi dans le faible cœur des humains, je le vois sur les nuages menacer du tonnerre et punir de la foudre.

» Ce qui m'étonne seulement, c'est que, devant aimer l'ouvrage de ses mains, il laisse le monde infesté d'Anhangas, et ne fasse aucun effort pour délivrer l'homme de ces ennemis implacables. Comment est-il possible qu'il n'ait point enseigné à notre esprit igno-

rant, faible et sans défense un moyen efficace de correspondre avec lui, quand il est évident que jamais un père ne laisse son fils dans l'abandon?

» Je sens bien quelquefois s'élever dans mon âme un remords cuisant qui me reproche, et le bien que je n'ai pas fait, et l'ingratitude dont je me suis rendu coupable. Peut-être un seul peuple élu mérite-t-il l'assistance du ciel toujours fécond en grâces? Mais, quoi qu'il en soit, la plainte doit nous être interdite, et nous n'avons pas le droit d'abandonner la Divinité lors même qu'elle nous abandonne.

» Mais si, de son trône céleste, l'Éternel, malgré nos crimes, daigne nous visiter, qui sait si ce n'est pas par excès de zèle paternel qu'il t'envoie aujourd'hui à notre secours? Car je crois fermement

que c'est pour nous soustraire au feu de l'enfer que tu nous apportes cette flamme surnaturelle qui imite la foudre. Je crois que si, des régions éthérées, tu descends aujourd'hui parmi nous, c'est pour nous élever ensuite avec toi jusqu'aux hauteurs du firmament. »

Sendo a mente mortal, tornára ao nada,
Ao apagar-se a luz no extremo dia;
E antes de ser punida, ou premiada,
Huma alma justa ou ré pereceria?

Est-il probable que mon âme retourne au néant quand la chaleur vitale s'éteindra dans mon corps? Est-il probable que cette âme, juste ou coupable, périsse avant d'être récompensée ou punie?

CHAPITRE X.

L'IMMORTALITÉ.

Diogo s'étonnait de trouver dans un esprit aussi peu cultivé une éloquence aussi forte et des pensées aussi sublimes, et il admirait comment l'éternelle sagesse fraie à tous les humains le sentier de la vertu. «Le ciel, dit-il enfin au sauvage, n'abandonne jamais les mortels qu'il a créés. Dieu pour régénérer le monde, qui en était indigne, lui

a envoyé son fils unique, dont la main bienveillante relève toujours celui qui l'invoque. Mais, prévoyant aussi que l'homme abusera de sa liberté, il lui évite souvent une faute pour lui éviter une peine, et le laisse, ainsi que vous, errer dans les ténèbres épaisses. »

« Que de fois, s'écrie Gupeva, ai-je senti comme malgré moi une pensée tumultueuse s'élever dans mon âme! Oui, je ne l'éprouve que trop, tout le mal que l'homme souffre vient d'une image cruelle qu'il porte en lui-même, mais cette impression intérieure croît d'autant plus, que le cœur agité la caresse, et je pense qu'il y a dans les replis secrets de mon cœur un lien invisible et éternel entre moi-même et la vérité.

» Est-il probable que mon âme retourne au néant quand la lumière vi-

tale s'éteindra dans mon corps? est-il probable que cette âme, juste ou coupable, périsse avant d'être récompensée ou punie; que, toujours désireuse et jamais satisfaite, elle perde son essence avant d'arriver à son but? est-il probable enfin que Dieu se soit inutilement dépouillé de son plus bel attribut, de sa providence?

» Si nous recherchions la fin de la brute stupide, sa contexture nous répondrait qu'elle n'a été créée que pour nous servir, et que sa destinée n'est pas d'être immortelle. La mort doit frapper sans pitié l'être dont l'existence ne s'étend pas au-delà de bornes si étroites, et que le ciel a totalement différencié de nous par le corps, la forme et les organes.

» Que la brute ait une sorte d'apti-

tude et d'instinct, le nier serait se refuser à l'évidence, mais chacune de ses espèces court à un but peu éloigné et qui diffère de celui des autres espèces. L'homme seul s'attache à tout, s'élance vers tout, a des organes pour tout, est sensible à tout, infini dans sa pensée, mais plus infini cent fois encore dans ses ardens désirs.

» Seul il domine tout, gouverne tout; jamais on ne le voit s'abaisser à servir un autre animal; toute espèce est soumise à la sienne, et il serait un Dieu s'il était immortel. Arbitre universel, raison éternelle, capable de recevoir l'immense lumière, il ne lui manque que d'échapper aux coups de la mort pour être plus grand que s'il pouvait anéantir le ciel, la terre et l'enfer. »

Diogo, surpris de tout ce qu'il entend,

ne peut croire que cette admirable philosophie soit de l'invention de ces peuples sauvages. Mais son gracieux interprète lui apprend qu'une antique tradition, jamais interrompue, l'a transmise jusqu'à ce jour par des chansons que la foule répète, dont on berce la tendre enfance, et que l'Indien murmure encore aux portes du tombeau.

Tout ce que le Portugais venait d'entendre n'était que des fragmens de ces chansons nationales, composées par les pontifes et empreintes d'un coloris tout poétique. Il en est que ces sauvages répètent avec une verve si brûlante, que l'inspiration divine semble s'emparer de leurs sens, les envelopper d'harmonie et les arracher à la terre.

« Si l'âme mourait, reprend Gupeva,

à quoi servirait le respect que nous rendons aux morts? pourquoi une loi nous ordonnerait-elle de placer près d'eux, dans la tombe, des alimens, un arc et des flèches? si le trépas nous frappait tout entiers, à quoi nous seraient utiles cette nourriture et ces armes? Le silence est la seule nourriture de la mort, et personne n'attaque plus celui qui n'existe pas.

» Les Anhangas, nos mortels ennemis, n'ont pas vu plutôt une âme se séparer de son corps, qu'ils l'envahissent avec furie. Tourmentée par les esprits infernaux, elle déplore les maux qu'elle a faits sur la terre jusqu'à ce qu'elle se plonge enfin dans un océan de ténèbres ou de clarté. Nous enterrons nos morts debout afin qu'ils n'éprouvent aucun embarras dans leur route pour l'é-

ternité. Nous les accompagnons de nos pleurs dans ce long voyage, nous louons leurs vertus dans nos assemblées, nous désignons chaque tombeau par une marque distinctive. Pourquoi ces soins, ces souvenirs, si l'âme meurt avec le corps? et l'hommage et l'expiation ne sont-ils pas inutiles si elle a cessé de vivre ou si elle ne rachète pas ses péchés?

» Ces usages remontent à la plus ténébreuse antiquité. Ce fut le grand Tamandaré (*) qui, dans l'origine, les enseigna aux nations, et la piété depuis lors en a gravé la mémoire dans tous les cœurs. Si quelqu'un parmi nous ose contester ces grandes vérités, les Anhangas se chargent de les prouver en

(*) C'est le Noé des Indiens.

nous affligeant des maux les plus affreux, et en demandant à grands cris à nos farouches nécromans de leur vendre quelques âmes qu'ils puissent torturer sans relâche.

» Nos pères nous ont appris qu'au milieu de ces grandes montagnes bleuâtres derrière lesquelles se couche le soleil, est un profond abîme qui sert de retraite aux Anhangas et à leurs Furies. La main du grand Tupa, les plongeant dans ce gouffre, amoncela sur leurs têtes la fumée, les ténèbres et le soufre. Il les enferma sous des portes d'airain que tout l'enfer ne pourrait briser. La mort en a forgé la clef, et l'immense cadenas auquel elle s'adapte appartient à l'éternité.

» L'intérieur en est si obscur, qu'on n'y aperçoit d'abord rien ; l'œil, toute-

fois, s'accoutumant par degré à cette nuit hideuse, distingue, par une lueur sinistre et funèbre, un antre vaste, ténébreux, effroyable. Aucun ordre n'y règne. Tout conspire à redoubler l'horreur qu'excite l'aspect de ces lieux. Les esprits infernaux, se mordant les uns les autres, se cramponnent mutuellement à leurs corps et les déchirent de leurs ongles aigus.

» Avez-vous jamais vu deux ondes bouillonnantes se déclarer la guerre, battre en écumant l'arène jaunâtre, chercher à s'engloutir l'une l'autre, et bientôt une montagne d'eau plus terrible les submerger toutes deux; ainsi dans la caverne des Anhangas des ondes, toujours des ondes de feu écrasent les méchans. L'une s'élance, l'autre descend, et soudain un immense éclair fend la

nue et découvre la profondeur de l'abîme.

»Là, suivant la tradition, tombèrent les féroces Anhangas quand ils osèrent secouer le joug du grand Tupa. Là, du sommet des astres qu'ils escaladaient, ils vinrent subir une peine vile et servir de mépris aux hommes. Là, leur bras cruel et leur prompte furie tourmentent le rebut de notre espèce. Là, l'enfer contemple, avec une barbare joie, les corps haletans des pauvres humains, se débattant dans les affreuses étreintes des plus horribles serpens.

»Là, par un arrêt sévère du grand Tupa, brûle dans un incendie que le temps n'éteindra point, et l'inceste repoussant, et l'adultère infâme, et le libertin audacieux. Chacun est puni suivant le crime dont il s'est rendu cou-

pable, on frappe celui qui a frappé, l'homicide seul, afin qu'il souffre mille morts, ne perd point la vie.

» Assise au milieu de l'affreuse demeure, une ombre immense, aux cheveux blancs et hérissés, se tient immobile et silencieuse. Une couleuvre descend de sa bouche livide, et quand cet immonde serpent la laisse respirer, elle s'écrie d'une voix rauque et d'un ton formidable, que répètent au loin l'écho de ces cavités profondes : ô vie! ô temps! ô mort! ô éternité!

» Par delà la grande montagne, dans les flancs de laquelle se dérobe le cachot des ombres, mille délices attendent le mortel qui vécut juste ou qui mourut pieux. Nous chercherions en vain sur cette terre inculte une image qui put te donner une idée, même in-

complète, de cette contrée de bonheur. Là, s'élève le temple de la paix, toujours ouvert au plaisir, fermé toujours à la douleur.

» La vaste entrée de ce jardin sans modèle s'ouvre à l'aide d'une porte de saphirs, qui, frappés par les rayons de la lumière éthérée, présentent dans leur surface un océan d'étoiles. Le long de cette porte serpentent des guirlandes de fleurs. Auprès est un précipice sans fond engloutissant sans pitié celui qui se présente entaché de quelque vice.

» Dans l'intérieur du jardin se déroulent des campagnes délicieuses, des fontaines transparentes, des arbres toujours verts, des ruisseaux de cristal, des plaines de roses, mille arbustes chargés de fruits délicats, un terrain émaillé des plus belles fleurs, et parmi

ces fleurs mille petits filets d'eaux qui se cherchent, se confondent, se plient et se replient comme autant de reptiles tortueux.

» Sous l'ombre épaisse d'arbres touffus, dont les rameaux et les fleurs présentent les labyrinthes les plus pittoresques, les amis du grand Tupa coulent des jours paisibles et se livrent sans crainte à d'innocentes récréations. Là, jamais il ne pleut, jamais la terre ne s'enveloppe d'un brouillard froid, jamais l'ouragan terrible ne déracine l'antique palmier, jamais dans l'été le tonnerre ne fait entendre sa voix mugissante, jamais enfin la foudre ne consume le voyageur.

» Au murmure de tous ces ruisseaux se marient d'harmonieux concerts. Mille tendres oiseaux, cachés dans des massifs

de fleurs, saluent la fraîche aurore de leur voix argentine. Les uns s'élèvent jusqu'aux plaines voisines du ciel, d'autres s'attachent à la compagne qu'ils aiment, répètent pour elle leurs plus suaves gazouillemens, et, suivant sa trace au sein de la forêt, disparaissent dans l'épaisseur du feuillage en sautillant de rameaux en rameaux.

» On dit même, est-ce un bruit véritable? est-ce une fiction mensongère? que l'imperceptible colibri, volant sans cesse du jardin à nos cabanes, de nos cabanes au jardin, remplit fidèlement auprès de nous les messages de l'autre vie. On ajoute que, dès que la mort frappe quelqu'un, son chant attendri exprime ce que l'âme éprouve dans son passage à l'éternité, et qu'ensuite il vient de temps en temps nous trans-

mettre le souvenir de celui qui nous fut cher.

» Au milieu de ces délices vivent contentes les âmes qui, dans ce monde, se montrèrent valeureuses, qui ne violèrent pas la loi sainte, et dont l'existence tout entière fut un enchaînement d'actions honorables. Là, se trouvent encore ceux dont la guerre a redit les exploits, les vengeurs de la patrie menacée, et ces cœurs d'airain auxquels un affront est plus sensible que la mort.

» Là, dans le sein du grand Tupa, ils se livrent sans faste à de tendres entretiens, à la danse, à mille plaisirs tranquilles. Les uns, ne craignant pas le retour des douleurs passées, racontent les hauts faits du champ de bataille et la mort infatigable abattant dans la mêlée les têtes les plus illustres ; d'autres rap-

pellent sans épouvante le coup affreux de leur propre trépas, et éprouvent eux-mêmes que le souvenir d'un mal qui n'est plus, offre souvent une jouissance plus grande que l'amertume dont il fut environné.

» Là l'âme heureuse d'un père s'unit pour toujours à celle d'un fils chéri, et elles goûtent, dans leur mutuelle effusion, la récompense de leurs laborieuses fatigues. La mère presse dans ses bras sa fille bien-aimée. L'époux, l'épouse ne voient jamais le moindre nuage altérer l'éclat de leur bonheur; leurs nuits sont tissues d'or; toutes leurs journées s'écoulent dans les plaisirs et les fêtes.

» Mais ce qui est plus doux encore que tout cela, c'est de jouir sur-le-champ, au milieu de cette félicité suprême, de l'accomplissement de tout bon

désir qu'on peut former; c'est de n'être point tourmenté sans cesse par l'urgence d'une nécessité factice. Heureux celui qui devient possesseur de pareils trésors ! O pays favorisé du ciel ! ô liberté sublime, au sein de laquelle le grand Tupa a voulu qu'il n'y eût ni crainte, ni besoin, ni ambition, ni souffrance! »

. . . . . Narra-me em tanto o-que se pensa
Entre vós dos principios deste mundo :
Quando? como? por quem na idéa immensa
Se tomou a medida ao ceo profundo?

Dis-moi ce que chez vous on pense du principe de ce monde? Quand et comment il a commencé, et quelle immense idée en prit la mesure dans les profondeurs du ciel?

CHAPITRE XI.

LA CRÉATION, LE DÉLUGE, LA DISPERSION.

En parlant, Gupeva s'était attendri; une force inconnue avait élevé son âme jusqu'aux régions célestes. Diogo, de son côté, paraissait ému. Il regrettait de voir, au milieu de tant de lumières, si peu de notions de la Divinité. L'éternelle clarté s'est manifestée à tous les hommes, la loi sainte est écrite dans tous les cœurs,

mais bien que la splendeur divine inonde toutes les âmes, quiconque est indigne des bienfaits du Créateur n'y trouve qu'un nouveau sujet d'aveuglement et d'incertitude.

« A quoi servent, dit le Portugais à l'ignorant barbare, ces jardins, ces fleurs, ces délices, ces plaisirs, si ceux qui en jouissent sont privés du bonheur bien plus grand de contempler les traits du grand Tupa? Sevrés de cette félicité suprême, tous les autres trésors, quelque riches que nous les supposions, ne sont, pour notre cupidité mal satisfaite, que des biens inutiles et sans prix, une vaine image, de la fumée, le néant.

» Toute cette gloire que tu m'as dépeinte avec des couleurs si brillantes, mais qui ne dépasse pas les limites de

ce monde imparfait, n'est, ô mon cher Gupeva, qu'un bien faible avant-goût du bonheur céleste pour celui que l'infini seul peut rassasier; et supposerais-tu ces délices plus grandes encore, si elles sont passagères et fugitives, bientôt tu sentiras sans remède, et les regrets du passé, et l'incertitude de l'avenir.

» Dieu seul, ô mon nouvel ami, Dieu seul peut combler nos vœux. Arriver dans une sphère où tu puisses le contempler sans nuage et durant toute l'éternité, voilà le bonheur suprême, le bonheur surnaturel, l'honneur, la gloire, la grandeur, la majesté; voilà, si tu réfléchis bien, la seule idée que tu doives te faire des délices de l'Eden.

» Dis-moi cependant ce que chez vous on pense du principe de ce monde; quand et comment il a commencé;

quelle fut l'immense idée qui en prit la mesure dans les profondeurs du ciel? quel fut le premier homme, et quelle était sa croyance? quelle est votre origine et de quelle nation vous descendez? par qui d'abord fut peuplé ce vaste continent? »

« Jamais, répond Gupeva, le souvenir de la naissance d'un premier homme n'est venu jusqu'à moi, mais je suppose pourtant qu'il a eu un commencement quelconque, car, sans principe et sans fin, rien ne se découvre à mes yeux attentifs. J'ignore comment il a été créé, et eussé-je assisté à sa naissance, j'aurais vainement essayé de la comprendre, car entre le néant et l'être, il est, selon moi, une distance si grande, que je ne te suppose pas même en cela plus éclairé que moi.

» La tradition de nos plus anciens vieillards ne découvre aucun souvenir d'un premier homme au-delà du grand déluge. Nous savons seulement que des mortels pervers, pleins d'une trompeuse confiance dans la force de leur bras, remplirent le monde de périls, et furent cause qu'une inondation immense ensevelit la terre dans un abîme sans fond.

» Le patriarche du monde régénéré, descendant alors de la haute montagne où sa vaste pirogue s'était enfin trouvée à sec, domina l'univers comme un glorieux monarque, divisa ses nombreux enfans dans toutes les contrées, et vit bientôt diverses tribus couvrir et les continens et les îles, et les monts et les plaines, heureux père de tous les

hommes qui habitent aujourd'hui le globe.

» Le bon vieillard avait prédit ce grand châtiment et exhorté les mortels à la pénitence, mais la vue du prochain péril n'avait pu les faire rentrer dans le devoir; le grand Tupa, naturellement ami de la paix, las enfin de tant de brigandages et de violences, résolut, pour venger sa toute-puissance, d'éteindre à force d'eau ces flammes ardentes.

» Les cataractes du ciel s'ouvrent à sa voix. D'immenses trombes se précipitent des régions éthérées, et, inondant la face entière du monde, engloutissent dans un même naufrage les bons et les méchans, les justes et les impies. Les élémens se déclarant la guerre, se confondent dans une horrible mêlée; un

océan descend du ciel, un autre océan s'échappe des entrailles de la terre. La limite que le bras du Très-Haut avait posée aux flots sur la blanche arène est franchie par les vagues amoncelées; la montagne et la plaine se confondent; le poisson nageur envahit au sommet du hêtre le nid du toucan aérien, et la baleine se sent poussée dans la tanière du tigre ou dans l'antre de la panthère.

» Les malheureux mortels s'élançaient d'une montagne à l'autre pour fuir les eaux. Des bandes et des bandes se succèdent, courant sans but, et faisant retentir l'immensité de leurs cris déchirans. Elles supplient le ciel d'écouter l'accent de leur douleur; mais l'implacable Tupa, dans sa juste colère, lançant de toutes parts la fou-

dre et les éclairs, accroît l'épouvante et comble le désastre.

» On aperçoit, à l'aide d'une longue planche qui chancelle, surnager une malheureuse mère, au cou de laquelle est suspendu un enfant qui sourit à la tempête. La planche, tantôt s'enfonce, tantôt s'élève. Celui-ci est immobile au faîte de sa maison, celui-là, se construisant une frêle jangada (*), croit, sur ce léger esquif, pouvoir défier la ruine universelle.

» Mais Tamandaré, l'ami de Tupa, n'a pas plutôt entendu siffler l'ouragan terrible, qu'il a songé d'avance à réparer le naufrage du monde, en donnant un asile à ses fils dans sa vaste pirogue;

(*) *Jangada*, radeau brésilien.

et la barque, en mémoire de ce terrible châtiment, s'élève et s'arrête sur la crête d'une haute montagne, dont le nom, depuis lors célèbre, rappelle celui des brillans Aras (*).

» De là les hommes se dispersèrent dans l'univers et s'y multiplièrent à l'infini. Les uns furent brûlés par le soleil qui naît sur leurs limites. D'autres, jetés dans des climats plus heureux, eurent ce teint d'albâtre que nous admirons chez toi. Ils sont séparés de nous par cette vaste mer, à travers laquelle vos grandes pirogues dirigent vers nous leurs proues dorées.

(*) Le romancier veut sans doute parler du mont *Ararat*, où s'arrêta l'arche.

» Sortez-vous de notre race, sortons-nous de la vôtre? Ce sont des mystères que nous ignorons. Contens de l'héritage de nos pères, nous ne nous occupons ni d'autres temps ni d'autres contrées ; mais vous, qui, pour nous visiter, traversez des mers immenses, vous devez savoir si, étant tous issus d'un même père, nous qui habitons ce rivage nous avons quelque rapport avec vous, qui couvrez la plage opposée ; si parmi vous il est des peuples qui suivent nos usages, qui se gouvernent d'après nos lois, qui bâtissent des huttes semblables aux nôtres, qui manient les mêmes armes, affrontent les mêmes combats, poursuivent le même gibier ; s'il en est qui dévorent les hommes après les avoir mis à mort, qui, depuis Tamandaré, père des nations, portent un visage im-

berbe et féroce, qui soient enfin dignes de passer pour nos parens.

» Conservent-ils notre antique religion ou l'ont-ils altérée en la mêlant à quelque culte barbare? gardent-ils, au moyen de la tradition, quelques vestiges des premiers siècles? Tu dois savoir s'il a été un temps où le monde presque entier était habité par des peuples qui s'ignoraient les uns les autres, et erraient tous comme nous errons nous-mêmes. Si tu as parcouru des mers qu'aucune proue n'avait encore sillonnées; si tu t'es enfoncé dans mille climats différens, tu dois savoir s'il existe des hommes qui, par des détroits que la glace avait comblés ont pu arriver jusque sur notre continent, et si ceux d'entre eux qu'on trouve dans les ré-

gions de l'aurore sont nus et peints comme nous.

» Et pour que tu apprécies mieux nos coutumes, et que tu juges mieux de notre antique origine, je te dirai comment les prudentes nations de ce continent se dirigent en suivant la lumière éternelle, et comment les vices de quelques-unes ne doivent pas être reprochés à celles dont la conduite est louable, car je suppose bien que chez vous aussi de bonnes lois ne compriment pas toujours les mauvais penchans. »

A forma do governo por abuso
Anarquico entre nós sem lei se offrece;
Mas nos que fazem da razão bom uso,
Justa legislação reinar parece.

C'est par erreur qu'on s'imagine que la forme de notre gouvernement est tout arbitraire et anarchique. La loi règne aussi chez nous, et notre peuple n'est point assez ennemi de lui-même pour se soustraire à son joug bienfaisant.

CHAPITRE XII.

LES LOIS ET LES MŒURS.

« Ami, dit le cacique à son hôte, pourquoi t'en faire un mystère? nous redoutons à l'excès le grand Tupa, qui tient sous ses ordres le tonnerre et la foudre; mais quand nous apercevons que l'ouragan s'apaise, nous oublions bientôt l'Être suprême qui nous faisait trembler. Chez vous aussi, je pense que la terreur ne vient souvent que

des sens, et il doit exister parmi vous bien des hommes qui ne redoutent Tupa que lorsqu'il tonne.

» On n'entend jamais chez nous personne avec furie blasphêmer le nom de Tupa, le braver ou l'appeler en témoignage d'un mensonge, et le peuple frémit seulement d'y penser. Il est rare, il est vrai, qu'on l'adore ou qu'on l'aime, mais il est plus rare encore de voir un homme assez impie pour se jouer ainsi de l'Être des êtres et traiter son nom avec tant de légèreté.

» Nous avons peu d'indices d'un culte extérieur, si tu en exceptes la coutume que tu qualifies d'erreur féroce, et qui consiste à sacrifier, non le vil sang d'un animal, mais le pur sang d'un homme. Je m'efforce d'appeler à mon secours cette raison que tu as ranimée dans

mon âme, d'abjurer un vice honteux que j'ai trop long-temps pratiqué, et de me résoudre enfin à ne plus boire le sang, à ne plus dévorer la chair de mon semblable.

» On se trompe en pensant que la forme de notre gouvernement est tout arbitraire et anarchique. La loi règne aussi chez nous, et notre peuple n'est point assez ennemi de lui-même pour se soustraire à son joug bienfaisant. Nous avons une assemblée de vieillards dont les décisions sont toujours sages, et devant qui s'inclinent les chefs de la tribu comme les plus obscurs citoyens.

» Nous errons sans cesse, et l'exercice continuel de la chasse ne nous permet jamais d'avoir un siége fixe. La chasse est notre passion, elle fournit

à nos alimens, et nous plantons toujours nos villages dans les sites où elle promet d'être abondante. La chasse est encore pour nous l'apprentissage de la guerre, et il est rare qu'en poursuivant le gibier, nous n'ayons pas quelque démêlé avec la peuplade dont les cabanes sont voisines des nôtres.

» Le désert, divisé en nombreuses castes, s'agite constamment dans ses vastes solitudes; mais bien qu'incertaines et dispersées, les tabas (*) de chaque nation savent se retrouver au besoin. S'agit-il de guerre, de paix, de sédition, personne ne refuse de marcher au nom de la patrie. Et la voix

---

(*) *Tabas* ou *aldées*, villages brésiliens.

des vieillards suffit pour faire prendre les armes ou pour les faire déposer.

» A ces vieillards se joignent, dans le conseil, des sages, de vaillans capitaines, des hommes qui, dans de grandes circonstances, ont aidé la nation de leurs prudens conseils. C'est d'eux qu'émanent tous les ordres, et jamais tu ne verras un Américain oser, en leur refusant une obéissance qui leur est due, rompre le lien le plus sacré de toute société humaine.

» Quelques-uns d'entre eux sont ministres de la Divinité suprême. Dans les jours de fête ils président à nos solennités, et invitent le peuple à de pieux souvenirs. Ils chantent la Majesté éternelle; et leurs hymnes mélodieux, qui versent des torrens d'harmonie dans nos

âmes, sont l'épouvante et l'horreur des immondes Anhangas.

» Nous punissons l'homicide. Quiconque bat, frappe, mutile, n'évite pas la peine qui lui est due. Lui-même la prononce, et il la subit égale à la faute qu'il a commise. Celui qui tue est tué. Celui qui coupe à son prochain un pied, une main, un bras, la tête, doit, en expiation, abandonner à la justice le même membre. Ainsi le veut l'équité divine, ainsi l'ordonne la loi sacrée.

» La solennité du mariage prouve que l'amour vagabond offense l'Éternel. Si l'on pouvait user des plaisirs de ce saint nœud sans le subir, eh! qui s'y soumettrait dans ce monde? La mort doit frapper sans pitié l'adultère, qui brise les liens de la nature, rend le père étranger à son fils, éteint la postérité du

grand homme, et révolte l'humanité tout entière. Elle ne doit pas épargner davantage l'enfant incestueux qui se livre aux baisers impurs d'un père ou d'une mère, ni le frère qui abuse de l'innocence d'une sœur. Ce sont des sources hideuses de confusion et de désordre; la femme, horriblement partagée entre les devoirs de mère, de fille et d'épouse, la sœur, horriblement unie à un frère qui cesse de la respecter, forment une multitude de nations dans une nation unique, isolent les familles, et les séparent par des murs d'airain.

» La société humaine, pour jouir d'une paix durable, doit enchaîner ensemble le plus grand nombre d'êtres possibles, afin que la diversité des mariages en fasse la force et la durée. Le ciel nous a donné pour nous sou-

tenir, d'un côté, l'amitié, de l'autre, l'hymen. Ces deux sentimens concourent également à notre bonheur; et penser à les confondre, c'est chercher à les anéantir.

» Celui qui parmi nous a fait choix d'une épouse, la demande à son père, à sa mère, à son plus proche parent. Sans cette formalité, la jeune fille ne saurait abandonner sa famille pour suivre son amant. L'orpheline est demandée au voisin le plus proche, et, les deux partis étant d'accord, le mariage est conclu.

» Le vol est inconnu parmi nous. Eh! que pourrions-nous dérober à notre frère? Ce que nous possédons est bientôt dévoré; sans exciter de colère, chacun peut prendre à son voisin les mets qu'il désire, et la charité suit toujours

de près l'indigence. La méfiance, la calomnie, la trahison, ne subissent d'autre peine que l'exécration publique; mais ce châtiment n'est-il pas le plus affreux de tous?

» La renommée rapporte qu'une autre loi, après celle dont je viens d'expliquer les préceptes, fut observée jadis dans ces régions; mais nous ignorons aujourd'hui les devoirs qu'elle impose. Nos ancêtres incrédules, la trouvant ennemie de leurs vices, refusèrent de la garder. La tradition dit seulement qu'elle fut prêchée par le grand Sumé (*), saint-

(*) Le père Nobrega, premier missionnaire du Brésil, dont le père Antonio Franco a écrit la vie, en portugais, soutient que ce

imboaba (*), dont le nom ne s'est point effacé de la mémoire des peuples.

» C'était un homme d'une figure respectable, blanc comme toi, et comme toi portant une barbe épaisse. Des contrées où le soleil se lève, il vint dans ces lieux, envoyé, disait-il, par un fils de Tupa. A pied, sans s'engloutir, ô prodige! il arriva à travers l'immensité de l'Océan. La sainte doctrine qu'il enseignait appelait tout le monde dans le chemin du ciel.

» Il est à regretter qu'on n'ait point retenu ses discours, mais on n'ignore

---

Sumé n'était autre que l'apôtre Saint-Thomas. *Risum teneatis*.

(*) Nom que les Américains donnent aux Européens.

pas que de sa bouche bienfaisante est sorti l'utile conseil de planter et de broyer le manioc (*). Il annonça aussi qu'il reviendrait du ciel, où son ami l'appelait. Si j'étais sûr qu'il ne tînt pas sa promesse, soit qu'il habitât la terre ou qu'il vécût autre part, je volerais, crois, à sa rencontre.

» On rapporte que, pendant qu'il enseignait la parole divine à nos peuples, il exerçait un si grand pouvoir sur les élémens, qu'il commandait aux ondes quand la mer s'irritait, et que, d'un geste seul, il imposait silence aux aquilons déchaînés. L'immense rideau de nos forêts vierges s'ouvrait à sa voix; dès qu'il y pénétrait, les tigres féroces,

---

(*) Racine américaine qui, réduite en poudre, remplace le pain.

loin de fuir sa présence, se pressaient autour de lui comme pour l'entendre, lui léchaient les pieds, et pour le fêter agitaient mollement leur queue terrible.

» Arrivait-il sur les bords d'un fleuve ou d'un lac, à peine son pied léger en effleurait-il la surface, que l'onde fugitive s'arrêtait soudain et se condensait comme une pierre dure ou un terrain solide; aujourd'hui même on n'a qu'à invoquer son nom pour faire cesser le désordre causé par l'ouragan qui soulève les noirs nuages, répand d'horribles averses, brise les arbres et déracine les cabanes.

» Mais, refusant de prêter l'oreille à ses sages discours, les Cabocles (*) les

---

(*) Peuplades brésiliennes fort nombreuses, et encore existantes.

plus féroces descendirent de leurs lointains déserts, bien résolus à massacrer et à dévorer le mortel chéri de Dieu. Offensé par ces misérables, il lui est facile de leur faire recueillir le fruit de leur aveuglement, mais, se prosternant aux pieds du grand Tupa, il se borne à lui demander qu'il dessille leurs yeux et qu'il pardonne à leur ignorance.

» Tant de douceur ne peut fléchir ces barbares. Persistant dans leurs fureurs, ils saisissent leurs flèches et les lui lancent en poussant d'affreux rugissemens. Que ne fais-tu pas pour les tiens, Être puissant et terrible? Le javelot à peine parti se détourne dans les airs, et vient frapper celui-là même qui l'a lancé. Un miracle si évident ne triomphe pas de leur incrédulité ; ils persistent à fermer l'oreille au discours du saint homme.

Abandonnant alors ces misérables à eux-mêmes, il part, arrive sur le bord d'un fleuve, le touche du pied et s'éloigne soudain en glissant à peine sur l'humide surface.

» On raconte (et la vue des lieux rend le prodige croyable) que là où le courant impétueux vient mouiller le sable du rivage, les traces de ses pieds sont restées imprimées quatre fois; on les aperçoit distinctement à la marée basse, et jamais l'onde, en les couvrant, n'efface ces empreintes miraculeuses. L'œil le moins exercé reconnaît encore sur le roc la plante de chaque pied, avec le talon et les doigts.»

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,

TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

Ire LIVRAISON.

CARAMURÚ.

CARAMURÚ.

REMARQUE.

—

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dites *Caramourou*, et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA,

ROMAN-POÈME BRÉSILIEN;

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1829.

Era o invasor nocturno hum chefe errante,
Terror do sertão vasto, e da marinha,
Principe dos Caetés, nação possante,
Que do grão Jararáca o nome tinha.

Ce héros nocturne était un chef errant, la terreur du désert et du rivage. Il gouvernait la puissante nation des Caetès, et on le nommait le grand Jararáca.

CARAMURÚ.

CHAPITRE XIII.

JARARACA.

Ainsi parlait Gupeva, quand à ses yeux se présente un messager haletant et couvert de poussière. Il annonce qu'une troupe ennemie couvre la campagne de ses bataillons. « Aux armes! s'écrie aussitôt le cacique, aux armes! » et l'horrible écho des vastes forêts, répétant cette clameur sinistre, glace

d'épouvante le cœur des mères qui pressent leurs enfans contre leur sein.

«Ne t'effraie pas, ami, lui dit Diogo, n'altère pas la paix qui règne dans tes cabanes belliqueuses. Jusqu'à ce que tu aies recueilli des nouvelles certaines sur le nombre et la force de tes ennemis, il te suffit de poser des sentinelles sur tes lignes avancées. Ne t'expose pas de nuit si tu crains l'invasion de bandes nombreuses. Tiens-toi seulement sur la défensive. Malgré les frémissemens de celui qui te cherche à la faveur des ténèbres, sois bien sûr qu'il tremble encore plus que toi.

» D'ailleurs, mes mains vont préparer mon tonnerre dévastateur. Tu le verras, s'il est nécessaire, porter l'effroi parmi tes ennemis, et mettre tout à feu et à sang dans ses légions superbes. » Il

dit, et profitant du moment où la lune verse sur eux un de ses pâles rayons, il s'élance dans la campagne et décharge son mousquet avec un horrible fracas. A ce bruit l'antique forêt a tressailli sur ses vastes racines, et l'horreur s'accroît encore par le son du cor dont il remplit ses immenses contours.

Comme une horde de singes malfaisans, sortie en noir escadron de l'épaisseur d'un taillis, frémit à l'aspect de la flèche qu'on lui lance, et saisie d'une frayeur panique disparaît bientôt dans le feuillage; ainsi les Américains, au bruit de ce tonnerre accompagné d'éclairs, dont l'effet terrible est encore accru par les mugissemens du cor, courent, se choquent, se mêlent et se précipitent, persuadés que le ciel tout entier va fondre sur leurs têtes coupables.

Ce héros nocturne était un chef errant, la terreur du désert et du rivage. Il gouvernait la puissante nation des Caetès, et on l'appelait le grand Jararáca. Amant éperdu de la belle Paraguaçú, il était sorti de ses riches villages, dévoré de jalousie; et le malin esprit, éteignant de ses ailes le peu de raison qui l'éclairait encore, avait donné la vie à toutes les matières inflammables qui encombraient son âme.

La belle Paraguaçú cherchait un jour, sur le bord d'un ruisseau, un feuillage sombre sous lequel elle pût se livrer au sommeil. La rose blanche était languissante comme elle, et la vigueur mourait dans les plantes aux approches du midi. Elle s'arrêta enfin sous un grand maracujá, qui répandait de toutes parts une fraîcheur délicieuse, et elle s'étendit

parmi des touffes de fleurs qui ne laissaient à découvert que sa figure céleste.

Elle respire si tranquillement! une langueur si suave tient ses membres enchaînés! libre de crainte et de douleur, elle semble accorder un si doux repos à la longue agitation de la vie!

Le hasard fit passer près de ces lieux le brave Jararáca : il ordonna à ses compagnons de s'y reposer comme lui. Tout les y invitait. Tandis que le soleil brûle la campagne, il y règne une fraîcheur si délicieuse, l'ombre y est si épaisse, et le balancement des bananiers se reproduit avec tant de grâce au sein du ruisseau limpide!

Dans le reflet diaphane de l'onde pure, il aperçoit l'image tremblante de la jeune Américaine : il s'arrête surpris, et ne peut croire qu'une figure si

enchanteresse appartienne à une créature humaine ; il la regarde encore, puis, portant ses yeux d'un côté et d'autre sur le rivage, il cherche impatiemment l'original de ce prodige de beauté.

Tandis qu'il explore avec soin le moindre buisson, il découvre l'aimable inconnue, dormant dans sa touffe de roses, du paisible sommeil de l'innocence. L'âme du guerrier tressaille à cette vue, tout son être est absorbé par l'admiration, et un charme invincible enchaîne sa pensée.

Il voudrait parler, il essaie, mais il n'ose. Un soupir comprimé s'échappe de son sein. Elle s'éveille et l'aperçoit. Ce regard le rend encore plus muet. Elle se lève tremblante ; compose, des fleurs qui l'environnent, un bouclier

pour sa pudeur, et, à l'abri derrière ce rempart, contemple le barbare, mais avec des yeux si courroucés, que jamais beauté n'en arrêta de semblables sur un mortel.

Elle ne court pas, elle vole à travers l'épaisseur des bois, et va chercher un asile dans sa cabane. Lui, sans sortir de son enchantement, accompagne d'un long soupir l'aimable fugitive. Reprenant enfin ses esprits, il regarde autour de lui, ne l'aperçoit plus, se rappelle son départ subit, et court sur ses traces pour apprendre qui elle est et quels lieux elle habite.

L'aveugle amant sut bientôt que cette merveille devait le jour à Taparica, prince puissant, qui gouverne l'île féconde dont il a pris le nom. Jararáca vint le trouver; sa charmante fille était

à ses côtés. Les deux caciques furent d'accord, mais la vierge ne répondit point à leurs vœux; le ciel lui réservait déjà une destinée plus glorieuse.

Muitos destes he fama que traziâo
Desde alto cerro, que habitavâo d'antes,
Com pedras, que nos beiços embotiâo,
Formosos e bellissimos diamantes.

La renommée a dit que, des cimes sourcilleuses qu'ils habitaient autrefois, ces guerriers apportaient, parmi les pierres qu'ils enchassaient dans leurs lèvres, de riches et précieux diamans.

CHAPITRE XIV.

UNE ARMÉE AMÉRICAINE.

Le terrible Jararáca part le cœur enflammé de mépris, de douleur et de rage. Un nuage épais obscurcit sa raison, les furies se disputent son âme. Dans son désespoir il se jette indifféremment sur tout ce qui se présente à lui. Taparica, voyant que la flamme qui le consume ne s'apaise point,

songe à donner à sa fille un autre époux, qui devienne son défenseur : il jette les yeux sur Gupeva, à qui il est uni par les liens du sang et du voisinage.

La renommée n'a pas plutôt porté dans le désert la nouvelle du choix de cet époux, que le Caeté, écumant de colère, arme ses sujets et proclame la guerre. Les forêts vierges retentissent d'horribles clameurs. Jararáca se prépare à surprendre son rival, et il est bien décidé à ne déposer sa massue que lorsqu'il aura conquis Paraguaçú, morte ou vive.

Mais, au bruit du mousquet foudroyant, la terreur l'a saisi pour la première fois. Il la comprime cependant, il la dérobe à ses sujets; et, convoquant les nombreuses nations avec lesquelles il a fait alliance, il

verse dans leur cœur sa rage sanguinaire, et couvre la campagne de légions.

A l'avant-garde marchent trente mille Caetès, divisés en six brigades bien armées. De profondes cicatrices sillonnent leurs joues, leur nez, leur bouche. Rendus ainsi difformes et monstrueux, ces barbares s'imaginent que leur redoutable aspect mettra en fuite tous leurs adversaires. Leurs traits rappellent ceux des esprits malfaisans, et s'ils n'appartiennent pas à leurs cohortes, ils sont dignes d'en faire partie.

Cette nation féroce a, d'une voix unanime, décerné le commandement au grand Jararáca, parce que, de ces guerriers horribles, il est le plus horrible sans comparaison; que la vue de son visage fait trembler ses propres amis, et que chez ce peuple le comble

de la valeur est d'avoir une figure si hideuse qu'elle mette en fuite les ennemis les plus vaillans.

Dix mille barbares s'avancent ensuite. Leur front impur brille des noirs rayons de la nuit obscure, et un double sillon noir encadre leur aspect sinistre. Leurs armes, leurs plumes sont également noires. Ce sont les féroces Margates, que les divinités infernales semblent avoir plongés dans leurs lacs infects, et qui, par respect pour un ancien usage national, forment en se rasant une couronne sur leur tête.

Cupaiba, qui brandit une redoutable massue, Cupaiba guide l'escadron grossier de cette nation cruelle. Dans l'ardeur de la bataille le malheureux qu'il étreint est dévoré vivant. Autour de sa poitrine un fil enlace une dent de cha-

cune de ses victimes, et le cordon fait déjà de si nombreux tours qu'il forme presque un vêtement.

Urubú, monstre horrible et chevelu, conduit vingt mille Ovecates (*); une longue crinière ombrage son corps presque tout entier. Difforme, hideux, d'une taille gigantesque, d'une force prodigieuse, il rugit comme le lion africain, et nous rend gracieuse l'image repoussante du fabuleux Polyphème.

Son peuple fuit tout commerce avec les autres peuples, ou, s'il se voit forcé de traiter avec eux, ce n'est jamais qu'à une distance au moins de trente pas. Quelque imprudent se hasarde-t-il à la

(*) Une des nations les plus féroces du Brésil.

franchir, comme des tigres furieux, ils investissent la malheureuse victime, la couvrent de morsures et se repaissent de sa chair crue et sanglante.

Sambambaia amène une autre troupe, si habile à lancer la flèche, que l'oiseau, traversant les airs, ne saurait l'éviter. Le manteau qui couvre ce chef est tissu de plumes, une ceinture de plumes environne son corps, et des plumes, appliquées jusque sur son visage, lui donnent l'apparence d'une nouvelle espèce de monstre.

Il est suivi de dix mille Maques, nation endurcie, accoutumée à cultiver le manioc, et non moins utile à l'agriculture que vaillante dans une bataille. Ces Indiens ont pris le soin de fournir des vivres aux autres guerriers. Les uns torréfient l'aïpi, d'autres apprêtent le

manioc, d'autres enfin font jaillir de la cendre les blanches pipocas (*).

Le brave Sergipe conduisait les Pétiguares, qui, ayant récemment triomphé, portaient de nombreux colliers de dents. Son nom célèbre dans les combats avait amené sur ses traces vingt mille hommes de cette nation valeureuse, qui porte des massues tranchantes de bois de fer, et lance des balles avec l'arc à deux cordes (**).

Et toi non plus, tu n'avais pas man-

(*) Ils donnent ce nom aux grains de maïs, qui, posés sur des cendres ardentes, éclatent en boutons blancs.

(**) *Bodoque*, arc à deux cordes. On peut en voir la représentation dans les planches que le prince de Newied a jointes à son beau Voyage au Brésil.

qué au rendez-vous, grand Pecicava; tu guidais le Carijo, venu des terrains aurifères, et les feuilles d'or qui te servaient d'ornement avaient été extraites par toi des rives de ton fleuve. Long-temps ce fleuve porta ton nom, et il était célèbre alors pour produire le métal le plus précieux qu'on trouvât au pied des montagnes; mais ses veines épuisées ne rendant bientôt plus qu'un métal commun, il prit et conserve encore la dénomination peu honorable de rivière de l'or corrompu. (*)

La renommée a dit que, des cimes sourcilleuses qu'ils habitaient autrefois, ces guerriers apportaient, parmi les

---

(*) *Ouro inficionado*, torrent épuisé de la province de Minas.

pierres qu'ils enchassaient dans leurs lèvres, de riches et précieux diamans. D'autres y enfonçaient des topazes à la couleur d'or, quelques-uns des saphirs et des rubis étincelans, pierres qu'ils dédaignent et que nous aimons. Je ne dirai pas qui d'eux ou de nous se trompe (*).

Le féroce Sabará enflamme le courage de six mille archers venus d'Agirapiranga. Ces guerriers, propres à un coup de main, terribles sous les armes, et peu avares de sang dans les combats, ont abandonné leur délicieuse patrie

---

(*) L'usage de s'introduire un corps étranger façonné en rond dans la lèvre inférieure et même dans les joues, est généralement répandu au Brésil.

pour des bois épais et des marais fangeux. Le bruit horrible du canon les a chassés des plages de l'Océan jusque dans les pays des mines d'or.

Sabará était suivi d'un guerrier d'une force immense et d'un aspect hideux, que son costume enlaidissait encore. A l'aide du feu, il avait fait graver sur sa large poitrine deux tigres, se livrant un combat acharné. Ce chef est le brave Tatú, la terreur de l'univers; il brandit sa grande tacapé (*), dont les coups fréquens et nombreux partagent le corps d'un ennemi, ou font voler au loin les bras et les têtes.

Sous ses ordres, douze mille Itatis s'avancent sur dix files. Comme ils ha-

---

(*) *Tacapé*, massue de bois de fer.

bitent le voisinage des cascades, le bruit des eaux les a rendu sourds. Leurs marraques (*) pendent en guise de bannières à de longues piques, et, agitées par le vent, elles ocasionent un bruit qui remplace chez eux les roulemens du tambour.

Une nation redoutable paraît ensuite, formée en colonnes serrées. La figure hideuse de ces Américains répand au loin l'épouvante. Ils ont pour armes une énorme massue et un bouclier de bois durci. A l'une de leurs mains bril-

---

(*) *Marraque*, espèce de lance, de laquelle pend une calebasse ou un coco plein de petites pierres qui retentissent quand la lance est agitée; c'est chez eux un instrument sacré et militaire.

lent en outre un arc et des flèches, à l'autre un dard aigu de bois sacré; un hamac charge leurs épaules; une calebasse pend à leur ceinture. Telle est l'image des cruels Tapuyas (*).

Le courageux Sapucaia mène au camp des alliés quarante mille guerriers de couleur rouge. Deux mille, dont la longue oreille est trouée, sont des femmes de l'invincible race des Amazones. L'amour conjugal les a fait descendre de leurs déserts sur la plage, pour partager les périls de leurs époux et combattre à leurs côtés.

(*) J'ai suivi en grande partie, dans ce beau passage, la traduction qu'en donne M. Ferdinand Denis dans son intéressant *Résumé de l'Histoire littéraire du Brésil.*

Cette troupe d'élite reconnaît pour chef une Indienne pleine de courage, et que le joug de la guerre n'incommode point. Sortie belle des mains de la nature, elle a recours à l'art pour s'enlaidir. Ses sujets l'appellent la Grande-Baleia, et ce nom seul les glace d'épouvante. Plusieurs lui trouvent des attraits et brûlent pour elle; mais le plus grand nombre n'en approche qu'en tremblant.

Un son rauque, qui blesse l'oreille, a retenti, et soudain mille échos funèbres le prolongent sous les longues voûtes des antiques forêts. De grossiers instrumens appellent les guerriers aux armes, et excitent en eux la soif des combats. Plus leur discordance est choquante, et plus la fureur qu'ils allument est meurtrière; ces instru-

mens consistent en cornets de bois recourbé, en flûtes et trompettes d'ossemens humains.

Les légions séparées par de longs espaces, sont formées dans un ordre admirable. Elles se déploient sur une triple ligne, où règne un profond silence, et viennent se ranger en bataille autour de la montagne. Ordinairement un orateur les harangue d'une voix de tonnerre, et, versant dans leur âme toute l'ardeur des combats, il parcourt les rangs comme un furieux, en frappant l'air de son épée terrible.

Jararáca, cette fois, remplissait ces importantes fonctions. Chef de l'armée, revêtu de toutes les dignités sacrées et civiles, il se faisait remarquer au plus haut de la montagne, au milieu des vieillards assemblés. Il augmente

sa taille, qui surpasse déjà celle de tous ses sujets, en s'élançant sur les épaules d'un énorme Tapuya, dont ses genoux pressent les flancs robustes, et, courant ainsi de part et d'autre, il impose silence à la multitude et lui parle en ces termes :

«Paiaias généreux (*), il luit enfin le grand jour que nous devons léguer sans tache à nos descendans, le jour où votre vaillance doit prouver qu'elle ne craint pas la foudre et qu'elle subjugue le destin. Vous savez que la lâcheté de Gupeva a proclamé fils du tonnerre un malheureux Imboaba (**), vomi par l'O-

---

(*) *Voyez* la note, pag. 120.

(**) *Voyez* la note, pag. 122.

céan, et cela parce qu'il a fait briller à ses regards un peu de feu.

» Ce cacique sans gloire, prosterné aux pieds d'un vil étranger, lui rend les armes et prend honteusement la fuite; on dit même qu'il l'adore avec humilité, et qu'il lui cède son épouse et sa couronne. Quel sera le résultat de cette erreur grossière? Suivi de nombreux guerriers, l'Imboaba viendra fondre sur nos héros surpris, dévorera les uns et chassera devant lui les autres comme un misérable troupeau.

» Non, le feu sacré qui bouillonne dans ma poitrine ne me trompe pas. Si nous laissons la vie à cet imposteur, vous verrez un jour les hauteurs de Bahia se couronner de ses innombrables frères. Les Tupis paieront cher leur lâcheté. Vous verrez ces étrangers, devenus

nos voisins, nous faire une guerre sanglante, et réduire en esclavage nos femmes et nos enfans.

» Vous verrez nos peuplades errantes chercher un asile au fond des déserts parmi les repaires des tigres; nos vieillards captifs; nos tabas (*) renversées; nos filles et nos fils transportés à travers les gouffres de l'Océan dans des contrées lointaines, ou arrosant de leur sueur et de leur sang leur malheureuse patrie soumise à l'étranger. Courageux Paiaias, souffrirons-nous tant d'outrages et de maux?

» Le lâche Gupeva redoute le tonnerre de cet Européen; la crainte qui le subjugue est si violente, qu'il oublie que la

(*) Villages indiens.

sphère céleste est pleine de tonnerres bien plus terribles encore. Et quel mal, après tout, quand la foudre éclaterait? Si elle réduisait le monde en poussière, alors, j'en conviens, on pourrait concevoir quelques inquiétudes et quelques alarmes, mais mourir de frayeur avant l'événement, ce n'est point le propre d'un guerrier, mais d'un lâche.

» Seul, oui tout seul au milieu de l'épouvante générale, je marche tranquille à la rencontre de la foudre inconnue, et quand je verrai luire son faux éclair, ou je découvrirai l'imposture, ou je mourrai de la mort des braves. Tout l'art de cet Imboaba ne doit être qu'un vil essai de la nécromantie, à l'aide duquel ce mortel astucieux espère jeter parmi nous le désordre avant

que nous connaissions la cause de notre frayeur.

» Si c'est (ce que je ne puis croire) le véritable tonnerre du grand Tupa qui nous menace, alors il arrivera ce que nous voyons tous les jours; quelques-uns en seront atteints, mais il passera inoffensif sur la tête du plus grand nombre. Si j'aperçois que cet homme lance véritablement l'affreux éclair, eh! que m'importe? Rien n'effraie un guerrier tel que moi; je marcherai droit à lui, et, lui arrachant si je peux son tonnerre, je l'écraserai sous ses propres armes.

» Sus, guerriers vaillans! Sus, guerriers invincibles! Rappelez tout votre courage, rien n'est encore perdu. Serait-ce un tonnerre véritable? Si ce n'est pas Dieu qui le lance, je ne le crains

point. Quel qu'en soit le sagittaire, tant que je n'apercevrai pas le bras du Créateur, je serai tranquille. Il n'est pas de forces créées qui puissent nous soumettre, et l'homme de cœur domine l'univers. »

Ainsi parla le grand chef, et, sa rage augmentant, il frappa du plat de la main, qu'il tenait levée, l'épaule des principaux guerriers en leur criant : *orsu ! orsu !* Ce mot passa de bouche en bouche, et les principaux guerriers, à leur tour, frappèrent du plat de la main les soldats vulgaires. « Que ces éclairs, disaient-ils, soient ou ne soient point véritables, vengeons-nous d'avance, braves compagnons. »

Ensuite Jararáca, suivant l'usage sacré des barbares, se précipite furieux sur tous ceux qu'il rencontre, et, ou-

vrant son énorme bouche en poussant un cri féroce, il frémit, il écume, il rugit, il grince les dents. Enfin, comme l'infortuné atteint du mal d'Hercule, il force l'horrible convulsion à lui céder la victoire, parle encore tout haletant aux autres chefs et leur souffle l'esprit de force (D.).

Cette cérémonie nationale, vestige évident d'anciennes coutumes, a été sans doute corrompue et défigurée par la magie, car son principe paraît avoir été la piété.

Le bruit confus des marraques recommence, et Jararáca, saisissant la sienne, la plante avec dignité au sommet du coteau. La foule s'incline respectueusement devant cet emblème de la divinité.

Le son belliqueux du clairon a répondu au bruit des marraques. Tout

s'ébranle, tout respire les combats. On marche contre Gupeva, on brûle de livrer ses cabanes au pillage, et, afin de répandre de tous côtés la terreur, on fait retentir la voûte céleste de hurlemens sinistres.

Sur ces entrefaites Gupeva lui-même, ayant repoussé de ses lignes l'invasion nocturne, appelait à son secours de nombreuses recrues, et ordonnait sur-le-champ une levée complète des troupes nationales et alliées. Diogo, de son côté, qui pense que la gloire de cette journée doit lui appartenir, va chercher dans la grotte sa provision de poudre, et, lançant différens feux dans les airs, imite l'éclair terrible, au moyen de bombes fulminantes.

Les environs de la rade de Bahia, où Gupeva commandait, étaient peuplés

par les Tupinambas, nation courageuse qui comptait trente mille archers. Taparica amenait, outre six mille combattans, mille Amazones, qui étaient venues pour les fiançailles de Paraguaçú, et que cette guerrière conduisait au carnage.

Elle passait déjà pour l'épouse de Diogo, ce qui enflammait encore plus la rage de Jararáca; et marchant à côté de l'Européen, appelant de tous ses vœux l'instant de la mêlée, elle regardait d'un œil tranquille la multitude qui inondait la campagne. Ses belliqueuses compagnes sont armées de l'arc à deux cordes, des flèches vulgaires et de la fronde rapide. Paraguaçú porte une cotte de mailles, un casque et une épée de bois de fer.

Diogo ne veut d'autres forces que

cette troupe d'élite ; il la range lui-même en bon ordre, et ne souffre pas que la moindre confusion se glisse parmi ses lignes, qu'il déploie dans la campagne. Un corps plus considérable, dont il a refusé les services, est laissé par lui à la garde des Tabas. Il se compose de Tupinaquis, de Viatanes, de Poquiguaras, de Tumimvis, de Tamvias et de Canucajaras (*).

S'avançant l'espace de deux lieues, Diogo vient d'asseoir son camp; l'ardente planète verse des torrens de feu sur la plaine desséchée, aucun souffle ne rafraîchit l'air. Il se repose sous la voûte d'une immense forêt, médite son plan

---

(*) Nations du désert, qui presque toutes, existent encore.

de bataille, mesure le danger et ne méprise pas la troupe ennemie, quelque barbare qu'elle soit.

Il voit bien l'effroi que lui cause l'invention, pour elle récente, du mousquet, mais le temps use la nouveauté. Il a bien une cuirasse d'acier forgée à l'épreuve des flèches, mais contemplant l'immensité des sauvages, quel que soit le nombre infini de balles que son arme puisse lancer, il n'en reconnaît pas moins la difficulté de vaincre, car il a remarqué que ces peuplades grossières sont aussi opiniâtres que valeureuses.

Il roulait ces sages réflexions dans son esprit, quand autour de la colline il aperçoit un épais nuage de poussière que fait lever la multitude confuse, et qui couvre l'air d'un voile noir.

Il ne balance pas ; toutes ses précautions sont prises; il se met en marche pour gagner la cime du mont, tandis que la troupe qu'il commande forme un cordon qui a pour centre la colline.

Quem poderá dizer da turba imbelle
Quantos a forte mão talha em pedaços;
Semeando por donde o golpe impelle
Troncos, bustos, cabeças, pernas, braços.

Oh! qui pourrait dire combien son glaive terrible taille en pièces d'ennemis? Partout où il porte ses coups, il sème la campagne de corps, de bustes, de bras, de jambes et de têtes.

CHAPITRE XV.

UNE BATAILLE.

On distinguait déjà de toutes parts le tumulte des barbares qui, avant d'en venir aux mains, faisaient retentir la voûte céleste de leur infernale harmonie. Les marraques, les uapis (*),

(*) Instrument de guerre.

et les clameurs belliqueuses, se réunissaient en un ensemble si terrible, qu'on eût dit le bruit de l'ouragan qui fond sur les campagnes épouvantées.

Toi, rapide Pagé, tu fus le premier dont le sang noir inonda le terrain de la bataille. Tes pieds légers ne purent te dérober à la fronde cruelle, cent fois plus légère que toi. C'est du sommet de la colline et des mains de Paraguaçú que partit le coup qui te frappa. Les pierres sont arrachées des entrailles de la montagne, et pleuvent sur les ennemis de Gupeva. Les flèches de ceux-ci ne restent pas oisives; elles obscurcissent l'air. Jararaca commence une action furieuse, et donne à ses compagnons l'exemple d'une indomptable valeur. Déjà la cohorte tremblante de Diogo fuit, partout où elle

l'aperçoit, le tacapé du grand Tatu (*). Le carnage qu'il fait est plus affreux que celui d'un animal féroce se précipitant au milieu d'un troupeau sans défense.

Mais, tandis que l'escadron de Gupeva s'enfuit tremblant, le brave Jacaré se présente et lui ferme le passage; Jacaré qui, s'il combattait les tigres, n'en trouverait point d'assez forts pour lui résister. La troupe de Jararáca frémit à son aspect. Tout l'étonne dans le barbare, et son arrogance, et sa forme, et la peau de panthère qui enveloppe ses membres vigoureux, et ses rugissemens, plus hor-

(*) Tacapé, massue brésilienne.

ribles encore que ceux de cet animal féroce.

Les deux guerriers se mesurent des yeux, poussent de grands cris et s'attaquent avec leurs massues. Les clameurs de la multitude retentissent; la terre tremblante pousse au loin un triste mugissement. Jacaré a paré avec son immense bouclier un coup terrible qui l'a partagé; et, tandis que son adversaire se prépare à revenir à la charge, il lui arrache sa large massue et la brise.

Le Caeté ne délibère pas. Semblable à une lionne furieuse, il se précipite sur son adversaire qui fond aussi sur lui. Tous deux se saisissent avec leurs seules mains. On chercherait en vain le plus fort. Ils s'étreignent aussi vigoureusement, et les deux armées immobiles

les regardent luttant l'un contre l'autre, pied contre pied, main contre main, bras contre bras.

Cependant la terre est humectée du sang de Jacaré; mais, pour cela, il ne songe point à suspendre le combat. Tous deux roulent tour à tour dans la poussière, s'attaquent, se défendent avec leurs dents, avec leurs poings, avec leurs ongles. Enfin Jararáca, portant un dernier coup à son adversaire, lui brise le crâne et l'envoie aux rivages sombres.

A cette vue, les troupes de Gupeva tournent le dos, prennent la fuite, et abandonnent aux ennemis le gain de la bataille. Mais Diogo, ayant à ses côtés son épouse, descend de la montagne, d'où il a tout aperçu, et se jette, armé

de pied en cap, au milieu des barbares.

Oh! qui pourrait dire combien son glaive taille en pièces de sauvages? Paraguaçú, qui ne le quitte point, et qui modèle sa valeur sur la sienne, précipite également au tombeau de nombreux adversaires. Partout où elle porte ses coups elle fait voler pêle-mêle des corps, des bustes, des bras, des jambes et des têtes. Les bataillons, saisis d'effroi, fuient à leur tour devant la terrible lance, qu'elle brandit dans les airs.

Son épée massacre le robuste Paï et ses trois vigoureux enfans. Deux nobles Caetés des plus vaillans lèvent en vain le bras pour la frapper; un double revers de son glaive les prive chacun d'une main,

et les laisse immobiles comme deux statues. Enfin, le brave Babú voit la lame aiguë descendre sur sa tête et la partager.

Beaucoup de guerriers inconnus sont par elle arrachés à la vie ; son fer n'épargne aucun de ceux qu'il rencontre. De même que la panthère qui a perdu ses petits se jette furieuse sur le chasseur, et malgré les dards qui la pressent, trouvant encore des forces dans sa douleur, bondit, rugit, mord ou imprime sa griffe partout où ses dents sont impuissantes ; ainsi la courageuse Américaine manie l'épée ou le javelot, et voit les mille coups dont elle est frappée s'amortir sur sa cotte de maille ou son bouclier. Les Amazones qui l'environnent, à l'aspect du péril qui s'amoncelle sur sa tête, attaquent à l'envi

ses adversaires, les égorgent ou les dispersent.

D'un autre côté le valeureux Diogo tient tête à un torrent de barbares, précipite les uns dans les flammes du Tartare, oblige les autres à chercher un refuge dans la fuite. Mais Urubú, le front teint de sang, arrête les fuyards, moitié avec son glaive, moitié à force de prières, et, opposant sa poitrine à l'ardeur de Diogo, il rétablit la bataille et rallume le courage.

Urubú, exercé à poursuivre les monstres à travers la savane, amenait dans les combats un tigre qu'il avait enlevé à sa mère, et qui semait à sa voix l'épouvante et le carnage. Il le lance sur Diogo. L'animal, grinçant les dents, et, regardant le guerrier comme une proie certaine, va dans son impétuosité dé-

chirer de ses dents et ses griffes l'armure qui le couvre, et mettre son corps en pièces.

Mais le héros, bien qu'investi par de nombreux barbares, a aperçu le monstre, qui bondit et qui se prépare à l'attaquer; il l'attend de pied ferme et lui décharge son mousquet à la tête. Le tigre, comme s'il eût été frappé de la foudre, n'avance plus que d'un pied vacillant, il se traîne à peine; et Diogo, se précipitant sur lui, lui coupe la tête.

A ce bruit, à ce feu, à ce coup horrible, à cette fumée qui s'élève, à la vue de ce corps sanglant étendu sur la poussière et de cette terrible tête portée en triomphe à la pointe de l'épée victorieuse, l'immense multitude, saisie d'effroi, se prosterne la face contre terre; et le petit nombre qui se tient

encore debout se rend au grand Caramurú.

Jararáca, l'intrépide Jararáca a suivi lui-même les fuyards. Il s'imagine que Gupeva s'est embusqué dans ses cabanes, et il rôde autour pour tâcher de le découvrir. Le belliqueux tumulte a frappé son oreille, mais il y fait peu d'attention. Un seul objet l'occupe, il veut s'emparer de la grande Taba, massacrer Gupeva et réduire son peuple en esclavage.

De ces malheureux, les uns s'étaient réfugiés dans des arbres, d'autres dans l'épaisseur du feuillage, ceux-ci à l'extrémité de la forêt, ceux-là dans de profondes cavernes dont ils connaissaient les détours. Quelques-uns, las d'errer ainsi dans une agitation continuelle, s'approchaient du village, quand

ils voient les ennemis y entrer. Ils rebroussent alors chemin et vont donner l'alerte dans le bois.

A la tête des barbares s'avançait Jararáca, qui, croyant la forêt bien sûre, s'enfonçait sans défiance sous la voûte sombre de ses arbres immortels. Soudain une flèche, lancée perpendiculairement sur son pied, le cloue au sol, qu'il ensanglante. Il veut arracher ce fer douloureux : vains efforts! sa chair se déchire en lambeaux, et le guerrier reste immobile à cette place fatale.

Ses compagnons accourent à son secours, mais aussitôt mille flèches partent de l'épais feuillage. Chaque taillis vomit une grêle de traits, chaque arbre devient une citadelle. Sur les flancs, en face, sur les derrières, des cris confus s'élèvent, et les vainqueurs, cachés

dans les grottes, arrivent à ce bruit de triomphe.

Environné de toutes parts, le Caeté résiste encore. Mais pour accroître son embarras, Gupeva survient à la tête d'un corps de réserve qui brûle de se distinguer. Jararáca, ne voyant plus qu'un seul moyen de sortir de sa pénible position, de sauver sa vie et de reconquérir sa liberté, arrache à deux mains la flèche profonde, et laisse sur le sol des lambeaux de sa chair meurtrie.

Enlevé sur les bras de deux de ses guerriers, il écarte avec sa redoutable massue les flots d'ennemis qui le pressent, mais qui n'osent porter les mains sur lui. Le sort lui a ravi la victoire, il s'éloigne en frémissant du théâtre de sa honte, et se réfugie au fond

de ses déserts. Mais ses projets de vengeance l'y suivent, et, étendu sur la terre, qu'il ensanglante, il roule dans son esprit le plan d'une nouvelle attaque.

Paraguaçú, avide de gloire, s'abandonnait à toute l'impétuosité de sa fougue martiale; elle s'éloignait imprudemment de Diogo pour couper la retraite au vaincu, quand Pessicava, qui s'est embusqué, voit la déroute de son ami et forme le généreux dessein de le soustraire à ce nouveau péril. Il arrache une énorme branche de l'arbre au sommet duquel il s'est réfugié, et la lance de toutes ses forces sur Paraguaçú. L'héroïne, accablée de ce poids affreux, mord la poussière et tombe expirante au pouvoir de ses implacables ennemis.

Ces hommes féroces l'environnent

avec des cris confus, lui font déposer les armes, et s'arrêtent frappés d'admiration à l'aspect de tant d'attraits; leur multitude s'accroît, tous veulent la voir; quelques-uns sentent leur cœur s'enflammer, mais ceux qui ont été témoins de ses exploits, la redoutent alors même qu'elle est évanouie.

Dès qu'on n'intercepte plus l'air autour d'elle, dès qu'elle peut respirer et que la défaillance de son âme s'efface graduellement, elle ouvre ses beaux yeux, regarde de tous côtés et appelle Diogo; mais, rassemblant bientôt ses idées et examinant les affreuses figures qui l'entourent, elle reconnaît qu'elle est esclave, retombe dans son évanouissement, et paraît cette fois avoir abandonné entièrement la vie.

Déjà les sauvages pensent à la dévo-

rer, ils ne cherchent même pas à s'assurer si le moindre souffle anime son existence. Une flamme impure se joint chez eux à une cruelle voracité. La beauté ne saurait obtenir grâce dans leurs cœurs barbares. Qu'un homme ou qu'une femme meure, ils les pleurent d'abord, les font rôtir ensuite et les mangent avec un infernal plaisir.

L'informe Patë se disposait à faire subir le même sort à notre héroïne, quand la belle Mangarita, apercevant, de l'épaisseur du bois, le danger que court sa reine, lance une flèche au sauvage. Le bras qu'il levait reste suspendu. A cette vue, un parti d'Amazones fait volte face et rétablit le combat; ces courageuses filles sentent bien que Paraguaçú, tombée au pouvoir de

l'ennemi, doit être le prix de leur victoire.

Cotia, qui en paix comme en guerre a toujours marché à ses côtés, parcourt le champ de bataille un tacapé à la main, brûlant de reconquérir sa maîtresse ou de venger sa mort. Piâ, Cipô, Açú, tombent sous ses coups fulminans. Baleâ, la terrible Baleâ elle-même mord la poussière, au moment où furieuse elle se précipitait dans les rangs des Tupinambas pour tâcher de conserver l'héroïne expirante.

Et toi non plus, Guarapiranga, tu ne peux éviter le bras terrible de l'amie de Paraguaçú. Tandis que tu fais retentir l'inubia sonore (*), qui enflamme les

---

(*) Espèce de cornemuse en usage chez les Brésiliens.

cœurs et qui provoque à la guerre, Cotia avec son épée valeureuse t'envoie continuer ta musique féroce au fond des antres de l'Averne, mélodie bien digne de ces terribles lieux.

Tout cède à l'Amazone, et déjà elle touche au moment d'arracher sa maîtresse vivante au courroux des barbares, quand le grand Pessicava, s'apercevant du carnage dont elle s'entoure, lance au secours des siens un escadron furieux. Il espère que, mettant tout en fuite, il atteindra sans peine Cotia, et compte assez sur la vigueur de son bras pour être sûr de faire voler sa tête d'un seul revers de son épée.

Cotia l'attend d'abord de pied ferme, évite le coup du barbare, recule ensuite de quelques pas et s'élance dans

le creux d'un arbre aussi vieux que le monde. Pessicava la poursuit opiniâtrément, et lui porte un nouveau coup qui atteint la valeureuse Paca, qui l'avait suivie dans cet asile.

La rage du barbare augmentant avec les obstacles, il entre dans l'arbre immense; une lutte s'engage, et tous deux s'étreignent avec fureur. Mais Diogo a appris le danger que court Paraguaçú, il saisit son mousquet et vole à son secours. Comme la poudre enfermée dans la mine est à peine allumée, qu'elle fait voler en éclats les rochers, les montagnes, et porte de tous côtés l'épouvante et la désolation; ainsi l'Européen dans sa douleur fait retentir la forêt de ses cris de rage et jure de tout mettre à feu et à sang.

Il approche, mais ses pieds si rapides

secondent mal son ardeur. Pessicava venait d'étouffer sur sa large poitrine la fidèle Amazone. Déjà son bras se levait sur Paraguaçú, qui dans sa terreur fermait les yeux et respirait à peine. Diogo, qui se hâte en vain, s'aperçoit avec amertume qu'il n'arrivera pas à temps pour la sauver, s'il n'a recours à quelque stratagême qui répande l'alarme parmi les sauvages. Sans ralentir sa course, il saisit son tambour, en arrache d'horribles roulemens; puis, quand il se croit à portée, visant avec son mòusquet la tête du barbare, il le frappe de plusieurs balles, et l'étend sans vie dans le creux du vieil arbre.

Effrayés dè ce bruit épouvantable, et témoins de ses miraculeux effets, les compagnons du cacique n'essaient point

une résistance inutile. Les uns s'enfuient en jetant les armes, d'autres se soumettent à cet Imboaba si terrible. Le calme renaît insensiblement dans l'âme de la belle Paraguaçú ; elle sent que l'ennemi est vaincu, s'éveille en soupirant, se voit libre, reconnaît Diogo, le regarde et lui sourit.

Gupeva triunfante na grã taba
O infausto prizioneiro á morte guia,
E antevendo que a vida se lhe acaba
A mulher cada hum lhe offerecia.

Gupeva triomphant conduisait les malheureux captifs à la grande Taba; et chacun, pour adoucir leurs derniers momens, leur amenait les plus belles femmes de la tribu.

CHAPITRE XVI.

LES PRISONNIERS.

La lumière pâle et tremblante du jour s'éteignait derrière le long circuit du vaste horizon; et du haut de la sourcilleuse cordillière qui couvre l'Occident, la nuit descendait à grands pas sur la terre. Les songes, abandonnant la rive infernale, berçaient les mortels fatigués; mais, parmi les barbares qui fuyaient, ceux-là seuls fermaient les

yeux, que la mort frappait de sa lance terrible.

Accablé de lassitude, Diogo était assis auprès de sa belle épouse, au fond de l'immense forêt. Vainement le sommeil cherchait à fermer ses paupières, le héros repoussait opiniâtrément sa présence, bien décidé à veiller sur son trésor pour le soustraire aux entreprises des sauvages. Tous deux se racontaient leurs exploits, et fournissaient ainsi de nouveaux alimens à leur brûlante ardeur. Quand l'heure du triomphe a sonné, il est doux de se rappeler les périls que l'on a courus ensemble.

Autour d'eux, la lune, sortant de l'épaisseur des nuages, éclairait de son pâle reflet une scène d'horreur et de pitié. Sur d'immenses lacs de sang la

mort flottait sous mille aspects sinistres. Le valon paraissait égal à la montagne, et, à la suite de tant de carnage, le tertre qui avait été le théâtre de l'action, voyait sa hauteur doublée par des monceaux de cadavres.

La belle Américaine ne put jeter les yeux sur ce triste spectacle, sans qu'une douce compassion ne s'emparât de son âme. La pitié est-elle une condition naturelle de l'humanité? Est-ce l'apanage exclusif d'un sexe faible et timide? Quoi qu'il en soit, Paraguaçú, tout émue, versa des larmes sur ces nombreux héros qui, s'étant éloignés toute leur vie du chemin de la vertu, gémissaient, comme elle l'avait entendu dire à Diogo, dans les flammes d'un brasier éternel.

«Est-il possible, lui demandait-elle

avec effroi, qu'un Dieu comme tu me le représentes, un Dieu si bon, si aimable, sachant d'avance tout ce qui doit arriver et tout ce qui est possible, ait créé les mortels pour une fin si déplorable? Prévoyant un avenir aussi terrible, n'y a-t-il pas une cruauté inexcusable à leur donner l'être, à leur donner la vie, à leur donner une âme pour les voir ensuite brûler éternellement?

» Combien n'en aurait-il pas pu créer qui l'auraient servi avec ferveur, au lieu d'en faire naître qui l'offensent? N'eût-il pas été bien plus doux pour lui de les voir tous monter au ciel et de sauver ainsi toutes les œuvres qu'il aurait produites? Si nos pères prévoyaient une pareille conduite de la part de leurs fils, ne seraient-ils pas les plus barba-

res des hommes de leur donner la naissance ? et est-il probable que la bonté du Tout-Puissant le cède à la bonté de nos pères? »

« Ces secrets, répond Diogo, sont ceux de l'impénétrable majesté de Dieu. Que pouvons-nous savoir de son ineffable manière d'agir lorsque nous ignorons même ce que nous sommes et ce que nous faisons ? S'il nous manque une raison claire et probable des intentions de Dieu, intentions qu'un voile épais nous dérobe, commençons toujours par expulser de notre âme jusqu'à l'apparence du doute; car il est vraisemblable que Dieu peut plus que l'homme ne sait.

» Mais si nos conjectures s'étendent jusque sur la longue immensité des

choses possibles, où trouverons-nous une créature humaine qui jouisse d'une impeccable liberté? L'innocence est un don pur, un présent libéral de Dieu; et qui dès lors osera demander pourquoi l'on ne nous a pas concédé ce qui ne nous était point dû? »

« Personne, reprend l'Américaine; mais quelle faute peut-on raisonnablement reprocher à ceux qui ignorent tout? Dieu prend-il par hasard moins de soin de nous que des autres hommes, et ne nous abandonne-t-il d'abord que pour nous condamner ensuite? Sommes-nous d'une autre nature que vous, et était-il juste de nous cacher les vérités qu'on revèle au reste des humains? Notre nation est-elle plus éloignée du ciel parce qu'entre elle et la

vôtre se trouve le gouffre immense de l'Océan? »

« Ne reprochez à personne, réplique le héros, une faute qui n'est que la vôtre, la vôtre seulement. Si, jetés sur cette terre, vous y cherchez avec soin le bien présent, pourquoi ne pas vous y occuper aussi de l'auteur de toutes choses? Pour le reste vous avez un instinct, un esprit, une imagination; ce n'est que lorsqu'il s'agit de Dieu que vous opposez à vos grossières fautes le bouclier de votre ignorance. Cette ignorance n'est point une excuse, mais un crime. »

Cependant, accablée de fatigues, Paraguaçú commençait à fermer ses beaux yeux, et Diogo jouissait du bonheur de l'avoir confirmée dans la foi par ses réponses prudentes. Sur ces entrefaites,

la brutale multitude des prisonniers, loin de se montrer avare de sa vie, se livre à la joie, à la danse, aux boissons fermentées, et attend l'instant de la mort comme un beau jour de fête.

Gupeva, triomphant, conduisait ces malheureux captifs à la grande Taba, et chacun de ses sujets, pour adoucir leurs derniers momens, leur amenait les plus belles femmes de la tribu. On leur apporte du poisson, de la viande, des mangabas, des liqueurs qui brûlent, et, quand le breuvage, agissant sur leurs esprits, les a rendus presque insensibles, deux sauvages tombent sur chacun d'eux et lui passent autour du corps une forte corde de coton. Ainsi, sur le rivage maure, une lionne enchaînée par le lacet qui lui serre les flancs bat les airs du

fouet de sa queue, rugit, aiguise ses ongles et recourbe son corps.

Les vainqueurs accablent les vaincus d'outrages. Mais eux, sans s'émouvoir, leur répondent avec insolence et leur jetent des regards de mépris. Un homme s'approche, et, sachant combien il y a de lâcheté à mourir sans vengeance, il leur offre un panier de pierres et les engage à y puiser de quoi vendre chèrement leur vie.

Parmi eux s'avançaient Embiara et Mexira, deux jumeaux appartenant à l'une des plus nobles familles de la nation des Caetès. Leur mère Ainúba, leur donnant le jour en même temps, les avait créés aussi semblables que beaux. Les plus gracieuses Américaines, dont ils avaient séduit le cœur, versaient des larmes sur leur fin prochaine, et ne

trouvaient d'autre soulagement à leur douleur que l'espoir de se nourrir bientôt d'une chair si ardemment chérie.

Les enfans de Bahia escortaient ces captifs, qui étaient décidés à ne point mourir sans avoir d'avance vengé par le sang celui qu'on se disposait à répandre. Embiara, qui excelle dans l'art de lancer les pierres, en fait pleuvoir une grêle sur la multitude qui l'environne. Les vainqueurs cherchent vainement à se couvrir la tête de leurs larges boucliers; le projectile en atteint plusieurs et leur fait mordre la poussière.

Embiara, saisissant à deux mains un énorme fragment de rocher, le soulève au-dessus de sa tête et le vibre de toute la force de ses bras. La masse renverse quelques spectateurs et en

écrase quelques autres. Sous son poids le grand Tapira roule étendu. Le prisonnier n'est pas encore satisfait, il arrache trois autres pierres, et, si la foule qui l'entourait ne se fût pas écartée rapidement, la terre eût été de nouveau jonchée de corps et souillée de sang.

La corde d'un autre côté retenait Mexira. Aussi furieux que son frère, il vise à la tête le barbare Pyri, qui vient de l'enchaîner, et il fait jaillir au loin sa cervelle. Le peuple s'enfuit épouvanté. Mexira, renonçant à l'espoir de rompre ses liens, arrache en silence trois fragmens d'une immense roche et renverse et provoque ses gardiens stupéfaits.

A ce bruit, Tojucane s'avance sur le théâtre de tant de carnage. Il paraît radieux et fait retentir ses marraques

au milieu des applaudissemens des vainqueurs. Un diadème de plumes noires lui ceint le front, un semblable manteau flotte sur ses larges épaules, un vernis noir couvre son corps tout entier, à l'exception de son visage sur lequel on lit sa fureur, et pour l'accroître encore il balaie sa large poitrine avec sa lèvre inférieure.

Sa figure, son cou, ses bras offrent à l'œil étonné les nombreuses blessures dont il les a couverts lui-même pour prouver sa valeur. Ces cicatrices, livrées à une affreuse pourriture, achèvent de rendre son aspect hideux. La tourbe brutale admire un courage si inouï, pousse des cris de joie, et dans sa stupide férocité le proclame le plus grand des héros.

Elle s'ouvre de toutes parts pour lui

laisser un libre passage, et le considère long-temps dans un respectueux silence. Mais Embiara, qui tient encore une pierre, la lui lance d'un bras nerveux et brise du coup son large bouclier. Tojucane est à peine ébranlé par le choc; il agite dans l'air son terrible tacape couvert de plumes disposées avec art, et, s'approchant des deux frères attachés à une longue corde, il leur parle ainsi :

« N'êtes-vous point les traîtres qui, dans leur rage, êtes venus nous égorger, et qui, vous dépouillant de toute pitié, avez plus d'une fois, malgré les cris plaintifs de leurs mères, dévoré nos enfans au berceau? » — « Oui, répondent-ils, et sans les liens qui nous enchaînent nous ne serions pas embarrassés pour dompter tes fureurs.

Romps-les un instant et quoique captifs tu verras si nous balancerons à boire tout ton sang.

» Vifs ou morts nous te défendons de nous toucher. Si nos bras se mesuraient avec le tien, ou la stupeur te clouerait au sol, ou un seul de nos coups suffirait pour te faire mordre la poussière. Délivre-nous de nos liens, et bientôt nous t'aurons vu fuir devant nous. Peut-on s'enorgueillir de sa valeur quand on n'a le courage de triompher de ses adversaires que lorsqu'ils n'ont plus d'armes? »

«Cette pensée, dit Tojucane, c'est sur le champ de bataille que vous auriez dû l'avoir. C'est là qu'il eût fallu vous montrer braves comme moi. Mais alors que vous commençâtes à combattre vous fûtes esclaves! Comment osez-vous

donc maintenant faire parade d'un orgueil aussi vain? La jactance sied mal à ceux qui n'ont pas eu le courage de résister. »

Il dit et lève sur leur front son immense épée, il la laisse retomber, et elle frappe deux coups terribles. Embiara est renversé, mais il respire encore Mexira ne respire plus, une dernière convulsion agite son corps, tandis que son frère mord la poussière avec une ardente furie. Le meurtrier brisant leur poitrine sous ses pieds : « Mourez, superbes, leur crie-t-il, servez-nous de trophée, et satisfaites à la fois notre vengeance et notre faim. »

Comme la fable raconte que le poids d'une montagne oppresse Typhoé, ainsi le barbare foule le malheureux Embiara. Le jeune prisonnier ressemble à

la couleuvre qui, accablée par une masse terrible, se courbe, se recourbe, balaie la poussière avec sa queue, et levant une tête hideuse, vibre son dard dans les airs. L'infortuné se replie ainsi, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'il parvient à rendre son dernier soupir.

Une troupe nombreuse de femmes environne les victimes. Elles se lamentent, elles versent des pleurs, elles remplissent la campagne de leurs hurlemens, et le peuple attentif y répond par des sanglots. Ce deuil trompeur n'est pas de longue durée. Chacun s'assied près des cadavres que l'on commence à dépecer en enlevant successivement les pieds, la tête et les bras.

Ces chairs, qu'ils nomment *moquem*, sont déposées sous un amas de branches et de terre, sur lequel ils allu-

ment ensuite un feu lent. De temps en temps ils tournent ces mets horribles, les couvrent, les découvrent jusqu'à ce que la chaleur les ait bien saisis de tous côtés, action détestable qu'ils cachaient à l'indignation de Diogo dont ils se rappelaient les menaces.

Le héros cependant est instruit de ces apprêts, et déjà il roule dans son esprit le moyen de troubler la fête des barbares. Son parti est pris. Mille feux disposés dans la campagne s'allument à sa voix, et leurs fusées flamboyantes jettent l'effroi dans l'âme des sauvages. Ils frémissent, abandonnent leurs sanglans préparatifs, et courent se cacher dans l'épaisseur des bois.

Ils craignent jusqu'à l'aspect du grand Caramurú. Gupeva lui-même fuit saisi d'épouvante, et il ne sait comment con-

jurer ce qu'il prend pour un artifice des esprits infernaux. Mais Paraguaçú, qui sent combien l'abandon des barbares serait funeste à Diogo, met tout en œuvre pour les faire revenir de leur effroi et les rappeler dans le village.

Confusas entre si vão fluctuando
As canoas, que a genta não regia;
E huma vai sobr'outras embarrando
Na desordem, que todas confundia.

Les pirogues, qu'aucun pilote ne dirige plus, errent au hasard, s'embarrassent, s'entre-choquent et se brisent.

CHAPITRE XVII.

LE COMBAT NAVAL.

Sur ces entrefaites Jararáca, de retour à la grande taba des vigoureux Caetés, n'épargnait ni peine ni soin pour hâter la guérison de son pied et réparer la honte de sa déroute. Il assemble ses guerriers, énumère ses forces et examine ses nouveaux plans d'attaque.

Les nécromans sont d'avis que le feu est l'unique cause des succès de Cara-

murú. Ils appellent à leurs secours de savans magiciens du désert, et tous réunis décident qu'il faut essayer contre l'étranger les sortiléges les plus puissans. Après avoir oint leurs corps de graisses enchantées, ils entonnent en bourdonnant leurs chansons grossières par lesquelles ils espèrent faire mourir Diogo et le priver de son feu dévastateur.

Un d'eux, qui, par ses profondes connaissances, s'est acquis une immense réputation parmi les barbares, demande la parole et s'exprime en ces termes : « Il n'est point de bras humain qui puisse détourner le tonnerre et éteindre l'éclair, et c'est là, Caetès, la cause principale de notre embarras. Mais si par hasard le feu de Caramurú n'a rien de surnaturel et qu'il ressemble au nô-

tre, pourquoi n'essaierions-nous pas de l'éteindre à force d'eau?

» Ce prétendu fils du tonnerre n'osera, s'il en est ainsi, cingler vers votre port et s'aventurer contre vos pirogues. A peine aura-t-il touché l'eau qu'il en sortira sur-le-champ, à demimort, comme vous l'en avez vu sortir le jour de son naufrage. Personne n'a oublié dans quel état nous le rencontrâmes alors; son bras ne lançait point cette foudre qui épouvante la terre, et, affaibli par l'eau qui coulait de ses vêtemens, il ne pouvait, à l'aide du feu, essayer une guerre opiniâtre.

» Le ciel, la terre et la mer sont peuplés de différens Anhangas dont les attributions ne se confondent jamais. Quelques-uns, qui n'ont de pouvoir que sur l'air et le feu, enfantent les tempêtes,

les ouragans et la foudre. D'autres, s'attachant de plus près à notre globe, excitent les tremblemens de terre, la peste et les autres fléaux. Celui qui protége l'étranger n'aura aucun pouvoir sur l'eau s'il en a sur le feu. »

Le peuple grossier paraît entendre avec plaisir ce discours, qui se concilie avec toutes ses croyances. Il le couvre d'unanimes applaudissemens et vote l'exécution immédiate du plan qu'il propose. La guerre prend en conséquence un nouvel aspect, tous les combattans courent à la mer, et aucun soldat, aucun capitaine ne balance à s'embarquer sur la rapide pirogue.

On donne dans ces parages le nom de pirogue à une barque faite d'un seul tronc d'arbre creusé, et que dix couples de rames font voler à la surface du

liquide élément. Chargée de troupes et de munitions, elle glisse sur l'onde avec une telle impétuosité, que, soit qu'elle les conduise à l'attaque, soit qu'elle les ramène vaincus, elle s'élance plus légère que la flèche rapide.

Déjà sont accourues plus de trois cents nations du désert. Jararáca arme leurs guerriers d'élite, et, laissant à terre les hommes les plus faibles et les moins décidés, il tourne ses proues vers la position ennemie la moins éloignée, vers cette île de Taparica où règne le père de Paraguaçú ; car il est persuadé qu'instruit de cette attaque Diogo ne tardera pas à voler au secours du vieillard.

Celui-ci, exempt d'inquiétude, se reposant sur son gendre et sur la victoire, jouissait d'une paix qui lui semblait

devoir être éternelle, et quand la rauque inubia vint porter à son oreille le signal des combats, il était si loin de penser aux armes, qu'ignorant le danger dont il se trouvait menacé, il courut se jeter dans les mains de ses ennemis.

Le malheureux cacique est saisi à l'improviste; la taba où il règne est surprise sans défense; et la flamme et la fumée ont bientôt appris au brave Diogo la nouvelle invasion des barbares. Il ne balance pas sur le parti qui lui reste à prendre, et, résolu à n'emmener que Paraguaçú et cent guerriers, il ordonne qu'on prépare ses armes et ses pirogues.

Il prend avec lui vingt bombes qu'il a sauvées du vaisseau, quatre canons de fer que de bons nageurs ont retirés à sa voix des entrailles sablonneuses

de l'Océan, de la mitraille, des boulets ramés, des pistolets, des fusils, et trois pirogues, qu'il a comblées de poudre et de résine, et qu'il se propose de lancer contre les barbares en guise de brûlots.

La flotte de Jararáca se forme en croissant. Elle espère cerner Diogo et l'accabler de flèches qui obscurciront la lumière du soleil : mais lui, sourit de leur vaine arrogance, compte sans s'effrayer les innombrables barques qui couvrent la mer, et écoute l'écho de Bahia répéter les hurlemens des barbares.

Cependant l'heure de la vengeance a sonné ; le feu brille, le bronze effroyable retentit, la mitraille balaie la mer de tous côtés, et dix pirogues chargées de sauvages disparaissent dans

les profondeurs de l'abîme. Plusieurs hommes, dans leur épouvante, se précipitent au sein des flots; d'autres, abandonnant leurs rames, se jettent devant les bombes que Diogo leur envoie; quelques-uns enfin offrent leurs poitrines à l'épée victorieuse.

Leurs barques, qu'aucun pilote ne dirige plus, errent au hasard, s'embarrassent, s'entre-choquent, se brisent, et, pour augmenter le désordre, les trois pirogues incendiaires, arrivant dans la mêlée, couvrent les eaux d'un déluge de feu, obscurcissent les airs de tourbillons de fumée, et font bouillonner de toutes parts les ondes épouvantées.

Ainsi que la flamme rapide, embrasant tout à coup une immense forêt du Brésil, couvre ses pétillantes étincelles de longues colonnes de fumée, ondoie

dans les airs et se propage de branche en branche, de même un océan de feu s'étend sur la baie couverte de pirogues, et le barbare, saisi d'épouvante et d'horreur, trouve dans les eaux la fin d'une existence qu'il croyait soustraire à l'incendie.

Jararáca était resté sur le rivage, où il retenait dans les fers l'imprudent Taparica. Son œil contemplait avec rage sa flotte réduite en cendres, et ses troupes qui fuyaient dispersées. Déjà, au bruit de la victoire, toute l'île volant aux armes, a soumis ou massacré les Caetès.

On n'aperçoit plus sur la vaste baie une seule pirogue des ennemis; la mer est encombrée de cadavres, et les fuyards ne savent où porter leurs pas. Gupeva qui occupe la côte avec sa tribu,

leur ferme la retraite de ce côté. Les malheureux, sortant à moitié de l'eau, étendent leurs bras supplians, et lui abandonnent à la fois leur liberté et leur vie.

Il n'en est pas ainsi de Jararáca, qui, terrible sur la plage, se fait un bouclier du malheureux Taparica, et menace de l'égorger si l'on approche. Diogo, qui vient de toucher la terre, s'arrête tout tremblant à cet affreux spectacle. Paraguaçú, témoin de l'embarras de son époux, le conjure de sauver son père, et s'évanouit dans ses bras avant que Diogo sache comment il délivrera l'infortuné vieillard.

Déchargera-t-il son mousquet sur le barbare? Mais si le coup dont il veut le frapper, atteignait Taparica sous les yeux de sa fille? Il peut, en voulant sau-

ver le père de son amante devenir malgré lui son meurtrier. Affreuse alternative ! trois fois il couche en joue le sauvage, trois fois il relève son fusil mal assuré. Deux hommes suspendent l'action sur terre et sur mer, Jaráca avec sa massue, Diogo avec son mousquet.

« Que puis-je attendre encore, dit l'Européen? Je ne suis pas sûr de frapper Taparica, et il n'est que trop certain que, dans les mains de son ennemi, la mort est pour lui inévitable; mon retard ne fait qu'augmenter son péril. » Il dit et prenant pour but le front du barbare, il vise.... le coup part, et la balle traverse la tête du sauvage.

Semblable à un immense rocher que la foudre détache de la montagne et fait rouler au loin dans la plaine, Jara-

ráca tombe, et sa chute ébranle le désert ; un fleuve d'un sang noir et fumant inonde la terre autour de lui, il y applique sa bouche écumante, mord avec fureur l'arène qu'il presse, et rend avec la vie son esprit infernal.

Déjà Taparica s'était précipité dans les bras de Diogo, qu'il serrait affectueusement contre son cœur, et d'un œil encore troublé il mesurait le vaste espace occupé par le cadavre de son ennemi. Paraguaçú, que la présence du péril de son père avait comme anéantie, revenait de son évanouissement, et se voyait avec transport, ainsi que son époux, sur le sein du respectable vieillard.

Assim vingar-me do enemigo espero,
Disse; e sem se mudar do antigo posto,
As picadas crueis tão firme atura,
Como se penha fora, ou rôcha dura.

C'est ainsi, dit-il, que j'espère me venger de mes ennemis, et sans changer de position il supporte avec tant d'impassibilité toutes ces piqûres cruelles, qu'on le prendrait pour un roc insensible.

CHAPITRE XVIII.

LE GUERRIER LIVRÉ AUX INSECTES.

Du côté opposé du continent on entendait bouillonner les flots sous les pirogues de Gupeva, qui venait féliciter Taparica et Diogo du trépas de leur commun ennemi. Comme il mettait pied à terre, les vaincus, d'un autre point, arrivaient tremblans, baissant leurs arcs, demandant la paix, et offrant en

échange une soumission à toute épreuve à ce pouvoir surnaturel qu'ils ne comprenaient pas.

On vit descendre du désert dix ambassadeurs qui, au nom des nations qui avaient arboré les marraques de la guerre, venaient confirmer par des traités solennels l'obéissance complète du pays au peuple Lusitanien. Parmi eux figuraient les plus puissans caciques qui, avec leurs cérémonies nationales, proclament le fils du tonnerre prince absolu de tout le désert.

Diogo, qui sent l'importance de la soumission de ces peuples grossiers, ne balance pas à accepter le pouvoir qu'ils lui décernent. Une communication solennelle a lieu en son nom, et elle est écoutée avec respect par la multitude. Caramurú défend l'homicide à ses nou-

veaux sujets, et il décerne d'avance la peine de mort contre celui qui osera enfreindre sa loi.

Persuadé cependant que la soif du carnage est une passion trop invétérée dans l'âme de ces nations aveugles pour pouvoir espérer de l'éteindre d'un seul coup, il se propose, dans le cas où cette peine serait applicable, d'user quelquefois d'indulgence et de dissimuler son respect pour la loi. Les barbares acceptent ses conditions avec respect; il en est une pourtant qu'ils se proposent de violer plus d'une fois : ils n'ont point le courage de renoncer à leurs horribles festins, car la vengeance sur ce point les rend féroces, et les préjugés de l'éducation ne s'effacent pas en un jour.

L'occasion ne tarda pas à le prouver. A peine Diogo s'est-il éloigné, que Ta-

parica lui-même se prépare à l'horrible festin. Il court à sa pirogue où il a laissé le féroce Bambú enchaîné, Bambú qui a été au moment de s'emparer de lui, et qui n'a pas craint de porter sur sa personne un bras sacrilége! quel repas délicieux pour les sujets du cacique outragé!

Le malheureux, retenu par des liens pesans, est exposé à des myriades d'insectes qui le tourmentent, et tout son corps sanglant disparaît sous de noirs essaims de marimnboudes (*). Un sang noir ruisselle de leurs cruelles piqûres; mais lui, toujours immobile, paraît, dans

---

(*) Guêpes du Brésil, dont la piqûre est fort douloureuse.

sa stupide tranquillité, insensible au tourment qu'il éprouve.

Diogo, témoin de ses maux, frémit de l'inhumanité du supplice et ne peut croire qu'une patience si courageuse, qu'une abnégation si complète puisse être le propre d'un mortel. Il reconnaît à ces traits le cœur tyrannique de son beau-père, et offre le secours de son amitié au valeureux Bambú que le trépas environne.

«Tu perds ton temps avec moi, lui répond le féroce guerrier (*) ; je suis tout disposé à bien d'autres supplices que

---

(*) L'auteur assure tenir le fait d'un homme d'état digne de toute confiance. Il a eu lieu, suivant lui, à Para, sous le règne de Joseph Ier.

celui que tu vois; je ne veux point de la liberté que tu m'offres, et la douleur que j'endure a pour moi des charmes. C'est ainsi que j'espère me venger de mes ennemis.» Il dit, et sans changer de position, il supporte avec tant d'impassibilité toutes ces piqûres cruelles, qu'on le prendrait pour un roc insensible.

«Si le motif qui te fait agir ainsi, reprend Diogo, est la crainte de l'esclavage, et que tu préfères souffrir quelque temps le mal qui te dévore, que de passer ta vie dans les fers, mets un terme à ton inquiétude et prends confiance en moi; je puis par un gage certain te prouver qu'il m'est aisé de faire cesser ton supplice et de te rendre à la liberté.»

Ici le barbare écarte un instant avec

la main l'épaisse nuée d'insectes qui lui couvre le visage, et jetant au compatissant Diogo un sourire auquel se mêle une affreuse gaîté : « Qui te surprend? lui dit-il; pourquoi donner à ce vil corps une condition plus douce? Ce corps ne m'appartient plus. Si je l'anime encore, il n'en est pas moins la propriété de mes ennemis.

» L'esprit, la raison, la pensée, tout cela est à moi, mais pas autre chose. Qui soutient, qui alimente ma chair immonde? N'est-ce pas la nourriture que je prends tous les jours et qui se confond avec elle? Tu vois cette chair en proie à d'horribles piqûres; ne crois pas, je te le répète, qu'elle soit à moi. Elle ne se compose que de celle de mes ennemis dont j'ai fait de délicieux fes-

tins, et par conséquent ce n'est pas la mienne, mais la leur.

» Je me suis constamment engraissé de la chair de leurs enfans et de leurs pères. Elle forme maintenant presque tout le corps que j'anime, et c'est pour ce motif que mes tourmens me sont agréables. Plus ma chair souffre, plus mon âme est consolée, et je suis bien vengé de mes ennemis, puisque ce corps qui est le leur, est si maltraité. »

L'Européen ne peut croire à ce qu'il entend. Il ne peut comprendre que, lorsque notre enveloppe mortelle est si cruellement déchirée, l'âme, par une fiction, s'élève au-dessus du supplice. Il s'afflige, au fond du cœur, de voir ce barbare, insensible à toute autre impression, allier tant de constance à tant de

superstition, et une valeur si indomptable à une ignorance si profonde.

Cependant les nations du désert, réunies dans une immense plaine, avaient préparé une fête solennelle pour célébrer l'avénement de Diogo. Le guerrier, le front couronné de plumes brillantes, s'avance en triomphe à travers la multitude transportée d'admiration, et va s'asseoir sur un trône, du haut duquel il domine cette population accourue de si loin.

A ses pieds sont rangés en demi-cercle soixante caciques de ces nations féroces qui, au nom de leurs peuples humiliés, viennent lui faire une soumission dictée par l'épouvante. Tujucupapo, l'un d'eux, imposant silence à ses collègues, harangue Diogo en ces termes :

« Fils puissant du tonnerre, qui commandes sur la terre et la mer, et qui, combattant avec gloire, as su tout dompter au bruit de ta foudre, ne crois pas que nos cœurs inflexibles t'eussent cédé la victoire dans une guerre humaine; non, nous ne craignons pas les effets de la mort quand la lutte dont elle est précédée n'est pas surnaturelle. Nous t'offrons nos fidèles respects, car ta valeur nous a appris que, sur le champ de bataille, le ciel tout entier descend à ton secours; et qui peut résister ici-bas au guerrier qui a pour lui l'assistance du ciel?

» Toutes les nations du désert réunies déposent à tes pieds leurs arcs et leurs épées. Suspends également ta foudre et protège l'existence de ceux qui se soumettent à ton empire.

Si, comme je n'en doute pas, tu commandes à l'ouragan et à la tempête, renonce à effrayer avec ton feu d'humbles mortels qui ne te demandent qu'à jouir des bienfaits de ta clémence et des douceurs de la paix.

» Tous les peuples de ce vaste continent sont prêts à se lever à ton moindre signe, et ton nom seul suffira pour te faire obéir des plus intrépides guerriers; que ta bonté nous oblige à te chérir comme ta valeur nous a forcés à te craindre. Celui dont le bras terrible a le pouvoir de troubler la sphère céleste, n'a-t-il pas également celui d'en faire descendre les rayons d'une lumière pure et bienfaisante? »

« Ce n'est point le hasard, répond Diogo, c'est le grand Tupa lui-même qui a voulu faire sentir à votre nation

le pouvoir de son bras. Si vous écoutez la voix sacrée du ciel, qui brille avec tant d'éclat sur vos têtes, vous serez libres pour toujours de l'affreuse tyrannie des Anhangas, et vous régnerez à jamais sur leurs légions impies.

« Mais votre candeur ne vous permettant pas encore de pénétrer de si sublimes mystères, cherchez, à la clarté de la raison, une vertu plus robuste, et implorez-la de la majesté de Dieu ; votre voix sera entendue là-haut, et vous verrez bientôt votre patrie, dernier refuge du serpent infernal, s'émailler, par enchantement, comme des fleurs les plus brillantes, et vous offrir d'avance une image fidèle de l'immortalité. »

Ainsi parle le généreux Diogo, et soudain l'immense multitude, ravie de son bonheur, le célèbre par des danses sau-

vages. Rangés en longues files, ils étendent leurs bras et varient à l'infini la position de leurs pieds; mais bientôt, prenant une attitude guerrière, les pelotons s'ébranlent et se pressent les uns contre les autres, imitant une belliqueuse attaque, et faisant retentir l'air du son de leurs marraques.

Les nécromans, que le Brésil respecte, découvrent une de ces bannières vénérées, insigne triomphante de la nation, chère au peuple et considérée comme un symbole de grâce. A l'instant les sacrificateurs, troupe choisie pour entretenir des rapports avec le ciel, terminent la barbare cérémonie en soufflant à la ronde sur les principaux caciques.

Capella alli se vê de entalho nobre,
Obrado com desenho estranho, e vario,
Onde effigiado em marmore, se cobre
Hum natural bellissimo calvario.

Là, au fond d'une chapelle taillée dans le roc avec une perfection peu commune, s'élève un magnifique calvaire de marbre.

CHAPITRE XIX.

LA CHAPELLE MYSTÉRIEUSE.

Diogo, ayant mis un terme aux maux de la guerre, se reposait tranquille au sein d'une paix délicieuse, et la renommée appelait à ses pieds toutes les nations du continent; elles accouraient en foule des régions les plus reculées du Brésil; et croyant voir en lui l'image de la foudre, le désert tout entier s'empressait de lui rendre hommage.

Quelques-uns de ces barbares avaient vu, de leurs propres yeux, les effets de la terrible flamme, et ils avaient baisé déjà la poussière du vainqueur. D'autres, en arrivant, obéissaient à la seule voix de la renommée qui leur avait raconté ces exploits. Tous lui apportaient des plumes brillantes, des baumes odoriférans, les trésors de leur rude opulence, et les dons les plus précieux de la Cérès américaine. Tous lui amenaient leurs plus jolies filles pour épouses.

C'était une antique coutume chez ces barbares, que, lorsque quelque capitaine se distinguait par son courage dans la guerre, ou par la protection évidente qne lui accordait la Divinité, les caciques les plus puissans regardaient comme un honneur de s'allier

à lui. Tous ceux donc qui s'énorgueillissaient d'une illustre origine recherchaient avec empressement la gloire de voir le sang de l'illustre Caramurú se mêler à celui de leur famille.

Le vieux chef des Tapuyas, le vénérable Tuibaé, lui offre la main de sa fille la belle Tiapira, jaloux de voir par cette alliance son nom retentir dans l'Amérique entière. Xerenimbo, autre cacique non moins formidable, lui amène la divine Moema, Moema, déjà refusée à plusieurs princes, et à laquelle il faut absolument un époux digne de ses aïeux.

Beaucoup d'autres Brésiliennes de haute naissance aspiraient au cœur de Diogo, soit à cause des qualités brillantes qu'elles admiraient en lui, soit pour tout ce qu'on leur avait dit de son

audace et de sa bravoure. Le héros leur donne à toutes des preuves d'un vif intérêt, mais il se garde bien d'engager sa foi. Il les accueille avec distinction, et pour ne pas offenser ces nations grossières, il traite leurs parens comme s'ils étaient les siens.

C'était la seule Paraguaçú qui devait recevoir ses sermens, c'était elle seule qu'il estimait sincèrement et à qui ses douces caresses prouvaient l'ardente affection qu'il lui gardait au fond de l'âme. Il aimait en elle le courage qui brave les dangers, et la docilité qui recherche les bienfaits de la religion. Cet nnocent amour fit naître, suivant l'usage, chez les unes la poignante envie, chez les autres la jalousie avec tous ses serpens.

Irritées de la préférence dont l'hé-

roïne est l'objet, elles forment l'horrible complot de lui arracher la vie. Paraguaçú découvre leur projet, mais comment s'y soustraire? quittera-t-elle sa sauvage patrie? ira-t-elle visiter l'Europe, et chercher sous d'autres cieux une existence plus tranquille? Elle s'arrête à cette idée; Diogo, qui la partage, rêve déjà aux moyens de s'éloigner de cette plage inhumaine.

Agité par cette subite pensée, il s'enfonce, avec elle, dans les rives boisées d'un large fleuve, qu'en l'honneur du docteur séraphique le Lusitanien a décoré du nom de Saint-François. Le soleil dardait à pic ses rayons sur le sable, aucune brise n'agitait l'air; ils cherchèrent dans l'épaisse forêt un asile contre la chaleur du jour, et arrivèrent insensiblement dans une profonde ca-

verne qui recèle un sublime mystère.

La roche miraculeuse s'étend en tous sens l'espace d'environ mille pas. La nature, si féconde en prodiges, s'est surpassée dans cette construction, qui date sans doute du jour où le globe s'échappa des mains du Créateur. Dans cette cavité si vaste, si majestueuse, la main du grand architecte a dessiné un dôme, une nef, des chapelles, un temple enfin absolument semblable aux nôtres (*).

La nef a trente-trois pas, la longue voûte plus de quatre-vingts; jamais jusqu'alors le pied d'un mortel n'avait

---

(*) Cette église, qui existe encore, est connue sous le nom d'*église da Lapa*, église de la caverne.

foulé cet espace; au dedans le pavé est de terre molle, tout est en pierre au-dehors, excepté deux hautes tours de marbre entre lesquelles s'élève un péristyle du jaspe le plus précieux.

De somptueuses chapelles règnent à l'intérieur; elles reposent sur de brillantes colonnes. La voûte est parsemée d'étoiles qui roulent entre d'épais nuages; de longues tribunes, bordant le fleuve sur lequel elles ont jour, servent à éclairer la vaste étendue de l'édifice. Non, si l'on réunit tous les prodiges que ce lieu recèle, jamais merveille semblable ne s'offrit à l'admiration des humains.

Là, au fond d'une chapelle taillée dans le roc avec une perfection peu commune, s'élève un magnifique calvaire de marbre. La croix est veuve du

sauveur des hommes, mais sur la base qui est d'un jaspe plus beau que celui d'Égypte ou de Paros, on aperçoit sa mère et son disciple bien-aimé, de grandeur naturelle.

A la vue d'un miracle si inouï, Diogo, muet d'admiration, sent une secrète terreur descendre dans son âme. Un soupir s'échappe de sa poitrine; il se prosterne et adore le Dieu puissant qui, en créant la terre et la mer, jeta les fondemens du plus bel édifice qui ait jamais frappé les yeux des hommes.

«Le temple est prêt, dit l'Européen; il te manque la foi, il me manque le prêtre qui préside à la cérémonie. Dieu a fait ici tout ce qui dépendait de lui pour préparer à l'infidèle les voies du salut. Où trouver un plus bel exemple de sa prévoyance? Dans ce temple inconnu

il a tout disposé pour qu'on l'adore; les adorateurs tardent seuls à venir.

» Symbole manifeste de sa volonté, ce temple est destiné à prouver au monde que Dieu n'abandonne pas le sauvage le plus grossier; qu'à toute créature humaine il réserve le remède de la croix; que tous ceux qui ne repoussent pas le secret penchant qui les porte au bien, sont admis au bénéfice de son sang précieux, et que, pour avocat dans la glorieuse entreprise de notre salut, il nous a donné sa mère elle-même, la plus pure des vierges.

» Daignez, Seigneur, daignez par votre bonté infinie suppléer à tout ce qui leur manque, suppléer à tout ce qui me manque à moi-même. Vous avez le ferme désir de sauver tous les hommes. En faut-il d'autre preuve que l'œuvre

miraculeuse qui frappe mes yeux? N'arrêtez point vos regards sur nos iniquités, car si vous voulez les punir toutes, vous ne trouverez aucun juste parmi nous, tant l'antique faute a donné naissance à des fautes moins pardonnables encore. »

He fama então que a multidão formosa
Das damas, que Diogo pertendião,
Vendo avançar-se a nao na via undosa
Nadando o esposo pelo mar seguião.

On raconte que l'essaim des belles Américaines qui aspiraient à la main de Diogo, voyant le navire fendre, en s'éloignant, les ondes écumeuses, suivirent quelque temps à la nage le cruel qui les abandonnait.

CHAPITRE XX.

LES AMÉRICAINES A LA NAGE.

Quittant ces lieux et sillonnant le fleuve rapide, Diogo descend dans la rade de Bahia pour voir s'il n'y trouvera point quelque voile se dirigeant vers les contrés orientales. Il ne craindrait pas de traverser l'immense Océan sur une légère pirogue, si le danger auquel il est prêt à s'exposer ne devait pas être partagé par son épouse chérie.

Un rocher d'une forme gigantesque domine le liquide élément. A sa base la nature a creusé une anse, refuge ordinaire des vaisseaux, au-dessus de laquelle les yeux s'arrêtent avec délices sur un magnifique amphithéâtre de verdure. Ce môle couvert d'arbres sert de phare au navigateur qui affronte les dangers de l'Atlantique, et les pilotes de la côte lui ont donné le nom du glorieux apôtre des Gentils.

Là, Diogo aperçoit sur les écueils un navire que le courant et l'orage avaient poussé à la côte. L'équipage ne connaissait pas sans doute ces parages inhospitaliers. Répandus sur la plage sans aucune espérance de salut, ils voyaient venir à eux une tourbe de barbares qui se disposaient à les faire prisonniers. Mais Caramurú ne balance pas; ses

avirons impriment à sa pirogue une nouvelle vitesse, il fend les flots et vole au secours des Européens.

Pour empêcher que, trompés par les barbares, ils ne s'abandonnent à eux sans défiance et ne déposent en leurs mains leurs armes captives, il fait briller les siennes à leurs yeux, les engage par des signes à se méfier de ce rivage cruel et du péril qui les menace, il les exhorte enfin au courage et leur promet son assistance.

Arrivé à portée de canon, il fait retentir sa trompette bruyante, remplit les échos du rivage des sons rauques de son tambour, et lance avec fracas dans les airs une bombe menaçante. A ce bruit imprévu les barbares frémissent; les uns fuyent, les autres tombent la face contre la terre, et, reconnaissant

le grand Caramurú, ils viennent avec respect se ranger sous ses ordres.

A sa voix ils volent en foule au secours du navire, arrachent les naufragés aux ondes écumantes, les transportent à demi-morts sur le sable et réussissent à sauver ainsi tout l'équipage. Paraguaçú leur apporte des vêtemens, des vivres, et s'efforce de réparer leurs forces affaiblies. Quand ils furent revenus à eux-mêmes, qu'ils eurent repris courage, et que la joie, long-temps éteinte dans leur âme, s'y fut réveillée après un frugal repas, Diogo, s'approchant d'eux avec bonté, leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient, et vers quels climats ils faisaient voile.

L'un d'eux, qui paraît être le chef des autres, remercie le héros de son hospitalité, et lui dit en langue castillane:

« Nous sommes nés dans la riche Andalousie, au milieu de ces champs Ibériens que le Bétis arrose de ses ondes. Peut-être le nom d'Arelhano est-il parvenu jusqu'à vous. Nous sommes ses amis, ses compagnons, et nous venons sans lui des provinces de Pérou.

« Si la renommée a porté dans ces régions les exploits du dominateur des enfans du soleil, si Pizarre, si fameux sur le globe, n'est point inconnu de vous, sachez que c'est lui qui nous a ordonné de nous embarquer sur le grand fleuve qui descend de l'immense Cordillière, barrière de l'occident et de l'orient.

» Cherchant de nouvelles îles et de nouvelles mers, nous avons long-temps navigué dans des parages lointains. Poussés enfin, tantôt par la tempête, tantôt par une douce brise nous arrivons à l'Océan

qui nous est connu. Les périls, les événemens qui ont signalé cette traversée de plus de mille lieues passent tout ce que l'imagination peut se figurer, et pour vous les décrire il me faudrait une poitrine d'acier et une voix de fer.

» En descendant le fleuve dans son cours immense nous avons vu plus de soixante nations inconnues et barbares, différant de noms, de mœurs et de langage. Nous avons vu les deux rives se couvrir, à notre passage, d'une multitude innombrable. Nous avous vu des monts sourcilleux et des campagnes couvertes de productions diverses; notre œil a plongé dans une plaine d'une dimension si prodigieuse que seul dans cet hémisphère, avec les peuples dont elle était couverte, elle formerait un vaste empire.

» Mille fois, environnés de pirogues belliqueuses, nous avons teint de sang les ondes du fleuve ; mille fois, mettant pied à terre, nous avons été poursuivis par des armées si considérables, que, sous leurs bataillons, disparaissaient les montagnes et les vallées. Sur ces rives périlleuses cette dure guerre contre mille braves nations n'a cessé pour nous que lorsqu'entrant dans la zône brûlante nous sommes arrivés à la région des Amazones.

» Là, de nouveaux dangers nous attendaient. A notre aspect un nombreux escadron de femmes descend avec fureur sur le rivage. La soif des combats se lisait dans leurs traits.... Elles rêvaient la destruction de notre flotte.... Ces femmes martiales dominent en ces lieux le sexe viril, tourbe grossière et

sans énergie; et leur nom est resté à l'immense fleuve sur les bords duquel elles habitent.

» Déjà le lion de Castille aurait soumis le malheureux empire de ces formidables héroïnes, si, à la suite de pénibles fatigues, nous n'avions pas eu la douleur de voir expirer notre brave chef, l'invincible Arelhano. Privés de son expérience, ne pouvant espérer aucun succès sans lui, nous nous sommes tous embarqués sur ce brigantin que vous voyez, et nous faisions voile vers notre patrie, quand les courans nous ont poussés sur cette côte. »

« Amis, répond Diogo, n'en doutez point, vous trouverez en moi de puissans secours. Vous voyez un homme qui, jouet comme vous des flots irrités, apprit dans le malheur à plaindre les

malheureux. Il vous offre une main amie, d'abondans matériaux, des bras enfin pour réparer votre navire et le mettre à même de vous transporter de ce climat dans votre chère Espagne et sur les bords de votre fortuné Bétis. »

Il dit : à sa voix les Américains s'empressent d'offrir leurs services aux Castillans. Les travaux sont poussés avec vigueur ; bientôt le navire est en état de poursuivre sa route. L'équipage espagnol ne peut faire un plus long séjour sur cette plage, tout le convie au départ et la fraîcheur de l'air, et la beauté du jour, et la mousson qui devient favorable. Il déroule ses blanches voiles que la brise a bientôt enflées, et rasant la surface de l'onde, il disparaît aux regards de Caramurú.

« Heureux, mille fois heureux, s'é-

crie le héros, ô vous, à qui après une longue absence il est enfin permis de revoir votre chère patrie! Retenu sur ces rivages je ne puis vous suivre dans votre dangereuse traversée. Comment oser confier à une nef qui, comme la vôtre, ne fut pas destinée à une aussi longue navigation, une vie cent fois plus précieuse à mes yeux que la mienne?»

Le navire espagnol était descendu derrière l'horizon. Luttant contre le calme, un beau vaisseau, à la poupe duquel flottait le pavillon de France, l'avait remplacé sur la plaine azurée. Il paraissait faire des efforts pour approcher de terre, et semblait se diriger vers la pirogue de Diogo. Des signaux lui indiquent la route qu'il doit suivre. Les deux embarcations se hêlent, et la

nef française, vaincue par les sollicitations du naufragé, met le cap sur la plage de Bahia.

Diogo cependant embrassait pour la dernière fois Gupeva et Taparica, et faisait part à son épouse de l'intention où il était de l'emmener visiter la magnifique Europe. Suspendue entre l'émotion et le regret, Paraguaçú sent dans son âme la joie se mêler à l'inquiétude, mais dès que le respect filial fait couler ses larmes, l'amour les essuie.

On raconte que l'essaim des belles Américaines, qui aspiraient à la main de Diogo, voyant le navire fendre en s'éloignant les ondes écumeuses, et leur enlever la dernière espérance de retenir le fugitif, se précipitèrent avec fureur au milieu des vagues, et suivirent

à la nage le cruel qui les abandonnait, sans que la masse d'eau qui battait leur poitrine pût éteindre le feu dont elle était consumée.

Le nombreux équipage du vaisseau se pressait sur le tillac pour être témoin d'un spectacle aussi extraordinaire. Ignorant le motif de tant d'audace il considérait avec crainte ces intrépides nageuses. Une, qui n'était pas moins belle qu'irritée, la charmante Moëma, le cœur en proie aux serpens de la jalousie, fait un effort pour dépasser ses compagnes, et parvient à saisir le gouvernail.

Là élevant la tête au dessus du sillage qui bouillonne : « Tigre barbare, s'écrie-t-elle, car tu n'as pas le cœur d'un homme.... Cependant le tigre, quelque rugissemens qu'il pousse, ren-

contre enfin l'amour, qui le dompte, toi seul ne cède point à l'amour, malgré la flamme dont je brûle pour toi. Ouragans, foudres, éclairs qui dévorez l'espace, comment ne consumez-vous pas le plus infâme des mortels, un mortel assez insensible pour payer tant d'amour par tant de haine! Mais que dis-je, infortunée? n'est-ce pas lui qui lance le tonnerre, et son cœur n'est-il pas formé du rocher le plus dur?

» Pourquoi, barbare, ne me montrais-tu pas ce dédain, alors que, simple et sans défiance, je me livrais à ton astuce? Tu ne m'eus point offensée en m'écoutant avec hauteur. Va, le temps ne m'a que trop appris ce qu'on pouvait attendre de toi. Après t'être montré si souvent sensible à mes prières, tu me laisses un cœur captif, tu me fuis,

traître, et tu paies le plus sincère amour par la mort la plus cruelle.

» Une aussi profonde ingratitude me serait bien moins douloureuse, mon sort affreux ne m'accablerait peut-être pas autant, si je n'éprouvais l'amertume de te voir me préférer cette femme indigne, cette infâme, cette perfide. Je t'aurais suivie comme une humble servante, comme une misérable esclave, si je n'avais craint d'être forcée de donner le nom de maîtresse à la vile Paraguaçú, à Paraguaçú qui, quoiqu'elle en dise, non-seulement m'est inférieure en naissance, mais ne possède encore ni mon esprit ni ma beauté.

» Tu me regardes sans t'émouvoir flotter mourante entre ces ondes furieuses, et ton amour passé ne t'invite pas seulement à répondre par un sou-

pir à tous ceux que je pousse vers toi. Barbare, ajoute-t-elle en le voyant fuir, si la foi que je t'ai gardée irrite ton âme, ah! ne te caches pas davantage, obéis à ton courroux et lance sur moi ta foudre vengeresse. »

Elle veut parler encore, mais un voile épais couvre ses yeux, elle tremble, ses forces l'abandonnent, une pâleur mortelle couvre son visage, et sa main sans vigueur laissant échapper le gouvernail rapide, à travers l'écume salée elle descend dans la profondeur de l'abîme; mais reparaissant bientôt sur l'onde qui mugit : « Ah! Diogo! cruel! s'écrie-t-elle d'une voix déchirante » et disparaissant soudain pour toujours, une montagne d'eau s'accumule sur sa figure enchanteresse.

Elle fut pleurée des beautés de Bahia,

qui l'avaient accompagnée dans cette douloureuse poursuite, et qui, ne voyant personne répondre à leurs cris de douleur, regagnèrent furieuses le rivage de leur patrie. Diogo ne put les voir sans une vive émotion lui prodiguer des preuves d'un amour si tendre, et il ne se rappelle plus le nom de Moëma, qu'il ne déplore le sort de cette amante infortunée.

Le vaisseau, sur ces entrefaites, sillonnait le vaste Océan, une molle brise enflait ses voiles, et la mer, qui brillait à une prodigieuse distance, ressemblait à une plaine sans inégalités. L'onde se ridait seulement comme le gazon que courbe le souffle du matin, et l'écume mêlée au vert des ondes, ressemblait aux innombrables paquerettes qui émaillent nos prairies.

Aqui do vasto Oceano no meio
Por horrivel tormenta a prôa applica
O illustre Cabral com fausto acaso.
....

L'illustre Cabral franchissait l'immensité de l'Océan, lorsqu'au bruit d'une horrible tempête un heureux hasard le dirigea vers ce rivage.

CHAPITRE XXI.

LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

Duplessis, qui commandait le vaisseau français, assis à la poupe durant une belle nuit, écoutait le récit des aventures de Diogo et admirait surtout les détails de son naufrage. Puis il lui demandait par qui, comment et à quelle époque le Brésil avait été découvert? A qui l'empire Lusitanien était redevable

d'un semblable trésor, si long-temps caché dans un hémisphère inconnu?

« Vous savez, lui répond le Portugais, que deux monarques, après avoir dompté l'ardente Libye, lancèrent leurs flottes à travers l'Atlantique et allèrent chercher de nouveaux mondes dans l'Orient et l'Occident. Les pavillons espagnol et portugais se promenèrent là où n'avaient jamais flotté les bannières de la Grèce et de Rome. Les résultats de tant d'audace sont connus: un nouveau monde fut la récompense de ces intrépides navigateurs.

» Le Portugais commande du Tage à la Chine; le Castillan vogue d'un pôle à l'autre, et les deux extrémités du globe obéissent à Lisbonne et à Séville (*).

(*) Séville était alors la capitale de l'Espagne.

Mais depuis le jour où l'immortel Colomb apporta à l'Europe étonnée des signes non équivoques de l'existence d'un nouveau continent, la louable émulation des deux peuples s'est changée en une haine implacable.

» Déjà, tout se disposait pour une guerre sanglante, quand le successeur des Apôtres offrit aux deux partis sa médiation paternelle et décida ce qui devait appartenir à chacun des rois. De son trône placé dans les murs de l'impérieuse Rome, il rétablit la paix, encouragea les découvertes, et traçant une ligne à travers la profondeur du ciel, il partagea le monde entre Jean et Ferdinand.

» Dans la vaste portion qui échut au Lusitanien, se trouve enclavé le précieux Brésil, pays fécond en nations et

en prodiges, contrée la plus riche de l'heureuse Amérique. L'illustre Cabral franchissait l'immensité de l'Océan, lorsqu'au bruit d'une horrible tempête un heureux hasard le dirigea vers ce rivage.

» Il observe attentivement cette nouvelle région. Il admire son doux climat, ses belles campagnes, ses immenses forêts et ses vertes prairies qui couvrent un terrain aurifère. La plage est couverte de nations inconnues qu'il invite à la paix par des signes de confiance et en faisant briller à leurs yeux le trophée de l'auteur de la vie.

» On touchait à cette saison, où du sein de la terre s'échappe la verte plante que l'hiver a flétrie, et où le soleil, poursuivant sa carrière, ramène le temps où le roi des cieux triompha de la

mort. Ce souvenir sacré décide la flotte à célébrer le saint sacrifice à la gloire du vainqueur de l'Enfer.

» Dans une immense prairie, ombragée par un épais feuillage, on élève un autel champêtre, autour duquel les nombreux équipages assistent à la cérémonie du divin mystère; l'encens fume en l'honneur du fils de l'Éternel; la céleste victime apporte la paix à ces nouveaux hommes et sanctifie cette nouvelle terre.

» Les Américains contemplent d'un œil stupéfait l'acte sublime qui se passe sur l'autel. On s'aperçoit qu'ils comprennent, dans leur grossier instinct, qu'il s'agit d'une cérémonie religieuse. Plusieurs, examinant le prêtre, imitent stupidement les gestes sacrés dont il accompagne ses prières, joignent les

mains comme lui, les lèvent, les désunissent, et quand il se retourne ils s'empressent aussitôt de se retourner à son exemple.

» Comme le sapajou, habitant des bois, saisit au passage le moindre de nos mouvemens, et, observateur infatigable, imite sans relâche tout ce qu'il nous voit faire, ainsi le grossier idolâtre ne s'éloigne pas de la foule agenouillée, contemple en silence le sacrifice, et reproduit avec une sauvage exactitude tout ce qui frappe ses yeux.

» Un orateur sacré s'avance vers les troupes, il leur dicte de pieux conseils, et son éloquence verse les trésors de la foi dans ces âmes vaillantes destinées à la propager. Le soldat et le matelot chrétiens prennent part à la divine cène ; ils reçoivent le pain des anges avec res-

pect et humilité. On dit qu'alors Cabral, montant sur un tertre, les harangua en ces mots :

« Glorieuse nation que le ciel a chargé
» de délivrer l'univers du honteux paga-
» nisme, et à l'ardeur de laquelle ne
» suffit déjà plus l'ancien hémisphère
» et la vaste immensité de la mer pro-
» fonde, ton zèle, dans ce pays incon-
» nu dont l'Océan sépare nos contrées,
» aura pour carrière un monde nouveau,
» et quand il sera converti, tu en trou-
» veras un autre s'il en est qui se dé-
» robe encore aux regards des humains.

» O profonds desseins! ô vastes abîmes
» de la puissance et de la sagesse éter-
» nelle! Comment une partie si éten-
» due de notre globe a-t-elle pu rester
» si long-temps cachée aux peuples les
» plus éclairés? Cinquante-cinq siècles

» s'écoulent sans que les nations de no-
» tre continent dépassent leurs limites
» naturelles, et durant cette longue
» période, fertile en brillantes inven-
» tions, personne ne soupçonne qu'il
» existe un autre hémisphère.

» Mais il est venu le temps, le jour,
» l'heure où il a plu à la divine Provi-
» dence de nous guider vers ce rivage.
» Ce jour est celui où le Christ conjure
» son père de pardonner à ses bourreaux,
» celui où il meurt glorieux sur une
» croix. Je vois les plaies divines de ce
» Rédempteur des hommes se dessiner
» parmi les écussons de notre bannière
» en tant de lieux triomphante (*), et

(*) Allusion aux cinq besans qui chargent l'écusson de Portugal, depuis la fameuse vic-

» les nations du désert qu'environnent
» les ténèbres assistent au mystérieux
» sacrifice de son sang.

» Jouis avec orgueil de ce bienfait,
» terre favorisée du ciel, et sois redeva-
» ble de ton nom à la croix du Sauveur
» des hommes. Si la lumière descend
» parmi tes enfans plus tard que parmi
» les nôtres, qu'elle y descende avec plus
» d'abondance. »

A ces mots il s'agenouille et fait plan-

---

toire d'Ourivés. Les historiens ecclésiastiques y voient les cinq plaies de Jésus-Christ, qui apparut, disent-ils, à don Alphonse Henrique, au moment de la bataille. D'autres, moins amis du merveilleux, assurent simplement qu'il prit ces cinq besans en mémoire de cinq blessures qu'il avait reçues, ou de cinq rois maures tués sur la place.

ter le labarum sur un tertre élevé. L'armée, à un signal, se prosterne humblement, et chaque soldat colle sa bouche sur la terre. L'étonnement des barbares est à son comble. Ils écoutent d'une oreille stupide les hymnes religieuses auxquelles répond le son des trompettes et des tambours (E).

« Mais bientôt les Portugais substituèrent au nom de la croix celui du Brésil, préférant le bois qui donne de brillantes teintures à celui sur lequel le fils de l'Éternel rendit le dernier soupir. C'est ainsi que le mortel s'attache toujours aux richesses présentes, et oublie ce qui peut le rappeler aux intérêts de sa gloire future.

» Cabral observe la belle perspective de la côte, et, charmé de la douce température et de l'excellent mouillage dont

elle jouit, il donne à la rade dans laquelle il se trouve le nom de *Porto-Seguro*, port sûr, port tranquille. Toutefois, ne perdant pas de vue la mission dont il est chargé, il gémit de se voir contraint par les destins à ne pas permettre à la flotte un plus long séjour dans ces lieux fortunés.

» Cependant il écrit au souverain de Portugal pour l'instruire de la précieuse découverte qu'il vient de faire. Le roi Dom Emmanuel ne tarde pas à envoyer dans ces contrées un cosmographe habile, sorti de l'école qu'un célèbre infant avait fondée pour la science nautique (*).

(*) L'école nautique et mathématique, fondée à Sagres par l'infant Dom Henrique, se glorifie de compter parmi ses élèves, Colomb,

Ce cosmographe était Améric-Vespuce, dont le nom fut imposé au nouvel hémisphère à la place de celui du grand homme qui l'avait découvert.

» Et pour avoir quelqu'un qui pût, dans la suite, expliquer aux Portugais l'idiome sauvage de ces barbares, il laissa parmi eux plusieurs condamnés que, sur les bords du Tage, la justice avait dévoués à une mort ignominieuse, et il leur promit la vie s'ils avaient le courage de s'aventurer dans les profondeurs du désert pour saisir les secrets de la langue américaine.

» Ensuite il fit comprendre, par signes, à ces peuplades grossières, qu'il con-

---

Améric-Vespuce, et plusieurs autres illustres navigateurs.

fiait ces hommes à leur loyauté. Il leur laissa des armes qui pussent servir à leur défense, et divers objets à l'aide desquels ils trafiquassent avec les barbares; des grelots, des miroirs, des hameçons, des couteaux, des briquets, des marteaux, des scies et d'autres menues pièces de quincaillerie.

» L'escadre, ne s'arrêtant pas davantage, livra ses voiles à la brise de terre. Les sauvages se pressèrent sur le rivage. Saisis de douleur, craignant de ne plus voir ceux dont ils avaient admiré les prodiges, ils les saluaient de la main et leur faisaient d'une voix émue les adieux les plus tendres.

» Les malheureux déportés, essuyant une dernière larme, se mêlèrent parmi ces tribus belliqueuses, apprirent leur langue, et obtinrent des alimens

en échange des objets qu'on leur avait laissés. Leurs guitares enchantèrent ces enfans de la nature, ils bondirent de plaisir au bruit des grelots ; mais ce qui les étonna le plus ce fut d'apercevoir leur image dans une glace.

» Chacun d'eux, en extase, admire l'horrible figure que lui renvoie le cristal poli ; il lui demande qui elle est, comme si elle l'entendait ; et, croyant qu'elle se cache de l'autre côté du talisman, il le tourne et le retourne pour la saisir ; mais, ne pouvant arriver jusqu'à cet être fugitif, il en est qui cassent le verre pour voir s'ils ne trouveront pas, à l'intérieur, l'image qui se joue trop long-temps de leur patience.

» Tandis que ces déportés errent à l'aventure, Améric-Vespuce et le courageux Coëlho déterminent avec ta-

lent le gisement des rivages et des golfes. Parmi les navigateurs qui découvrirent de nouveaux mondes, ajoute Diogo en s'adressant à Duplessis, je n'oublierai pas l'habile pilote Jacques, qui a déjà levé le plan de la délicieuse rade dans laquelle a eu lieu notre première entrevue.

» Plus tard, ayant fait moi-même naufrage sur ces côtes, j'ai parcouru le vaste désert qui se dérobait à notre vue, et j'ai mis en fuite les barbares qui essayaient en vain de le défendre. J'ai compté, dans cette vaste étendue de pays, des peuples si nombreux, que toute l'Europe ne les contiendrait pas, si, descendant la longue Cordillière, on les énumérait depuis la Plata jusqu'au Para.

» La province la plus septentrionale

de l'empire Lusitanien, dans l'opulente Amérique, est le grand Para, qui ressemble à une île de l'Océan, environnée d'une mer profonde. Il fut découvert sous les ordres de Pizarre, par Arelhano. La ligne équinoxale coupe ce pays, qui contient dans ses limites la zône torride.

» Sur neuf lieues d'étendue et vingt-six de circuit, dans le sein du large Maranhaô aux vagues immenses, apparaît cette île magnifique, dont l'extrémité court vers la terre ferme. Quinze rivières arrosent son terrain aurifère, et un faible détroit, qui lui sert de limites, peut passer pour un isthme qui l'unit au continent par un mince cordon de sable.

» Vient ensuite la vaste province de Ceara, qui ne possède ni ports ni com-

merce. D'innombrables barbares font paître leurs troupeaux dans ses plaines, et il n'est point de nation dans toute l'Amérique qui soit plus funeste aux étrangers. Un fleuve, sortant d'un des lacs du désert, traverse le pays et court avec rapidité vers l'Océan. C'est dans ses profondes entrailles que le Brésilien plonge pour aller chercher ses perles les plus fines.

» Je n'ai point de renseignemens à vous fournir sur le fertile Paraiba, puisque le commerce français y a fondé un de ses principaux comptoirs, et qu'il s'y précipite en foule pour charger ce précieux bois du Brésil, si estimé de l'Europe. En suivant la plage, on trouve une île de moindre grandeur, mais agréable, fertile, riche et peuplée. Nous l'appelons Itamaracá.

» A huit degrés de l'équinoxe, se déroule Fernambuco, province délicieuse, abondante en gibier, en poissons, en fruits, en bois plus rares encore que tous ceux du nouvel hémisphère. La perspective qu'offrent aux regards du navigateur ses épais massifs de verdure, disculpe, à mon avis, la croyance si répandue qu'elle sera un jour le siége d'un nouvel Eden.

» Sergipe déploie ensuite ses coteaux, plus enchanteurs que tous ceux que vous avez pu voir, et dont les habitans vivent plus heureux que tous les peuples du monde. Climat agréable, ciel toujours serein, soleil dont l'ardeur est adoucie par un doux brouillard, des palmiers, des mangues, mille arbustes à l'épais ombrage, tout se réunit pour y créer un charme, une beauté qui n'ont

rien de comparable que dans le ciel.

» Au quinzième degré dans le sud, au milieu de la vaste embouchure d'un fleuve parsemé d'îles, s'étend une autre province dont la culture est immense (*). On trouve ensuite Porto-Seguro, dont la situation compense bien les étroites limites, et Espiritu-Santo, dont les vastes champs se dérobent au loin aux regards du voyageur.

» Nhiteroy, habité par les Tamoyos (**), commande à de vastes campagnes. Cette contrée sera à jamais

---

(*) *Provincia dos ilheos*, la province des îlots, des petites îles.

(**) Province de Rio-Janeiro, arrosée par le Nhiteroy, et peuplée jadis par les Tamoyos.

célèbre par son excellent mouillage, dont une grande barre ferme l'accès. Déjà fréquentée de vos Français, elle est suspendue entre nous comme une pomme de discorde, et coûtera, si mon présage n'est pas trompeur, bien du sang aux petits-fils des Gaulois et des Lusitaniens.

» Saint Vincent et saint Paul ont donné leurs noms à nos dernières provinces. Elles s'étendaient plus loin autrefois; et près du Rio de la Plata le sauvage foule, sans y penser, les traces des enfans de Lisbonne. Là, flottèrent jadis nos drapeaux; là, nous avons attaché au sol le souvenir de nos conquêtes; et imposant aux lointaines peuplades des dénominations portugaises, nous avons indiqué à nos derniers neveux l'ancienne démarcation des

contrées castillanes et lusitaniennes (*). »

(*) Il y a dans l'original : « Nous avons donné à ce lieu le nom de *Marco*, pour indiquer les confins des possessions castillanes et lusitaniennes. » *Marco* signifie, en portugais, *borne*, *limite*.

Cinge as portas exercito robusto,
Brilhante guarda, de que o invicto braço,
Ao lado sempre da real pessoa,
Sustenta as lises e defende a croa.

La garde des portes est confiée à une armée formidable et brillante, dont le bras invincible soutient toujours, aux côtés du monarque, les lis, marque de sa puissance, et le plus glorieux diadème de l'univers.

CHAPITRE XXII.

LA FRANCE, HENRI II, ET CATHERINE DE MÉDICIS.

On touchait à cette saison où le soleil, dans sa vaste carrière, égale les jours aux nuits, et où le vieil automne, modérant l'ardeur de la température, revêt les ormes de pampres verdoyans. Le dieu du vin ébranlait de ses joyeux accens les coteaux où naissent les grappes vermeilles, et son bras vigou-

reux roulait les tonneaux dans les caves, quand le navire français entra dans les eaux de la Seine que bordent de si délicieuses campagnes.

Diogo et sa charmante épouse, abandonnant le vaisseau, s'embarquent sur une légère felouque qui remonte le fleuve, et vient jeter l'ancre au milieu de Lutèce. Ce monde entier, réuni dans l'enceinte d'une seule ville, remplit le Portugais de surprise et d'admiration; sa vue est éblouie, son cœur est ému à la vue de ces temples, de ces tours, de ces palais, de ces édifices, de ces jardins, de cet athénée qui domine le globe, et de cette cour la plus auguste de l'univers.

Mais Paraguaçú, dont les regards n'avaient jamais été frappés d'un si brillant spectacle, reste immobile et comme

anéantie. Elle ne respire plus, elle ne parle plus, son œil est fixe, son visage sans émotion. Tout ce qu'elle admire lui semble un songe; une stupeur soudaine lui ravit la voix, l'ouïe, la parole et la mémoire.

Comme un enfant suspendu au cou de sa nourrice, à l'aspect soudain d'un objet nouveau pour lui, n'entend plus la voix de sa mère qui lui présente son sein, et n'est plus sensible aux douces caresses de son père; toute son âme a passé dans son regard, son œil seul annonce qu'il vit encore; telles furent les sensations de la jeune Américaine, quand, à ses yeux, se présentèrent dans la seule enceinte de Paris tous les trésors, toutes les merveilles de l'univers.

Au bruit de l'arrivée des étrangers, le peuple se répand en foule dans

les rues, chacun veut être témoin d'un spectacle si nouveau pour lui. On admire, on s'interroge, on raconte. La nouvelle s'accroît en marchant : la fable a bientôt obscurci la vérité, et la multitude, qui presse Diogo et son épouse, les salue comme le roi et la reine du Brésil.

Déjà devant nos voyageurs se dessine, dans une belle perspective, l'auguste palais des rois de France ; déjà ils ont franchi l'immense vestibule orné de riches trophées. La garde des portes est confiée à une armée formidable et brillante, dont le bras invincible soutient toujours, aux côtés du monarque, les lis, marque de sa puissance, et le plus glorieux diadème de l'univers.

Là régnait le monarque très-chrétien Henri II de France, digue opposée

au Germain fulminant et aux conquêtes de Charles; prince orthodoxe, ami de la foi, qui conserva immuables dans son royaume l'antique culte et la religion paternelle, qu'envahissait la fureur de Calvin (*).

A ses côtés était assise la grande princesse, le lis éblouissant qui, des remparts de Florence et des bords de l'Arno, apporta à Lutèce un trésor de beauté et le génie le plus ardent de son époque. Cet aimable couple n'a pas été uni sans dessein par la Providence, puisqu'une mort prématurée enlevant

(*) Certes, ce n'est pas par le tableau qu'il trace de la France au seizième siècle, que brille l'ouvrage du pieux Durâo; et son portrait de l'amant de Diane de Poitiers paraîtra plus que flatté à nos lecteurs.

Henri à ses sujets, les destinées de la France doivent tomber dans les fortes mains de Catherine (*).

Prosternés au pied du trône, Diogo et son épouse baisent la main des deux rois. Toute la cour est attentive. Le Portugais s'incline trois fois, et, accompagnant ses paroles d'un geste majestueux, il adresse au monarque ce discours :

« Vous voyez à vos pieds, Sire, deux étrangers qui viennent chercher un refuge à l'ombre de votre trône ; traversant l'immensité de la mer orageuse, ils

(*) Qui reconnaîtrait à cette gracieuse peinture l'impitoyable Mégère qui aiguisa les poignards de la Saint-Barthélemi, et qui se baigna toute sa vie dans le sang des Français?

viennent demander un asile au peuple que vous gouvernez si sagement, et recourir à l'auguste protection d'un royaume et d'un roi auxquels le Portugal doit son nom et son origine (*).

» Le Brésil, Sire, me fait espérer de voir renaître dans son sein l'ancien empire Portugais, qui, s'étendant jusqu'au cap de Bonne Espérance, a découvert au monde un autre hémisphère. Un temps viendra, si mon augure n'est pas trompeur, où le Brésil, couvrant d'or la splendeur expirante du nom Portugais,

---

(*) Allusion à la fausse étymologie du mot Portugal, *Portus Gallorum*, port des Français, et au prince français Henri de Bourgogne, qui, ayant épousé dona Thérèse, fille du roi de Castille don Alphonse VI, reçut de ce monarque le Portugal pour apanage.

ceindra son front d'un laurier plus brillant que celui de ses pères (*).

» Et toi, France héroïque, qui jadis envoyas aux Lusitaniens le grand Henri de Bourgogne pour être la source auguste du sang de leurs rois, contemple l'empire brésilien comme un rameau de l'arbre que ton illustre fils a planté sur la rive occidentale de la péninsule hispanique, et, si plus tard ses glorieux rejetons ont subjugé l'Américain cuivré et le Cafre brûlant, étends l'ombre tutélaire de ton sceptre sur un in-

(*) Le pauvre Durâo ne se doutait point, en écrivant ces lignes, qu'il prédisait l'indépendance du Brésil, et l'influence de cet empire sur les destinées du Portugal.

digne aventurier qui revient au berceau de ses aïeux.

» France chérie, tu vois à mes côtés, baisant comme toi les pieds de tes rois, ma compagne bien aimée, la princesse future du Brésil. Mère pieuse, reçois-la dans le sein de l'Église, et purifie-la dans ses eaux salutaires. N'est-il pas naturel que le Brésil rende hommage à la cause première de son origine, à la source de sa gloire? Et quand la Lusitanie reconnaît la France pour souveraine, le Brésil ne peut-il traverser l'Océan pour venir la choisir pour marraine? »

Ainsi parla Diogo, et le monarque, rappelant à son souvenir les annales de l'antique histoire, témoigna par un regard, dans lequel se peignait autant de bienveillance que de majesté, combien l'allusion que faisait l'étranger à la fon-

dation de sa patrie lui était agréable. Un doux murmure, qui circula parmi les courtisans, prouva qu'ils célébraient la gloire lusitanienne comme si elle leur appartenait, et leurs yeux et leurs cœurs suppléaient au silence que leur commandait le respect.

Montgomeri, qui sert d'interprète au roi, répond avec bonté à Diogo que ses conquêtes n'ont rien qui puisse exciter l'envie de la France, puisqu'elle en partage pour ainsi dire l'honneur dans les rejetons de ses enfans.

«Allez, dit la Reine, allez, couple heureux, chercher l'eau sainte où se purifient les souillures de l'âme, et dont les ondes attendent la merveille du Brésil. La France s'enorgueillit ainsi que moi de lui en frayer la route, et quand le soleil aura trois fois dans son cours

lumineux éclairé notre globe, le baptême aura déjà arraché la fille du désert aux horreurs de l'abîme. »

C'était le jour où l'on rapporte que Dieu, pétrissant le limon de la terre, en fit une statue précieuse, dans le sein de laquelle il versa une âme à l'image de la sienne, jour que notre culte a consacré à la fête de Simon et Thaddée, jour où Paraguaçú, plus heureuse encore que belle, entra dans le bain sacré en présence de toute la cour.

Autour d'elle le clergé royal, précédé de ses vénérables prélats, forme une majestueuse cohorte. Le roi s'avance suivi de ses pairs, et accompagné de la reine, à côté de qui marche l'aimable néophyte. Mille clartés brillantes effacent les rayons du soleil. Des gardes nombreux imposent silence à la foule

qui se presse sous les portiques. Enfin la reine se présente, et, donnant son propre nom à Paraguaçú, elle veut que désormais on ne l'appelle plus que Catherine.

La belle Américaine est sortie des eaux salutaires, le saint chrême de Jésus a coulé sur sa tête, et elle vient, ainsi que Diogo, d'inscrire son nom dans les registres de la chapelle royale. Ce nom de Catherine Alvares est destiné à être immortel. Un glorieux trophée, élevé dans les murs de Bahia, dont elle sera plus tard fondatrice et souveraine, dira aux siècles futurs ses amours, sa beauté, sa grâce et son courage (*).

(*) Allusion à l'image de Catherine, représentée sur la poudrière de Bahia. *Voyez* la Notice.

Das flores naturaes pelo ar brilhante
He com causa entre as mais rainha a rosa,
Branca sahindo a aurora rutilante,
E ao meio dia tinta em cór lustrosa.

Parmi les fleurs qui s'élèvent sous ce ciel radieux, on regarde comme la reine une espèce de rose qui, blanche aux feux de l'aurore, devient d'une couleur plus brillante vers le milieu du jour.

CHAPITRE XXIII.

LES PLANTES DU BRÉSIL.

Un splendide banquet, dans lequel l'abondance le dispute à l'éclat, se prépare sous les lambris dorés. Les deux époux, environnés de l'élite de la noblesse de France, reçoivent tous les honneurs de la fête, et sont l'objet des soins les plus empressés. Enfin, à l'issue du repas, ils sont admis à l'audience de deux monarques.

« J'ai appris de mes ministres, dit le roi à Diogo, l'histoire de vos malheurs; je sais que, brisé contre des écueils, vous avez fait naufrage sur une côte inhospitalière, et que votre courage seul vous a sauvé de la fureur des barbares; je sais que vous avez visité les déserts les plus reculés de l'Amérique, et pénétré jusqu'au centre du Brésil. Je voudrais que vous offrissiez à mes regards une peinture fidèle de ces régions inconnues, de leurs richesses, de leurs animaux, et surtout de leur végétation, qu'on dit être si brillante. »

« Vous voulez, répond le Lusitanien, vous voulez, monarque auguste, que je vous retrace les merveilles des contrées que je viens de parcourir. Si j'essayais de vous peindre tout ce dont les yeux d'un Européen sont frappés dans ce

pays, qui semble sortir à peine de l'abîme du chaos, mes forces seraient insuffisantes, et le temps et la voix me manqueraient. Obligé de me borner, je serai court. Puissé-je éviter d'être obscur!

» La longueur de la côte du Brésil est de mille soixante six lieues. Cette magnifique contrée est couverte de vallons, de forêts, de montagnes d'une grandeur prodigieuse. On y rencontre successivement les Guararapes, Borborema, dont lacîme chenue voit se rompre à ses pieds d'énormes nuages, la cordillière d'Aymores, qui confine au pôle, et celles d'Iboticatú et d'Itatiaia.

» D'immenses lacs s'étendent comme autant de mers au milieu de ses plaines. De vastes fleuves sillonnent ses campagnes. Le grand Para, couvert de

pirogues, a quatre-vingts lieues à son embouchure. La large Maranhaô se décharge dans l'Océan par dix-sept canaux, et le Jaguaribe et le San-Francisco portent à l'Atlantique leurs flots grossis par les orages.

» Le Sergipe, ce roi des ondes pures, arrive du désert, après un cours de vingt lieues; la Santa-Crux en arrose trente avant d'aller se jeter dans la mer à Porto-Seguro; le fleuve des Contas et le Taigipe limoneux vont mourir dans l'Océan par une vaste embouchure; enfin le Rio-Doce, la Cananea, la Prata et cinquante autres, suivant une pente semblable, vont trouver un semblable destin dans les gouffres de l'Atlantique.

» Le plus riche, le plus important de nos végétaux est la douce canne dans

les tuyaux de laquelle germe le sucre. Elle approche assez, par sa configuration, du vulgaire maïs; mais c'est leur seul point de ressemblance. Tourmentée par des bras nerveux, pressurée par les roues dentelées du cylindre, elle nous abandonne ce suc délicieux que l'antiquité soupçonnait peut-être, quand elle célébrait le nectar et l'ambroisie.

» Une autre plante, objet de bien des désirs, et dont le parfum actif frappe vivement l'odorat, fut d'abord appelée *herbe sainte* par les Portugais, et plus tard *tabac* par les Espagnols. Manipulée par le français Nicot (*), elle expulse

---

(*) Le tabac, pour cette raison, porta long-temps le nom de *nicotiane*.

nos humeurs sombres et purge si radicalement le cerveau, qu'une fois habitué à sa précieuse poussière, on ne la hume plus qu'avec une espèce d'avidité.

» Le Brésil possède une autre racine fort estimée de ses enfans, qui savent en extraire une utile farine dont ils composent leur nourriture. Agréable au goût, salutaire au corps, le manioc fait les délices des peuples du désert. Après l'avoir rapée dans *les bolandeiras*, ils l'expriment dans *le tapiti* (*), et la métamorphosent à leur gré, ou en *pupa*, ou en *tapioca*, qui ne sont que la quintessence ou la fleur de cette précieuse racine.

(*) *Bolandeiras* et *tapitis*, instrumens avec lesquels on fabrique la farine de manioc. (F.)

» Il est encore une racine savoureuse que l'agriculteur nomme Aïpi (*), et dont le goût a quelque ressemblance avec celui de la châtaigne farineuse. Le Brésilien en est très friand. Il n'aime pas moins le riz, dont les champs de Para et de Cuiaba se couvrent presque sans culture, et qui pour cela n'est pas au-dessous du meilleur que nous connaissions.

» Les pois, le maïs, le blé, toutes les graines que nous transportons dans cette heureuse région s'y acclimatent et y réussissent. On y recueille avec abondance et deux fois par année nos pommes, nos poires et nos figues.

(**) L'*aïpi* donne une farine assez semblable à celle du manioc.

Tous les fruits d'Europe y sont plus beaux que dans les plaines de Portugal.

» Ainsi jadis furent transportées avec avantage dans nos jardins ces pommes aux couleurs ardentes et à la chair savoureuse, qui nous viennent de la Perse et de la Libye.

» Parmi les herbes potagères, on cite avec honneur le quiabo, le gilo, les maxixezes, le maniçoba, favorable à la poitrine, le taiobà, recherché pour les banquets, le palmiste à la feuille délicate, et mille autres que l'opulente nature se plaît à entasser sous les pas des Brésiliens.

» On appelle *sensitive* une herbe modeste qui redoute le toucher, et qui se contracte dès qu'on l'approche ; elle ne revient de sa confusion que lorsque le départ de l'agresseur lui a prouvé l'ab-

sence du danger, utile exemple que la nature donne aux âmes chastes, et dans laquelle elle semble leur dire : sans prudence il n'est point de pudeur.

» Les forêts et les plaines du Brésil sont couvertes de plantes médicinales, qui offrent de faciles conquêtes au grand art de guérir. Ici, croît le jalap et le séné amer; là, le filopodio, la mauve et le pain de la Chine; plus loin, la caroba, la capeba, et mille autres plantes que ces peuplades grossières connaissent depuis long-temps, et que nous ignorons encore.

» Ce pays possède d'excellens légumes, qui ne le cèdent pas à ceux que nous estimons le plus; ce sont, en première ligne, le gingembre et la jugeoline, le mendubim et le mangalo, si précieux dans les ragoûts; d'autres ont

des vertus médicinales et servent à réconforter la poitrine. Quelques-uns, tels que le cara, l'igname, la mangara le mangarito et la patate, sont aussi abondans que propres à différens usage.

» Parmi les fleurs qui s'élèvent sous ce ciel radieux, on regarde comme la reine une espèce de rose qui, blanche au lever de l'aurore, devient plus brillante vers le milieu du jour, et, augmentant toujours cette teinte de flamme, se pare vers le soir d'un pourpre éblouissant. Cette merveille, la cilicie l'accomplit en changeant de robe à mesure que le soleil change de position.

» Une autre fleur charmante, qui pend en grappe et qui a pris le nom de saint Jean, passe ensuite pour la plus belle

de toutes celles qui émaillent la prairie, soit qu'elles brillent par la couleur, soit qu'elles se fassent remarquer par leur délicatesse. Elle semble s'enlacer avec coquetterie aux rameaux touffus qui l'environnent, et présente de tous côtés des guirlandes d'or entremêlées e vertes émeraudes.

» Je ne t'oublierai pas, non plus, fleur admirable, dans laquelle la Grâce ou la Nature ont tracé un tableau si vrai de la Passion du divin Rédempteur. Parmi des milliers de pommes d'or qui croissent dans l'épaisseur des forêts, j'aperçois sur ton sein, que rafraîchit l'aurore, l'image du sang précieux qui a sauvé le monde. Un diadème s'élève, qui semble hérissé d'épines. Je vois la colonne où l'Homme-Dieu fut attaché, ses plaies saintes et

la croix sur laquelle il rendit le dernier soupir. Les trois clous ne sont point oubliés, ni la cruelle lance qui lui perça le flanc. La fleur est blanche, mais elle est parsemée d'un rouge violet qui rappelle le sang de Jésus-Christ.

» Prodige rare, étrange merveille qui révèle un si grand mystère! Grâce à cette fleur sainte, la foi que méconnaît le barbare brille encore au milieu de ses déserts. Ainsi le Créateur compatissant traite l'humaine espèce comme sa fille de prédilection, et fait que, tandis qu'elle dédaigne la grâce, la Nature s'obstine à la lui rappeler.

» D'autres fleurs justement admirées émaillent la verte campagne, et enchantent les regards éblouis. On aperçoit de tous côtés de magnifiques jasmins rouges tapissant les murs, les toits,

les fenêtres, et formant de leurs innombrables touffes, dans lesquelles l'œil s'égare, d'inextricables labyrinthes du pourpre le plus pur.

» A quelques pas s'élèvent des lis odoriférans, semblables aux nôtres par la contexture des feuilles; mais les uns sont éclatans de blancheur, tandis que d'autres se couvrent d'un manteau nacarat. On rencontre aussi des blettes à la teinte amoureuse et brillante, les célèbres festons du courana, et une multitude d'autres fleurs dont la vue n'est pas moins séduisante ni l'odeur moins flatteuse.

» Le fruit le plus renommé dans ces régions est le royal ananas, fruit si bon que la nature, éprise de son ouvrage, ceignit son front du diadème des monarques. Son odeur est si suave qu'elle

embaume, et que le mortel, dont elle frappe pour la première fois l'odorat, est tenté de la prendre pour ces torrens de parfums qui s'échappent des rivages de l'Eden.

»La délicate pitomba a l'apparence d'un jaune d'œuf; la pitanga, barriolée de mille couleurs, offre un remède assuré contre les ardeurs de la fièvre; la belle guaiabe s'enveloppe d'une tunique de pourpre; et la banane, qui pend en grappes d'or, est regardée par les néophytes comme le fruit délicieux dont se servit le serpent pour séduire la mère des premiers hommes.

»Mais de tous ces fruits celui qui se distingue le plus par sa forme et son goût est le dur coco. Placé au sommet de son arbre dépouillé, comme le guerrier sur les créneaux d'une citadelle, il

semble de ce poste inexpugnable défier la main de l'enfant du désert. Recouvert d'une écorce ligneuse, il recèle dans ses flancs un vase plein d'une liqueur pure dont la fraîcheur efface celle de l'antique nectar. Ce vase est tapissé d'une chair blanche qui ressemble à celle de l'amende, et qui plus d'une fois a rappelé le malade des portes du tombeau. (G.)

» Les fruits sauvages du Brésil n'ont pas moins de saveur que les autres, et leur robe n'est pas moins éblouissante d'or et de pourpre. Qui oublierait jamais le mangabe et le mocuje des bois; le mamol et le morici, que le Cabocle apporte de ses déserts, et dont il nous a appris les noms; enfin le janipaba et l'acajou, dont il extrait de si délicieux breuvages. (H.)

» Parmi les arbres précieux on compte le cacao (1.), si commun dans l'Espagne américaine ; sa hauteur ne dépasse pas celle d'un arbuste ordinaire ; il porte un nouveau fruit à chaque nouvelle lune. On remarque encore la vanille, qui naît dans des cosses pareilles à des bâtons de cire rouge, pointe le long des lianes, et, destinée à entrer avec le cacao dans la composition du chocolat, distille un suc huileux et répand une odeur agréable.

» On recueille l'indigo sur une plante moins élevée, qui croît dans les bruyères incultes. Plus loin, fleurit le coton, qui couvre la plaine, et dont le tissu fournit des vêtemens à de si nombreuses populations. Si l'industrie savait tirer parti de cette plante précieuse, il n'est pas douteux qu'avec le coton qu'on récolterait au Brésil,

on ne pût réussir à habiller l'Europe entière (*).

» L'urucu, fruit d'un arbuste qui s'élève en pyramide comme le citronnier, produit la plus riche teinte d'écarlate. L'élégant tarajaba fournit de son tronc immortel la couleur d'or chère aux Belges, ce bois du Brésil, dont le Nord ingénieux a coutume d'extraire de si belles nuances (I).

» L'étranger se perd dans des forêts d'arbres balsamiques, qui s'étendent l'espace de plusieurs centaines de lieues. Leurs feuilles, couleur de cendre, sont découpées comme celles du myrte;

(*) Les prévisions de Durão se sont encore réalisées cette fois, et le coton de Fernambuco est recherché de l'Europe entière.

leur écorce, ouverte à la clarté de la lune, distille un arome qui sert à différens usages et qui entre dans mille remèdes; leur bois enfin, travaillé avec soin, se métamorphose en colliers odoriférans ou en cassettes précieuses.

» Parmi ces arbres on estime le copahu, cher à la science médicale, la bicuiba connue par son huile, l'abnécéga utile à la magie, l'arbuste auquel nous avons donné le nom de bois sacré, et le salsafaz au doux parfum qui embellit la campagne de ses cloches gracieuses.

» Comme des améthistes végétales, les eaux du violet brillent de mille feux; le pequia doré s'enchâsse dans d'autres bois qu'il nuance; le vignatic offre à l'œil l'apparence d'un lingot d'or. On admire encore et ce bois dur qui rivalise avec le fer, et l'angeline et

le tataipeva, et le supopira à la double écorce.

» Les bois de construction sont aussi nombreux au Brésil que ceux que je viens de décrire; il en est qui, creusés profondément, fournissent des pirogues d'une seule pièce, auxquelles on peut adapter quarante rames, et confier cent personnes. La quantité de ce bois est telle qu'en les faisant descendre à la mer par les grands fleuves qui arrosent le pays, ils seraient suffisans pour fournir l'Europe entière de vaisseaux. »

O mono que a espessura habita astuto,
De hum ramo n'outro buliçoso salta;
E para não se crer que nasceo bruto,
Parece que o fallar sòmente falta.

Le subtil babouin, qui habite l'épaisseur de la forêt, promène de branche en branche son inutile vivacité, et il ne lui manque que la parole pour faire croire qu'il n'est point de la classe des animaux du désert.

CHAPITRE XXIV.

LES ANIMAUX DU BRÉSIL.

Après avoir décrit les principales productions du règne végétal, Diogo poursuivit en ces termes : « Ces vastes régions nourrissent d'innombrables animaux d'espèces si différentes des nôtres, que leur aspect nous frappe d'étonnement. Ceux qui sont chez nous les plus communs, le bœuf, le cheval, la brebis, la chèvre et le chien, furent long-

temps inconnus à ces contrées, mais nous les y avons transportés, et ils s'y sont multipliés prodigieusement.

» Là, tout animal indigène est sauvage, et long-temps il n'y eut point de place pour nos bestiaux dans ces forêts peuplées d'hôtes horribles et parmi ces nations presqu'aussi repoussantes qu'eux. Là, comme chez nous, le tigre est impétueux, l'once cruelle, le javali frémissant. Les antas (J), qui couvrent toute l'Amérique, respirent le carnage, et les surazanas, qui ne sont originaires que du Brésil, ne répandent pas au loin une épouvante moins mortelle.

» On rencontre dans ces solitudes des serpens terribles et monstrueux, dont la vue seule met en fuite le voyageur effrayé; des giboyas (K), qui environnent un taureau de leurs vastes

replis, tandis qu'ils le déchirent de leur dent cruelle. Plus loin que tous les autres, s'élance avec une vigueur prodigieuse, et, en battant l'air de sa queue effilée, l'affreux jararaca, dont le venin est si prompt que l'homme n'en a pas plus tôt senti l'atteinte, qu'il expire dans des convulsions horribles.

» Parmi les autres animaux dont abondent les forêts vierges de cette contrée, on remarque l'image du mortel indolent, la figure la plus immonde qu'ait façonnée la nature, ce singe hideux et repoussant auquel nous avons donné le nom de *paresseux*. Tout dans son aspect annonce une lenteur profonde. On a beau le battre et l'aiguillonner, sa tardive impulsion est telle qu'il emploie tout un jour à faire quelques pas (L).

» On distingue aussi le caméléon qui, dit-on, ne se nourrit point, comme les autres animaux, de feuilles ou de fruit, de viande ou d'herbe, ce qui a fait croire au vulgaire qu'il vivait d'air. Le sarehué, ennemi de tout animal domestique, erre comme un forban autour des habitations. Le guassinin amical répond sans défiance au chant astucieux du guariba et le suit sans crainte dans la savane. Je ne décrirai pas minutieusement tous les animaux auxquels le cabocle fait la guerre, les cerfs, les capivaras, les coatis, les pacas, les teús, les parias, les tatus et les coties (M).

» Le subtil babouin, qui habite l'épaisseur de la forêt, promène de branche en branche son inutile vivacité. Il ne lui manque que la parole pour faire croire qu'il n'est point de la classe des

sauvages habitans du désert. Imitant la joie, contrefaisant la tristesse, il porte tellement son instinct au-dessus de celui de ses pareils, que sa seule adresse le conduit à tout ce dont la nature le repousse (N).

» Le plus joli des oiseaux qui vivent dans ces solitudes est le zabelé, qui ressemble au francolin, et dont la chair fait les délices des voraces Tapuyas. Ces barbares ne prisent pas moins l'enha-popé, à la chair blanche et délicate, et les colombes américaines, qui l'emportent en goût et en saveur sur nos meilleures perdrix.

» Le Brésil nourrit encore les juritis, les pararis, aussi gras que tendres, l'hiraponga, si recherchée pour les festins, les marrecas, qui couvrent les rives des fleuves, les jacutingas et les aracans.

Et si vous descendez sur les bords des lacs habités par les galeirons et les canards sauvages, vous verrez autour de votre pirogue tout un peuple ailé et nageur s'ébattre dans l'air et dans les ondes.

» A la plupart des oiseaux du nouveau monde, la nature a refusé ces accords harmonieux qui séduisent l'oreille et qui charment le cœur dans nos forêts européennes; mais, toujours équitable jusque dans ses rigueurs, elle a compensé largement l'absence de cet avantage par la réunion de toutes les teintes qui peuvent éblouir nos yeux. Les plumes du toucan sont d'autant plus estimées qu'on les dirait tissues de fil d'or, et le guarace dans ses jeux étale à nos regards son magnifique manteau de pourpre.

» Partout le ciel est obscurci de nuées de perroquets babillards, qui égalent en beauté les verts maios, et profèrent des paroles humaines. A leurs voix répond celle des périquites et des canindes qui brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le bel ara seul est plus avare de paroles, et trop souvent il trouble l'air de son cri rauque et perçant.

» Noirs comme nos merles plébéiens, les bicudes l'emportent sur eux par la grâce de leurs manières et le charme de leur voix. Les sabias sont muets sur terre; mais à peine l'eau a-t-elle mouillé leurs plumes, qu'ils enchantent la nature par leurs doux accens. Les coleirinhos ont le cri aigu; les patatibes imitent dans leur gazouillement les soupirs de l'absence et les gémissemens

de l'infortune, tandis que le charmant canari dispense tous les trésors de l'harmonie la plus variée, et que l'imperceptible colibri disparaît sous une feuille de myrte (O).

» Les mers du Brésil ont aussi leurs trésors. Je ne connais pas de perles plus précieuses que celles qu'on extrait des huîtres de cette contrée. Les côtes de Céara abondent en ambre gris, d'une épaisseur peu commune, et en délicates coquilles de nacre, dont le reflet est d'or et d'argent.

» Ces parages sont riches en poissons de toutes espèces, parmi lesquelles je citerai, comme nous étant plus particulièrement connues, la sole, l'alose, le méro, l'anguille, dont les bancs encombrent la mer, l'esturgeon, le mulet délicieux, le xerne, le voador, qui

disparaît dans les profondeurs de l'abîme, le merlan, la sardine, le gallo, la raie, la tanche, le carapon et l'encharroque.

» Parmi les poissons indigènes, je n'oublierai pas le berupira, le vermeil, le garopa, le pampano, le corima, estimé du vulgaire, la dorade, chère à notre Europe, le carapeba, le paru et l'abondant chareo, qui ne doit pas être pour vous un objet de dedain, puisque seul il forme presque toute la nourriture des malheureux de cette contrée.

» De juin en octobre, la baleine, géant maritime, s'aventure en pleine mer; horrible et repoussante, elle a vingt-six palmes de large, et soixante-dix de long. Elle accable les eaux de son poids affreux, et la graisse dont elle est en-

tourée, invite le pêcheur à s'exposer aux dangers de l'Océan pour la conquérir et en tirer une huile abondante.

» Ses arêtes sont des os monstrueux ; le fer est moins dur que sa peau à laquelle sont attachés des milliers de coquillages qui vivent de sa substance et paraissent adhérens à son être. Entre ses yeux effroyables se dresse sa trompe hideuse, qui lance, avec la rapidité de la bombe, de vastes colonnes d'une eau noirâtre.

» Dans la gueule, qui ressemble à une grotte profonde, pend sa langue, qui a douze palmes de long. Cette gueule est sans dents, mais hérissée de quarante nageoires ou fanons, au moyen desquels l'animal transmet à son estomac tous les alimens qu'il saisit au sein des vagues : des poissons, de la viande,

et toutes les immondices qui surnagent sur le liquide élément.

» Deux nageoires sont adaptées à ses flancs comme de grands bras, et elles ont chacune plus de vingt palmes de long. De concert avec la queue, elles servent au monstre d'avirons et de gouvernail, troublent la mer, et, causant de toutes parts un affreux désordre, couvrent au loin les navires d'un déluge d'eau. L'animal, poursuivant sa tranquille route à travers les ondes mugissantes, est pris souvent par les navigateurs pour une île inconnue qui s'enfuit à mesure qu'ils en approchent.

» Ce monstre hideux n'est point insensible à l'amour maternel; et lorsqu'il voit s'avancer le pêcheur armé, il se laisse tuer en combattant, pour

donner à ses petits le temps de s'enfuir. Quand ceux-ci sont pris, on s'en sert pour attirer leur mère dans l'intérieur de l'anse, et la harponner à son tour du haut de la longue pirogue (P).

» Sur les côtes, dans le creux des rochers, à l'embouchure des rivières, on recueille la moule apétissante, le homar, le polype recourbé, l'écrevisse, la santola, la sapateira, d'excellentes huîtres et le peuple innombrable des crevettes. Parmi les mangliers, dont le vert labyrinthe égare la vue, on découvre d'innombrables légions de crabes de mille espèces différentes. Le ciel, la terre, l'onde, tout se réunit enfin pour faire du Brésil le pays le plus enchanteur et le plus riche de l'univers. »

Admirou Duplessis no peito nobre
O generoso ardor, e o patrio zelo,
. . . .
Novo motivo para mais querello :
. . . .
Na nova expedição quer socio tello.

Duplessis admire la noble valeur et le généreux patriotisme du Lusitanien ; l'amitié qu'il lui porte en acquiert une nouvelle force, et il se résout à l'accompagner dans son expédition.

CHAPITRE XXV.

LE DÉPART DE FRANCE.

Trois fois le soleil, dans sa course oblique, avait parcouru la carrière des tropiques, et trois fois dans le doux climat de l'Europe avril avait ressuscité les plantes, depuis que Diogo, quittant le sauvage Brésil, était venu chercher sur les rives de France les lumières qui lui paraissaient indispensables pour

arracher les barbares à leurs funestes erreurs.

Toujours occupé de ces peuplades malheureuses, dont la présence de son épouse lui rappelait sans cesse le souvenir, il songeait déjà à s'éloigner des bords amis de l'ancienne Gaule pour retourner dans sa patrie adoptive. Il persiste plus que jamais dans le généreux projet d'instruire la rudesse de ces sauvages, et d'adoucir leur cruelle inhumanité.

Tandis qu'il cherche à s'embarquer sur un navire qui mette promptement à la voile, Duplessis l'aborde et lui propose, au nom du roi de France, d'arborer l'étendard des lis sur les rives du Brésil. « Nous vous fournirons, lui dit-il, d'abondans secours, des troupes valeureuses, et la récompense que vous

recevrez de nous surpassera toujours le service que vous nous rendrez.

»Si votre cœur généreux est occupé sans relâche du louable projet de civiliser ces nations grossières, la France vous en fournira les moyens en mettant à votre disposition une multitude nombreuse, qui, mêlée aux barbares, amènera sans secousse cet heureux résultat. Quelle erreur fut jamais plus fatale à l'Europe que de ne croire pouvoir fonder des colonies qu'en commençant par exterminer les nations indigènes!

»Rome n'agit point ainsi quand elle couvrit l'univers de ses colons. La conquête achevée, le sang ne coulait plus, le barbare vivait heureux dans ses foyers, tout concourait à la gloire de la ville immortelle, et si Rome était

maîtresse du monde, le monde insensiblement devenait Romain.

» Le système que je vous conseille n'est pas à dédaigner. En l'employant avec prudence, vous verrez en peu de temps les peuples de vos déserts devenir Français. L'homme vit en sauvage quand, au fond de sa retraite, il ne communique pas avec l'homme, et qu'il n'adopte point ses lumières. Jamais vous n'arracherez le barbare à sa solitude, si, en lui amenant de nouveaux frères, vous ne lui donnez pas de nouvelles mœurs et une nouvelle patrie. »

Ainsi parla le Français; mais Diogo, toujours fidèle à son pays, lui répondit : « Le dessein que vous me proposez est sage, je n'en disconviens pas, et j'aurais grand tort d'essayer de le combattre; mais je serais bien plus coupable

encore si j'acquiesçais à votre demande, étant loyal sujet du roi mon maître, Portugais du fond de l'âme, et, regardant tout ce qui a été découvert en Amérique comme appartenant à mes compatriotes.

» Quand un peuple vit hors de la loi commune des nations, en proie au désordre et à l'anarchie, le droit de le soumettre, de l'éclairer, de le rendre humain, est le partage du premier occupant. Cette vérité nous est suggérée par la nature elle-même. La nature a inspiré à Cabral l'heureuse idée d'aborder ces rivages. Cabral est Portugais, ces rivages appartiendront au Portugal.

» Mon refus n'a rien qui doive offenser la France. Tant que j'aurai le moindre pouvoir sur les enfans du Nouveau-Monde, elle y sera traitée avec une

prédilection toute particulière, et Bahia réservera toujours à son commerce le rang le plus distingué parmi les autres nations. Vous y trouverez des baumes précieux et des bois estimés. Enfin, sans m'écarter de l'obéissance que je dois à ma patrie, je vous promets d'être tout Français par reconnaissance et par inclination. »

Duplessis admire la noble ardeur et le généreux patriotisme du Lusitanien; l'amitié qu'il lui porte en acquiert une nouvelle force, et il se résoud à l'accompagner dans son expédition. Diogo, avant de s'embarquer, tourne encore une fois les yeux vers sa terre natale, recommande ses destinées à l'Éternel, et écrit à son monarque pour l'instruire de son prochain voyage.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

—

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

—

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,

TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

I[re] LIVRAISON.

CARAMURÚ.

CARAMURÚ.

REMARQUE.

—

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dites *Caramourou*, et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA,

ROMAN-POÈME BRÉSILIEN;

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1829.

Cavalheiro de Malta e Franco nobre
Era Villegagnon de forte peito,
Soldado antigo, que o valor descobre,
E entre os hugnotes de maior respecto.

A la tête s'avance un gentilhomme français, un chevalier de Malte, Villegagnon, vieux soldat dont la valeur est admirée, et devant qui s'incline le glaive des huguenots.

CARAMURÚ.

CHAPITRE XXVI.

LA CONQUÊTE DU BRÉSIL PAR LES FRANÇAIS.

Déjà le vaisseau français naviguait à travers les plaines salées de l'Atlantique; l'équipage distinguait ce long promontoire qui termine l'Europe à l'occident, et qui sert de balise au vieux nocher. Derrière se déroulent la contrée que le Minho arrose de ses ondes, et les plaines verdoyantes de l'heureuse Galice.

Le pilote dirige la proue vers le couchant, et l'on fait route sous les feux dévorans du soleil parvenu à la moitié de sa course journalière.

Tandis que le navire sillonnait l'Océan non loin de l'équateur, l'innocente Paraguaçú, la modeste Catherine implorait, suivant sa coutume, les faveurs de la mère de Dieu. Soudain, à la vue de tout l'équipage qui la contemple, elle paraît immobile et comme absorbée. Les uns croient qu'elle sommeille, d'autres se persuadent qu'elle vient de passer dans les bras de la mort.

Dans ses traits brille une douce satisfaction intérieure, un calme parfait qui répandu sur tout son visage, semble annoncer que de grandes pensées occupent son âme. Un rayon de cette lumière éternelle dont les élus jouissent

dans le ciel éclaire son front, et suspend en elle les sources de la vie. Ainsi, pendant plusieurs heures évanouie, elle laisse son époux en proie à la plus cruelle anxiété. Il se demande si le sommeil enchaîne ses sens, ou s'il s'y développe quelque germe de funestes maladies, si son existence est en péril, ou si, habitant déjà les hauteurs de l'empyrée, elle ne voit plus la terre que du séjour des immortels.

Enfin, revenant à elle par degrés, elle promène ses regards muets sur la foule empressée qui l'environne, et, comme blessée par la brise de mer qui se joue dans sa longue chevelure, elle pousse un soupir, et s'écrie : « O ciel délicieux! patrie éternelle!... Combien l'air qu'on respire ici est pesant! Heureux celui qui, transporté pour toujours

sous la voûte azurée, y jouit de cette paix profonde qu'on cherche vainement ici-bas! »

Diogo est saisi d'étonnement. L'équipage qui écoute la belle Américaine partage sa surprise, et ne doute pas que tout ce qu'il entend ne soit l'effet d'une de ces visions surnaturelles, sources de grandeur et de prodige. « Dieu, dit le Portugais, se plaît quelquefois à déposer dans notre âme ses plus intimes secrets, et alors les divulguer imprudemment c'est s'exposer à sa juste vengeance. Mais ici le miracle est si évident pour tous les yeux, que la Providence a voulu sans doute nous permettre d'en sonder les profondeurs, et je ne suis pas téméraire de pousser plus loin mon investigation.

» Raconte-nous, âme fortunée, ajou-

te-t-il en s'adressant à Paraguaçú, raconte-nous la vision sublime que le ciel vient de t'envoyer. Qui sait si par toi la Providence ne veut pas nous transmettre de sages avis pour nous diriger dans le cours incertain de la vie? Ne nous cache rien de tout ce que ce rayon de lumière a versé dans ton être enchaîné, et, imposant un frein puissant à ta mémoire, tâche de faire revivre pour nous les mystères dont tu fus éblouie.»

A ces mots, un silence profond régna dans l'auditoire, on s'assit en rond à la poupe, et tous les regards fixés sur Catherine attendaient avec impatience les premières paroles qui allaient s'échapper de sa bouche. Assise sur l'affût d'un canon qui penche vers le bord du navire : «Vous m'ordonnez, dit-elle, de vous exposer les détails du prodige dont

je viens d'être la cause et le témoin. Mais comment espérer de vous transmettre des choses venues de si haut, et de conserver la science de l'avenir, quand j'ai vu s'éteindre la lumière à la lueur de laquelle je le distinguais?

» J'ai vu, est-ce l'effet d'un songe ou l'image fidèle de la réalité? j'ai vu rouler devant moi un vaste globe du plus pur diamant; à sa surface se peignait un pays varié, opulent, immense. Je l'ai examiné avec attention, et j'ai reconnu sans difficulté ma belle patrie, ce Brésil magnifique auquel ce diamant enchanté donnait l'apparence d'un monde.

» Les yeux fixés sur ce spectacle inoui, j'ai vu avec étonnement l'admirable rade de Bahia s'ouvrir par une bouche de trois lieues, et s'étendre à près de douze lieues de diamètre. Sept fleuves

qui avaient leurs embouchures dans ce golfe, de nombreuses habitations, de riantes peuplades dont ses bords étaient ornés, semblaient être les joyaux de la magnifique cité qui se dessinait en amphithéâtre.

» Elle se déroulait divisée en deux grands quartiers ayant chacun une vaste place. Une forteresse sortant des ondes se dressait comme pour défendre l'entrée de la barre ; une autre non moins terrible couronnait la montagne voisine; huit citadelles flanquaient l'enceinte de la ville ; une neuvième couvrait Taparica ; enfin à mes yeux s'offraient deux énormes poudrières sur l'une desquelles mes traits avaient été gravés.

» Dans un temple magnifique je distinguais une nombreuse réunion de saints prélats. L'un d'eux expirait sous

les coups des barbares; un autre ceignait l'épée valeureuse; plusieurs, animés d'une haute vertu s'enfonçaient dans des forêts regardées comme impénétrables. Une tendre charité guidait leurs pas. Ils consacraient leur temps, leurs soins, leurs forces, leur vie même à la propagation de la foi dans ces solitudes inconnues.

» Un vaste palais me présentait les illustres gouverneurs dont le souvenir sera immortel dans les fastes du Brésil, ces braves Souza que Bahia doit vénérer, ces nobles Costa qui marchèrent si dignement sur leurs traces. Mais parmi ceux à qui la victoire érige le plus de trophées s'élève radieux l'intrépide Mendo-de-Sá que ses concitoyens proclament le père de la patrie.

» A cette famille de héros appartient

encore le courageux Fernand dont je vois briller la redoutable épée ; il s'élance contre les barbares du désert, et ne leur abandonne sa vie qu'après avoir d'avance vengé sa mort. Je détache mes yeux du sol de Bahia, et je vois à travers les plaines de l'Atlantique s'avancer une puissante flotte qui s'empare des îles, du continent, et allume dans le Brésil les torches d'une funeste guerre.

» Sur cette flotte je crois apercevoir les uniformes et les drapeaux de la France. Pedro Lopez de Souza lui dispute la mer dans un furieux combat. Plus loin Luiz de Mello et Souza l'attaquent encore, et Christovam Jacques, qui parcourt ces parages, engloutit deux de ses vaisseaux dans la rade de Bahia.

» Mes yeux ne m'ont point trompée : Ces adversaires appartiennent à la Fran-

ce, mais à la France ennemie de son roi, à la France attachée à l'hérésie, et méditant déjà la conquête du Brésil. Leur escadre, protégée par une faction puissante, répand la terreur sur le vaste Océan, et rêve dans son orgueil l'établissement d'une colonie en faveur de Calvin.

» A leur tête s'avance un gentilhomme français, un chevalier de Malte, Villegagnon, vieux soldat dont la valeur est admirée, et devant qui s'incline le glaive des huguenots. Il berce son parti des plus flatteuses espérances, lui promet un vaste empire sur le sol vierge de l'Amérique, et l'hérésie, comptant sur son triomphe, lui donne la main d'un bout de la France à l'autre.

» Je le vois naviguer à la hauteur du cap Frio, suivi d'autres guerriers qui

brûlent de partager sa gloire ; je le vois explorer la nature du terrain, traiter les sauvages avec affabilité, et, semant dans leurs âmes simples la haine du nom portugais, les déterminer à l'aider dans ses projets de conquête et de commerce.

» Sans perdre de temps il tourne vers la France sa nef chargée des plus riches productions du pays, et en un clin d'œil je le vois reparaître debout sur un plus grand vaisseau, suivi d'une plus puissante flotte, et soutenu par de plus nombreux soldats. A son aspect les nations du désert accourent de leurs profondes solitudes, et s'allient avec transport à ces étrangers, moins incultes mais non moins féroces qu'eux.

» Villegagnon, dont les forces s'augmentent rapidement de celles des

peuples confédérés, marche à la conquête de toute la côte, dont il se flatte de chasser les soldats du Portugal. Paraiba lui ouvre ses portes; Lisbonne se voit dépouillée de ce riche comptoir, et sur toute la plage du Brésil, il n'est plus de port qui ne soit bloqué par le huguenot. »

O valente francez, que a bellica arte
Jà com valor na Europa professára,
O peito á fuga oppôe por toda a parte,
E faz que volte o fugitivo a cara.

Le général français, qui a déjà donné en Europe des preuves nombreuses de sa bravoure, oppose de tous côtés sa poitrine aux fuyards, et les contraint à faire volte-face.

CHAPITRE XXVII.

GUERRE CONTRE LES FRANÇAIS.

Au souvenir de ce triste tableau, Paraguaçú laisse échapper un long soupir, mais bientôt, reprenant courage, elle poursuit en ces termes :

« Mendo-de-Sá, qui a prévu le danger, arme trois vaisseaux de guerre auxquels il joint huit bâtimens de commerce et plusieurs autres qu'il appelle de toutes parts à son secours, et afin que

sa force soit égale à celle de l'ennemi, sur de longues pirogues qu'il a rassemblées à la hâte, il guide contre les puissans Tamoyos les troupes vaillantes des Carijos du désert.

» On appelle Nhiteroy l'immense rade dont l'étroite embouchure fortifiée par une barre difficile ferme à l'ennemi l'entrée d'une espèce de vaste lac entouré de terres. Là s'élève une île de rochers, citadelle considérée jusqu'alors comme imprenable, et du haut de laquelle de nombreuses foudres d'airain jettent l'effroi et repoussent le valeureux Mendo.

» Cette île ainsi revêtue d'une muraille naturelle brave la force des balles et rend inutile l'attaque des Lusitaniens. Trois jours assaillie par les nôtres, elle demeure impassible au milieu de leur

feu continuel, jusqu'à ce que l'invincible Mendo, las de tant de résistance, ait enfin donné le signal de l'assaut.

» Affrontant les flèches et les balles, le Portugais s'élance sur le roc, et renversant l'armée française, il culbute, frappe, égorge, anéantit tout ce qui se présente à lui. Le Français, à l'aspect de l'ennemi, n'oublie pas de son côté ses antiques prouesses : il ne cède que lorsque les forces et le sang lui manquent, et n'abandonne l'île aux vainqueurs que lorsqu'il peut à peine espérer de s'en éloigner.

» Mendo ne s'arrête point à voir fuir l'ennemi, mais, démolissant la haute citadelle qui lui a servi d'asile, il court visiter la terre ferme avec son escadre triomphante. Ayant tout soumis à son nom, il tourne sa proue vers Bahia,

qui subitement illuminée reçoit, au son des trompettes et des clairons, le héros qui vient de se couvrir de tant de gloire.

» Cependant la faction des huguenots, furieuse de sa défaite, envoie encore au Brésil Villegagnon, qui, recouvrant l'île perdue, porte dans tous les environs une guerre acharnée. Notre marine se voit violemment attaquée, et la forte escadre que commande le Français, dominant les vastes plaines de l'Atlantique, ferme au Brésil surpris tous les débouchés de son commerce.

» La monarchie lusitanienne ne peut voir d'un œil tranquille cette lutte inégale. Amie du roi très-chrétien, elle juge qu'il est de son devoir de l'aider à combattre l'hérésie révoltée, et elle lance vers l'Amérique une puissante

flotte. Les terribles galions qui la composent sont montés par des équipages de choix. A leur tête vogue le prudent Eustache de Sá, chargé de la mission d'expulser les calvinistes de la rade et d'y fonder une nouvelle cité.

» L'illustre Mendo embrasse avec effusion le valeureux guerrier que lui adjoint le roi son maître. La flotte portugaise s'unit à celle de Bahia; de nombreux bataillons américains se mêlent aux forces lusitaniennes; tout s'ébranle enfin pour aller attaquer les Français, dont les rangs sont constamment grossis par les escadrons de l'horrible Tamoyo.

» On appelle Pain-de-Sucre (*) cet

(*) Cette montagne, située à la gauche

énorme rocher élevé en forme de pyramide, au pied duquel l'armée des assaillans s'élance exempte de crainte. On voit à travers les flots écumans s'avancer comme une forêt entière les innombrables pirogues des Indiens, sur lesquelles on remarque les brillantes troupes françaises que l'Europe a instruites dans le grand art de la guerre.

» Attaqués par ces forces menaçantes les retranchemens lusitaniens se couvrent de dards, de flèches et de balles; un voile d'horreur s'étend sur les deux armées; des nuages de fumée dérobent la vue des navires; le bruit du canon

---

du navigateur qui entre dans le port de Rio-Janeiro, porte encore ce nom, qu'elle doit à sa forme.

se prolonge d'échos en échos; tout est sourd dans le camp et sur le champ de bataille; et, à la lueur des horribles éclairs de l'artillerie, on voit rouler partout des corps privés de têtes.

» Envahis par les flammes les vaisseaux s'avancent et remplissent la rade d'un bruit épouvantable, les pirogues se choquent, les galions se menacent, on entend de toutes parts le cliquetis des épées, le golfe est tout en feu, et la terre et la mer teintes de sang offrent à l'œil effrayé un labyrinthe, un abîme, un enfer.

» Après avoir long-temps combattu avec un égal péril, le feu de l'ennemi se tait, et l'on s'aperçoit que tout le carnage est de son côté. Le Tamoyo, redoutant les suites de sa révolte, a cédé dès le premier choc, et le Français, n'essayant

point sur ses vaisseaux une résistance inutile, va chercher un asile dans le creux des rochers.

»Mais le brave Sá ne cesse point de poursuivre les Indiens; il s'enfonce avec ses troupes dans l'épaisseur des bois; il veut abattre l'orgueil insensé des barbares, et détacher le désert d'une injuste alliance. Les Tamoyos devinent son projet, et, pleins de confiance dans leur valeur, fuyant de leurs villages dans les forêts et dans les grottes, ils disputent courageusement les derniers soupirs de leur longue indépendance.

»Le combat est âpre, et la guerre lente : le Français assiégé ne se rend pas. Les sauvages retranchés dans leurs solitudes dressent constamment des embûches aux Lusitaniens; mais le

brave Mendo, qui roule dans son esprit le généreux dessein de secourir Eustache, fait des levées, cherche des navires, enflamme les cœurs et respire la gloire.

»Déjà sa grande escadre a doublé le cap Frio; elle jette l'ancre à la vue des rochers occupés par l'ennemi. Celui-ci frémit en apercevant la flotte, qui le menace, couvrir l'étroite barre de ses innombrables vaisseaux. Les deux armées lusitaniennes s'unissent; le frère raconte à son frère les dangers qu'il a courus, et le fils embrasse avec transport le père que le ciel lui a conservé.

»Mendo a pressé Eustache contre son cœur; il est d'avis que, fêtant leur réunion par une salve mortelle, le bronze vomisse un horrible feu contre l'amas de rochers qui frappe leur vue. Ce glo-

rieux dessein ayant été mûrement examiné par les deux chefs, ils dirigent l'assaut contre le roc formidable, et voguent, à front découvert, droit aux assiégés.

» On distingue, au milieu des crevasses, de nombreuses bouches de canon et de mousquet, dont le tonnerre sème au loin l'épouvante, et, sur la crête des montagnes, l'immense bande des Tamoyos, arrachant d'énormes blocs de pierre, et obscurcissant l'air de ses flèches aiguës.

» L'ennemi repousse long-temps l'attaque par un feu bien nourri; mais enfin les Portugais s'élancent avec fureur sur la roche effrayante. Plusieurs, saisissant corps à corps leurs adversaires, roulent avec eux de précipices en précipices; celui-ci tombe frappé d'un ja-

velot, celui-là, percé d'une balle rapide, est lancé dans les profondeurs de l'abîme.

»Le rocher se fond en feu, tandis que tout autour les vagues bouillonnent et jettent des flammes. Au sein de ce chaos de bruit et de fumée, l'ouïe et la vue sont également inutiles. La terre tremble partout, l'eau ne peut se soustraire à l'incendie, et le vieil Océan, brûlant d'un feu insensé, cache dans les flots sa tête vénérable.

»Comme le Vésuve de sa bouche effrayante verse des fleuves de feu dans la mer, et lance avec rage dans les airs les fragmens de ses entrailles enveloppés de flammes; la cendre couvre le ciel obscurci, le sol mugit, la terre s'agite, l'abîme gronde, et le mortel

tremblant croit que le ciel tombe et que le monde se dissout.

» Ainsi sur la roche dure de Villegagnon frémit la tourmente, et la flamme mêlée à l'affreuse fumée retrace à tous les yeux les cavernes du lac infernal. A la faveur de cette obscurité, le Portugais évite l'atteinte de l'ennemi, dresse ses échelles et monte hardiment à l'assaut.

» Déjà arborées par la main du brave Eustache, les couleurs lusitaniennes flottent au sommet du roc; on en arrache les lis dont Villegagnon a orné son palais; les Tamoyos se précipitent le long des crevasses, et la valeur portugaise, poursuivant l'épée à la main la garnison française, l'oblige; après un choc terrible, à songer à la retraite.

» Le général français, qui a déjà don-

né en Europe des preuves nombreuses de sa bravoure, oppose de tous côtés sa poitrine aux fuyards, et les contraint à faire volte-face. Apercevant Eustache, qui, quoique chef des Lusitaniens, garde seul l'étendard, il veut en l'immolant terminer d'un coup cette guerre sanglante.

»Le vaillant Portugais ne perd pas courage. Attaqué de toutes parts, il oppose son immense bouclier au choc des balles, et résiste de pied ferme aux ennemis furieux. Il arrache à Lebrun ce mousquet ardent avec lequel il a semé le carnage, en frappe ceux qui l'entourent, et précipite bien des guerriers du sommet de la montagne dans les ondes qui baignent sa base.

»Déjà tout fuit autour de lui, quand La Rochefoucauld vient rétablir le com-

bat, et, visant le héros à la partie du front que la visière a laissée découverte, il l'atteint d'une balle mortelle. Le Portugais en tombant essaie en vain de parler, la voix lui manque, ses forces lui permettent à peine de coller ses lèvres sur la croix de son épée, il lève ses yeux au ciel, il expire; mais la terre arrosée de son sang glorieux va produire la victoire.

» Le dernier effort des Français achève de les épuiser, ils sont contraints d'abandonner ce roc si vaillamment défendu, et l'armée portugaise s'y fortifie. Mendo, au sein de son triomphe, gémit du coup affreux qui l'a privé de son compagnon d'armes; il regrette que, dans l'ardeur de sa jeunesse, le malheureux Sá ait oublié ses devoirs de chef pour remplir ceux de soldat.

« Ami, s'écrie-t-il, la patrie un jour
» t'honorera comme un martyr de la foi
» et de la liberté ; mais ton sang héroï-
» que donne, en attendant, une nouvelle
» vigueur à cette terre favorisée du ciel ;
» je veux y élever une cité immortelle,
» je veux que ses habitans, racontant à
» leurs fils ton trépas admirable, com-
» mencent leurs annales par un trait d'hé-
» roïsme, et citent avec orgueil leur
» fondateur comme la gloire éternelle
» de Rio-Janeiro (*). »

» Tel est le nom qu'il donne à la rade
en souvenir du mois illustré par la mort
de son ami. La nouvelle cité est bâtie
sous l'invocation d'un saint martyr (**).
Les troupes, après s'être reposées de
leurs fatigues, s'embarquent en sa-

(*) *Rivière de Janvier.*

(**) *Saint-Sébastien.*

luant d'un long adieu la ville naissante, à laquelle sont promises de si belles destinées.

» Cependant le Tamoyo, de plus en plus féroce dans les combats, prépare une horrible guerre maritime contre la cité nouvelle. Mendo, qui ne s'endort pas sur ses lauriers, charge de la défense des côtes un brave chef Tapuya, connu parmi les siens sous le nom d'Ararig-Boia, et chez les chrétiens sous celui de Martin Alphonse.

» Ce cacique, fort respecté dans les aldées, et toujours attaché dans les batailles à la cause du Portugal, renforce de ses troupes l'armée de Mendo. Bientôt les Français reparaissent sur quatre vaisseaux de ligne, et, cherchant Ararig, ils viennent de doubler avec huit barques la pointe du cap Frio.

» A la faveur de la nuit ils débarquent en silence. Leurs bataillons disciplinés inondent le rivage, et se mêlent aux bandes regulières du Tamoyo, avec lesquelles ils doivent opérer de concert. Malgré leur impatience, ils jugent que le moment du combat n'est pas arrivé, et ils attendent que les premiers feux du jour dorent la cime des forêts pour attaquer la taba d'Ararig.

» Mais le brave Tapuya se dispose à les prévenir : comptant sur leur peu de défiance, il veut s'envelopper du voile insidieux des ténèbres pour investir leur camp mal gardé. Il rassemble ses guerriers, et, sans leur parler du péril qu'ils courent, après les avoir regardés un moment en silence, il leur dit, plein d'ardeur et en frappant son bouclier :

« Sus! phalange intrépide et valeu-
» reuse! qu'attendons-nous encore dans
» ces lieux? Faut-il, pour nous émouvoir,
» que les Français aient découvert notre
» retraite, et qu'ils livrent aux flammes
» notre camp? Je sais, d'un messager
» fidèle qui a observé la plage où ils
» reposent, qu'ils dorment maintenant
» libres de toute inquiétude. Que la mort
» les surprenne durant cet affreux som-
» meil! et qu'ils sentent nos coups avant
» d'avoir entendu nos menaces!

» Il suffit pour cela que votre mar-
» che soit silencieuse, et que, fondant
» sur leurs troupes sans défiance, vous ne
» vous serviez ni de balle ni de flèche,
» mais que vous les passiez au fil de l'é-
» pée. Emparez-vous ainsi de leur camp,
» désarmez-les avant qu'ils songent à
» la vengeance, et ne leur laissez d'autre

»retraite que celle de leurs pirogues;
»c'est là que je les attendrai.

»Ils appellent corps-de-garde le lieu
»où leurs armes sont déposées sous la
»vigilance de quelques sentinelles; cou-
»rez-y sur les pas de nos espions. Que
»le Français désarmé ne puisse rien en-
»treprendre! que, dépouillé des flam-
»mes impies que son bras lance avec
»tant de bonheur, il reste, dès le pre-
»mier choc, prisonnier de notre bande
»valeureuse.»

»Ainsi parle l'adroit Ararig; il dis-
perse lentement ses guerriers dans les
broussailles, après les avoir prévenus
qu'à un temps donné, à un certain lieu,
ils aient à se réunir en épais bataillons.
Les sauvages, trouvant le camp ennemi
enveloppé dans le sommeil, sans gardes,
sans sentinelles, s'y glissent pas à pas,

un à un, et tombent tous à la fois sur le Français épouvanté.

» Tous ceux qui résistent sont égorgés impitoyablement : on s'empare des armes, et quiconque vient chercher les siennes ne trouve à leur place que la mort. La mort succède partout au sommeil. Plusieurs, se voyant sans mousquet, et ignorant la cause du tumulte, cherchent leurs pirogues pour s'enfuir.

» Mais Ararig-Bohia, aussi rapide que l'éclair, foudroie sur le sable ceux qui dorment, et attache avec de fortes cordes ceux qui, privés d'armes, ne songent pas à lui opposer une résistance inutile. Sa fidèle troupe, se répandant sur l'immense plage, remplit tous les alentours d'épouvante et d'horreur; la plaine est couverte de cadavres, et des lacs de sang fument aux environs.

» Déjà l'étoile du matin scintillait dans l'azur riant des cieux, et, dissipant les ténèbres, elle éclairait d'une lueur tremblante le jour qui se levait à l'extrémité de l'horizon, quand à tous les yeux vint s'offrir le hideux carnage de la nuit, et le Français cherchant en vain un asile dans ses pirogues que la marée montante a livrées au vainqueur.

» Ararig poursuit sans relâche la multitude des Tamoyos, qui s'enfonce en vain dans l'épaisseur des taillis; leur aldée est renversée de fond en comble; les bois, les broussailles sont battus; l'épée précipite un grand nombre de fugitifs dans les profondeurs de l'Averne; d'autres, dans leur rapide retraite, s'abîment dans les gouffres de la mer; l'œil ardent du vainqueur visite sans pitié la cabane, la pirogue, et pas

un seul des vaincus n'échappe à la massue foudroyante.

» Ce guerrier, l'honneur du Brésil, fait à la nation des Tamoyos une guerre si opiniâtre, que son glaive éteint leur nom et dépeuple leur terre. Tant qu'il erre dans la campagne, semant l'effroi de toutes parts, jamais le rebelle insolent ne débarque sur cette côte, qu'il ne le frappe de mort ou qu'il ne le réduise, au moins, en esclavage. »

Dezeseis longos seculos contando,
Com annos vinte quatro a vulgar era,
Vi a batava esquadra o mar surcando,
Onde Wilhekens general modera.

L'ère vulgaire compte déjà seize longs siècles, suivis de vingt-quatre années, quand je vois l'escadre batave fendre la mer sous le commandement de Wilhekens.

CHAPITRE XXVIII.

GUERRE CONTRE LES HOLLANDAIS.

« Ici, reprend Paraguaçú, j'ai vu du trône du ciel descendre une beauté endormie. La piété, le bonheur, la science et la vie brillaient sur sa figure enchanteresse et divine. Des plis de son manteau doré s'échappait l'opulence si chère à la terre, et à peine eut-elle touché notre globe que la guerre s'en-

gloutit dans la profondeur des enfers.

» C'était la Paix, douce messagère du ciel, récompense précieuse d'un sceptre qui, zélé pour la foi, propage le saint culte partout où il commande, et consolide en tous lieux le règne de la justice et des lois. Sans les désastres que lui a légués cette guerre malheureuse, le Brésil jouirait d'un long repos, et pendant soixante-dix ans d'un gouvernement sage, il verrait dans son étendue la terre tranquille et la mer exempte d'effroi.

» L'épée radieuse et la bombe effroyable ne retentissent plus dans les plaines de l'Océan et dans les solitudes du désert : on n'entend que la voix du formidable Évangile, voix douce, simple, exempte d'artifice et d'orgueil. Sa

crainte religieuse assujettit au joug charitable du Rédempteur les nations barbares de l'Amérique, et l'on voit briller dans la main des nouveaux apôtres la croix glorieuse, arme puissante qui a opéré cette étonnante conquête.

»Mais tout à coup j'aperçois l'empire Lusitanien s'engloutir dans le sang, au milieu de l'ardente Libye, et ses domaines dans l'hémisphère américain envahis par le Batave que la mer vomit sur ses côtes. Abandonné par le pouvoir hespérien, combattu par mille contre-temps sinistres, le riche Brésil a livré l'immensité de ses côtes à la froide Hollande.

»L'ère vulgaire compte déjà seize longs siècles suivis de vingt-quatre années, quand je vois l'escadre belge fen-

dre la mer; Wilhekens commande aux troupes qui la montent; les vaisseaux obéissent à l'amiral Petre Petrid, l'effroi de l'Océan, et qui, paraissant naviguer vers l'Inde, vient, contre toute attente, jeter l'ancre devant Bahia.

» J'aperçois le front de la place dans laquelle commande le brave Furtado; ce chef mesure le péril et dispose tout pour une vigoureuse résistance. Il assemble des troupes aguerries, mais il n'en peut tirer aucun secours : elles se dispersent poursuivies bien moins par la crainte des armes que par la présence de la hideuse famine.

» Le Batave expérimenté a vu les troupes, à peine réunies, oublier leur ardeur et songer à la retraite; les remparts lui semblent couronnés d'une multitude moins nombreuse; il distin-

gue le peuple s'agitant avec effroi, il compte déjà sur une victoire facile, et, s'emparant d'une redoute, il attaque la cité.

» Ruiter et Duchs, à la tête d'une légion, se précipitent vers la porte de San-Bento; mais, repoussés avec une valeur à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils abandonnent leur entreprise et opèrent leur retraite. Cependant la populace, qui soupçonnait peu jusqu'alors les horreurs de la guerre, alarmée de la promptitude de son propre triomphe, laisse à son tour le terrain que Ruiter vient de quitter, et fuit ceux qu'elle achève de mettre en fuite.

» Furtado-de-Mendoza, dont jamais la crainte n'obscurcit le front, fait volte-

face avec soixante-dix hommes seulement, et sa forte poitrine devient comme un nouveau mur pour la place. L'amour de la patrie, qui excite la fureur de ce brave Lusitanien, le porte à dédaigner le soin de sa vie : il se précipite sur le Batave qui l'inonde, en frappe un, en massacre un autre, et confond leur multitude étonnée.

» Les premiers feux du jour découvrent aux Hollandais la cité abandonnée de ses habitans, et sur le pont-levis le noble Furtado résistant seul avec ses soixante-dix compagnons. L'ennemi, étonné d'un si grand courage, sent combien il est à redouter si quelques secours arrivent au héros. Il s'empresse de traiter avec lui, et Furtado s'éloigne, avec tous les honneurs de la guerre,

d'une ville que sa valeur vient d'immortaliser.

» La Renommée, dans son vol rapide, ne tarde pas à publier la belle résistance de la capitale des Brésiliens, et le triomphe du Belge opiniâtre. Le bruit de cette conquête ébranle le trône castillan. L'Ibérie s'attend à voir se confirmer les succès que grossit le vulgaire, et le lion belge étouffer sous ses cruelles griffes les vastes empires du Mexique et du Pérou.

» L'Océan se couvre de nombreuses escadres, l'hidalgie espagnole et portugaise vole aux armes, de fameuses légions s'embarquent, et les flots bouillonnent sous le poids de tant de guerriers. Fadrique commande les vaisseaux castillans, ceux de la Lusitanie obéissent à Menezes, et la terre et la mer, incer-

taines de l'événement qui se prépare, se hérissent de canons mugissans, d'instrumens de mille espèces et de tout l'attirail de la guerre.

» Déjà la barre de Bahia est franchie par les soixante-six vaisseaux qui composent la superbe flotte. Montés sur ces nefs puissantes, douze mille hommes de haute valeur occupent l'enceinte du port. Les navires se forment en demi-lune pour couper toute retraite aux Bataves; mais Quif, l'un de leurs chefs, ayant tenté une sortie et attaqué la division de Fadrique, ébranle les troupes lusitaniennes, et met en déroute les Espagnols.

» Le Belge, plein d'orgueil et voulant donner une nouvelle preuve de zèle qui retentisse jusque dans sa patrie, lance contre l'escadre qui foudroie les

murs deux formidables brûlots. Menezes croit que ce sont deux barques sur lesquelles les assiégés veulent s'enfuir; toute son escadre s'agite à sa voix, et cette inspiration soudaine l'arrache à l'incendie qui la menaçait.

» La lune a déjà parcouru la sphère céleste, quand les Belges, ayant épuisé leur courage, se disposent à céder la victoire à la fureur sans cesse renaissante des assiégeans. N'espérant plus de secours, ils abandonnent aux nations alliées la capitale de l'empire américain. »

Paraguaçú continuait, et l'assemblée silencieuse l'écoutait avec attention. Soudain, battu par une horrible tempête, le vaisseau plonge son flanc dans les ondes; le capitaine appelle tout l'équipage à la manœuvre; les matelots,

voyant s'amonceler les vagues tumultueuses, s'élancent vers les voiles ; Diogo seconde leurs efforts, et Paraguaçú fait trève à ses discours.

Tem por nome Arrecife hum forte posto,
Que hum isthmo separou do continente,
Donde o castello de S. Jorge opposto,
Defende o passo ao transito imminente.

On donne le nom de Récif à une forte position qu'un isthme a séparée du continent, et à l'extrémité de laquelle s'élève le château Saint-Georges, qui défend le passage.

CHAPITRE XXIX.

PERNAMBUCO.

Le calme ayant succédé à la tempête, et la nuit escortée d'une douce brise étant descendue sur les flots, tout l'équipage, brûlant d'entendre la suite du songe, environne la belle Américaine. Chacun désire savoir qui l'emporta du Belge orgueilleux ou du Lusitanien intrépide. Chacun supplie Paraguaçú de

continuer le récit de son intéressante vision.

« J'ai vu, poursuivit l'aimable fille du Brésil, la guerre semer la division dans ma patrie, le Batave féroce y promener ses étendards triomphans, et les abîmes infernaux se peupler de victimes. J'ai vu les milices célestes, descendant des hauteurs de l'Empyrée, verser une telle valeur dans la nation affaiblie, que l'histoire compte chaque victoire pour un miracle du ciel.

» Petrid et Iolo, ces deux foudres de mer, avec leurs escadres maîtresses des côtes, répandent partout la désolation, et livrent le Brésil aux flammes dévastatrices. Petrid incendie la flotte qui revenait des Indes, et sur ses vaisseaux qu'écrase le poids des trésors, il forge de

nouvelles chaînes pour le malheureux Brésil.

» Le Belge, versant l'or à pleines mains, prépare d'ambitieuses machines de guerre; il arme de puissantes escadres, et rêve la prise de Pernambuco. Cette vaste région obéit à l'intrépide et prudent Albuquerque. Il répare la place, rassemble quelques bataillons, et prépare son artillerie. Soudain le liquide élément apparaît couvert d'une forêt de mâts. Ce sont soixante-dix vaisseaux qui rompent les ondes sous le commandement de Wandemburg.

» On appelle *páo amarello* une position voisine de la ville et commode pour le débarquement. Elle était mal gardée par Albuquerque, qui avait concentré ses forces sur la plage. C'est vers ce point que le Batave dirige tous ses ef-

forts. De là, partageant sa troupe en quatre divisions, il marche contre la délicieuse Olinde, où le cheflusitanien oppose à son ardeur les nombreuses bandes d'un peuple inexpérimenté.

» Le timide escadron des Portugais ne résiste pas long-temps au feu du Batave. Saisis d'une alarme inconnue, ils fuient confusément, tombent les uns sur les autres, se rendent à l'ennemi, et, laissant la malheureuse ville ouverte à sa fureur, ils courent se réfugier dans les déserts les plus profonds.

» Les Hollandais entrent dans la place abandonnée; ils s'étaient flattés de l'espoir d'y recueillir d'immenses richesses, ils n'y trouvent qu'une solitude effrayante. Irrités de voir leur cupidité si cruellement déçue, ils vengent sur les temples leur mauvaise fortune, profanent

les autels, et abreuvent le saint culte des plus horribles outrages.

» Mais le courageux Temudo ne souffre pas que le nom lusitanien reste entaché d'une fuite honteuse. Accompagné de l'intrépide Azevedo, il saisit son glaive, embrasse son bouclier, et, tandis que les Hollandais s'abandonnent aveuglément au pillage, il réunit quelques amis qui, haïssant la conduite de leurs compatriotes, offrent leur héroïque vie pour prix de la victoire.

» Honneur immortel du nom lusita-
» nien, s'écrie-t-il, cœurs valeureux qui,
» dans notre infortune, faites le plus bel
» usage de votre existence en achetant
» la gloire au prix d'une mort inévitable,
» voyez le Batave, dans l'ivresse de son
» triomphe, se livrer sans défiance au
» fil de notre vaillante épée. Marchons !

» et si nous ne le terrassons pas, n'ex-
» pirons pas du moins sans avoir vengé
» la patrie. »

» Il dit, et, saisissant à deux mains son glaive étincelant, il tombe sur un groupe d'hérétiques qui profane les vases saints, et souille le temple du Seigneur de ses sacriléges insultes. Il fait voler sur le pavé de l'église la tête des uns, plonge son fer dans la poitrine des autres, et, arrachant du tronc plus d'un bras valeureux, il l'envoie trembler au loin sur la terre ensanglantée.

» Azevedo, ayant épuisé ses balles et brisé son épée, ramasse une hallebarde dont il atteint Ruiter; il l'étend sans vie et le laisse en proie à d'horribles convulsions; de là il court sur Cornelisten, qu'il renverse encore, et puis sur le féroce Bla, qui, sous les coups

du héros, baigne le parvis de son sang noir.

» Tous les autres, imitant un si bel exemple, fondent sur les Bataves; mais ceux-ci, réunis en nombreuses légions, entourent les Lusitaniens et poussent de grands cris. Le Portugais résiste et ne se rend point, tant qu'il conserve un reste de vigueur et de vie. Tombant enfin sous le fer des Belges, il meurt, mais il est vengé.

» On donne le nom de Récif à une forte position qu'un isthme a séparée du continent, et à l'extrémité de laquelle s'élève le château Saint-George qui défend le passage. Là le Batave ardent trouve sans cesse devant lui le courageux Lima qui, avec trente braves, sacrifie à sa fureur plus de trois cents ennemis.

» Wandemburg s'étonne d'une intrépidité aussi inouïe, il n'ose en croire ses yeux, il ne peut se persuader qu'avec des ressources aussi faibles le Lusitanien résiste au choc de deux mille Hollandais. Ceux-ci occupent le glacis et tentent l'attaque régulière de la place, mais Lima n'en est point effrayé; il fait demander des secours à son général et continue à se défendre.

» Cependant le gros des Portugais, à qui leur inexpérience dans le métier des armes et une terreur panique ont fait prendre la fuite au premier bruit du canon, rappellent insensiblement le courage qui leur est naturel, et, augmentés de nombreuses troupes qu'entraîne la valeur d'Albuquerque, ils environnent le Belge de redoutes et de tranchées.

» Derrière ces travaux s'élève bientôt un camp qui tient en respect le Batave. Aucun de ces étrangers ne peut sans péril s'éloigner de ses drapeaux; toutes les routes leur sont fermées, les alimens ne leur arrivent plus. Ils voulaient cerner les Brésiliens, et eux-mêmes se voient cernés à leur tour.

» Wandemburg, pressé de mettre fin à cet état de choses, réunit deux mille de ses guerriers, et s'avance contre Albuquerque. Mais les Portugais sont instruits de sa marche, et ils se préparent à lui faire payer cher son orgueil. Les Belges, qui croyaient envahir les redoutes lusitaniennes, sont repoussés par le feu, la lance ou l'épée, et, sans tenter de nouveau un combat aussi défavorable, ils s'éloignent en désordre

et rentrent tumultueusement dans la place.

» Une nouvelle escadre, apportant de Lisbonne quatre brigades de troupes fraîches, vient renforcer les braves Portugais; elle est chargée, en outre, de munitions abondantes, et de mille mousquetaires exercés aux jeux de la guerre. Ces soldats obéissent à Saint-Félix (*), héros célèbre dans les combats, mais moins apte pourtant à ceux qui l'attendent sur cette terre nouvelle.

» L'ennemi, qui, de son côté, a reçu un renfort encore plus considérable, mar-

---

(*) Saint-Félix, comte de Banholo, brave officier envoyé d'Espagne pour discipliner les milices brésiliennes.

che contre Itamaracá; mais, repoussé deux fois avec de grandes pertes, il passe à Paraiba, à Rio-Grande, change sans cesse de position sans changer de péril; et l'armée lusitanienne, qui n'est plus novice, bat les Hollandais toutes les fois qu'elle les rencontre en champ clos.

» Wandemburg est remplacé dans le commandement des troupes belges par Rimbach, guerrier jusqu'alors connu par des exploits, mais qui, toujours battu par les nôtres, ne vient recueillir en Amérique que la honte et le déshonneur.

» Les pieux Portugais, assemblés dans leur camp, célébraient par une procession brillante la sainte solennité de la Pâque, quand soudain le Batave fond sur eux et jette le désordre dans

leurs rangs. Cependant l'auguste céré monie n'est point interrompue, le clergé continue à prier, ainsi que ce sexe chéri du ciel dont les prières montent si bien au trône de la Providence. Les soldats seuls, irrités d'une pareille audace, en appellent à Dieu et à leur épée, repoussent la force par la force, et combattent avec une foi si ardente et un courage si héroïque, qu'immolant Rimbach, ils font payer cher à ses hérétiques leur effroyable sacrilége.

» Sur ces entrefaites, l'Éternel, qui préparait un fléau terrible au malheureux Brésil, revêt le Batave d'une telle puissance, que rien n'arrête la course de Vandescop, qui a ceint le glaive de Rimbach. Itamaracá devient esclave de la Hollande, le camp portugais est détruit, Paraiba se rend, Rio-Grande

est perdue, et une autre attaque arrache au Lusitanien Pontal et sa citadelle.

»Le reste de l'armée portugaise se réfugie à Alagoas, position forte où elle est bientôt suivie par le Belge féroce. Cependant l'Espagne vient encore une fois à son secours; elle lui envoie une flotte et de braves soldats. Roxas de Borja, expédié à Pernambuco, saisit le bâton de maréchal, déposé par Albuquerque.

»Ce nouveau chef, prompt à agir, range ses troupes en bataille et investit celles de Vandescop, mais le Hollandais s'ouvre un passage à la faveur de la nuit, et va s'échelonner dans une position plus favorable, tandis que Roxas, à qui les ténèbres cachent ce

mouvement, attend avec impatience les renforts qu'il a fait demander.

»Soudain, l'aube naissante lui découvre ses adversaires formés sur ce nouveau terrain et paraissant appeler les combats. Une flamme généreuse brûle son âme; il se précipite aveuglément vers le péril; une épaisse fumée couvre le ciel; les bataillons espagnols et hollandais s'éclaircissent, et la victoire n'eût couronné aucune des deux nations, si le téméraire Roxas n'avait trouvé la mort dans la mêlée.

»Saint-Félix, maître consommé dans l'art de la guerre, succède dans le commandement à ce brave Espagnol, et nouveau Fabius, au sein de ces journées de deuil, il sauva par une heureuse temporisation les forces de la Lusitanie. Le résultat des palmes bata-

ves est la remise du gouvernement de Pernambuco au comte de Nassau, que la Belgique envoie prendre possession de ses conquêtes. »

Venho (disse o primeiro) a prizão dar-vos,
Por haver provocado a ira estrangeira:
He justo que eu tambem prender-vos queira,
Mas será (disse o heróe) com abraçar-vos.

Nous venons, lui disent-ils, vous arrêter au nom du roi, pour avoir provoqué la rage de l'étranger.—Moi aussi, répond le héros, je veux vous saisir, mais c'est dans mes bras.

CHAPITRE XXX.

LA RÉCONCILIATION.

« Nassau, continue Paraguaçú, est aussi célèbre dans les armes qu'illustre par sa haute naissance. Respecté de ses concitoyens, il allie à la pureté du sang l'indépendance de la pensée. Il arrivera suivi d'une escadre nombreuse, et, établissant au Récif le siége de son empire, il élèvera des forts et garnira la colonie de châteaux.

»Aspirant à une entreprise mémorable, on le verra laisser Pernambuco en état de défense, et partir à la tête de l'armée et de la flotte pour envahir la délicieuse rade de Bahia. Saint-Félix, chargé de protéger ce boulevard du Brésil avec les débris de ses légions, demande du secours à Lisbonne, tandis que le destin se prépare à opposer son bras terrible à toute l'impétuosité de Nassau.

»Jaloux de faire échouer l'entreprise du Batave, il disposera sur les murs de la place tous les instrumens de défense et de mort, il fera de grosses levées, il répartira ses escadrons dans la plaine, il n'oubliera enfin aucune des sages précautions que prescrit la longue expérience des combats.

» Alors le superbe Nassau, péné-

trant dans l'immense rade, couvrira les ondes de sa majestueuse escadre, dont la ligne se composera de quarante vaisseaux. La trompette martiale frappera les échos de sa terrible harmonie, et le tonnerre humain qui battra la mer, et les foudres de guerre qui sillonneront le ciel, formeront une tempête plus affreuse encore que toutes celles de la nature.

»L'illustre Silva, qui remplit parmi les Portugais les hautes fonctions du commandement, s'en dépouillera en faveur de Saint-Félix, et ne sollicitera que l'honneur de marcher comme soldat sous ses ordres : action héroïque que lui inspirera l'amour de la patrie, et la confiance qu'il a dans la supériorité de son compagnon d'armes; acte sublime de modestie qui lui vaudra les

éloges de sa cour et les faveurs de son monarque (*).

» Nassau cependant débarque ses nombreuses troupes près de Tapagipe, il s'empare de la colline que le vulgaire nomme *le tertre du père Ribeiro*, en souvenir de son ancien possesseur. Saint-Félix, qui devine son projet, le déloge de cette position importante, et le met en déroute après lui avoir tué six cents hommes.

» Plusieurs jours le Batave attaque inutilement le quartier de Banholo; plusieurs jours, dans sa fureur, il range

---

(*) En récompense de cette action généreuse, qui sauva Bahia, Silva fut décoré par Philippe IV du titre de comte de San-Lourenzo.

vainement toutes ses forces en bataille. La terre se couvre d'un horrible monceau de cadavres, ses soldats tombent par milliers; mais, malgré le sang qui coule de toutes parts, l'opiniâtre Nassau n'abandonne pas son entreprise.

» D'un autre côté on voit l'armée qui défend Bahia s'affaiblir par sa glorieuse défense, les officiers languir couverts de blessures ou joncher de leurs corps les remparts de la place; et cependant l'ardeur de ceux qui survivent ne se ralentit pas. Saint-Félix les commande toujours, Silva verse toujours son courage dans leurs âmes. Las de tant de résistance, Nassau demande une trêve et rembarque ses troupes; il s'éloigne en frémissant, et laisse la plage couverte de ses plus intrépides soldats.

» Dévoré de vengeance, deux jours, du haut de son escadre, il bat sans danger la cité courageuse; mais ses boulets, ses grénades, sont vainement lancés : on dirait plutôt le salut d'une flotte amie que les hostilités d'un adversaire. Le Brésil conçoit alors l'espérance de frapper à son tour l'ennemi, mais les promesses de Lisbonne ne peuvent s'accomplir, et une mer en courroux repousse des secours impatiemment attendus.

» Je vis alors avec une douce joie la monarchie lusitanienne s'asseoir sur des bases plus solides, et la glorieuse maison de Bragance étendre son pouvoir sur quatre empires formidables. Bahia fête avec pompe le prince triomphant, et Pernambuco, fatigué de tant de combats, invoque Dom Jean IV comme le père de la patrie.

»Le nouveau roi, avec sa bonne foi accoutumée, s'occupait de conclure une paix également honorable pour les deux partis. Le Belge avare l'a bientôt rompue. Une de ses escadres occupe Maranhâo, une autre livre Sergipe aux flammes, et ce peuple injuste se flatte dans son orgueil de ravir l'Afrique et le Brésil à la Lusitanie.

»Abreuvé de dégoûts, indignement calomnié par l'astucieux conseil qui domine le Récif, Nassau se dépouille du commandement, et retourne en Hollande (Q). La sinistre assemblée tourne alors toute sa fureur contre les pacifiques Brésiliens, et appesantit de plus en plus le joug affreux qui pèse sur leur tête. Mais l'heure de la vengeance va sonner.

»Fernand Vieira sera dans cette oc-

casion le glorieux instrument de la délivrance de sa patrie. Ce héros, versant à pleines mains ses richesses pour trouver des sauveurs à l'Amérique, réunira sous sa bannière ses amis, ses parens, et, semblable à la pierre qui frappe la statue de Nabuchodonosor, il renversera la Hollande de son piédestal de Pernambuco.

» Il lève des troupes, forme des légions, nomme des chefs, demande du secours de cent côtés, et, peignant à grands traits l'horrible tyrannie du Batave, il appelle pour la détruire tous les glaives du Brésil. A sa voix s'avance Henri Dias (*), chef des vaillans Ethiopiens,

---

(*) Henri Dias, nègre valeureux, qui, à la tête de ses compatriotes, eut une grande part à la restauration du Brésil.

et le brave Camarâo (*) qui, à la tête de ses Carijos, doit faire éprouver de si cruels désastres au lion belge.

» Le Hollandais entend avec surprise le bruit des armes, il veut étouffer la flamme naissante, et marche avec deux mille hommes contre Vieira; mais le Brésilien, quittant à son approche son camp retranché, l'attire dans une embuscade dressée parmi les roches profondes qui ceignent la montagne des Tabocas.

» Caché au milieu des cannes et des arbustes, il frappe le Batave surpris; la déroute semble précéder l'attaque, une

---

(*) D. Antoine-Philippe Camarâo, américain d'origine et de nation, brave capitaine des Carijos, qui s'immortalisa dans cette campagne.

ardente furie repousse partout les assaillans. Étonné, indécis, le Belge suspend sa marche, il ne voit point ses adversaires, mais il sent leurs coups, et de nombreux cadavres ont jonché la campagne quand il songe à la retraite.

» La Hollande était puissante ; le Portugal ne l'était plus. La Haye, remplissant Lisbonne de menaces, n'a pas plus tôt appris la nouvelle de son propre désastre, qu'elle jure de le faire payer chèrement au Brésil. Pour protéger ses sujets d'outre-mer Lisbonne se hâte de prendre des mesures dont le but est de changer en une douce paix la guerre qui désole depuis trop long-temps ces contrées.

» Deux régimens sont détachés de Bahia, ils marchent sous les ordres de Moreno et Negreiros, et vont faire suc-

céder, s'il est possible, le repos à l'agitation que Vieira entretient de tous côtés. Ils voient les campagnes livrées aux flammes, les colons expirant sous les yeux des soldats, tous les fléaux enfin que la guerre répand sur cette région malheureuse.

» Negreiros et Moreno ont rencontré Vieira : « Nous venons, lui disent-ils, » vous arrêter au nom du roi, pour avoir » provoqué la rage de l'étranger, et don- » né naissance aux hostilités qui nous » désolent. » « Moi aussi, répond le hé- » ros, je veux vous saisir, mais c'est » dans mes bras. » Il dit, et s'avançant vers les deux chefs, il les presse tour à tour sur son cœur.

» Les troupes suivent cet exemple; les guerriers de Bahia se mêlent à l'invincible escadron de Pernambuco, ils

s'applaudissent de leur réconciliation, et maudissent le Hollandais qui cherche à semer la défiance parmi des frères. Dans leur ardeur peu s'en faut qu'ils ne livrent aux flammes l'escadre sur laquelle arrive un plénipotentiaire portugais appelé par le Batave.

» Sur ces entrefaites on entend au loin l'immense clameur des femmes qui invoquent l'assistance de leurs vengeurs contre le Belge cruel qui les réduit en esclavage. Vieira paraît, il environne sans bruit l'habitation où repose le général ennemi, il l'attaque, il le bat et le fait prisonnier à son tour.

» Ce général était le terrible Henri Hus, commandant du Récif. Avec lui tombe également au pouvoir des Portugais Blac, chef puissant, qui marche sous ses ordres. L'arrogant Batave s'é-

loigne devant les torrens de flammes que Vieira a lancés sur l'habitation, il fuit, et, pour hâter sa retraite, laisse un vaste espace semé de ses armes.

» Au bruit d'une si brillante victoire, le peuple se soulève et attaque les Hollandais. Le parti commun de la liberté s'empare de l'importante position de Serinhaem. Itamaraca secoue le joug ainsi que Porto-Calvo et tous les environs de la ville; et le Belge enfermé dans le Récif, sans espoir de secours, éprouve toutes les horreurs d'un siége. »

Tudo rege na terra a mão potente ;
Delle a victoria pende, a vida , a morte ;
E sem o seu favor, que o distribue ,
Todo o humano poder nada conclue.

Rien ne se meut dans l'univers sans le secours de son bras. C'est de la Providence que dépend la victoire et la vie et la mort. Sans la Providence, tout pouvoir humain n'est qu'une illusion mensongère.

CHAPITRE XXXI.

LA DÉLIVRANCE DU BRÉSIL.

« La Hollande, continue la belle Américaine, n'a pas perdu l'espoir de recouvrer ses conquêtes. Son armée, encore nombreuse, passe sous le commandement de Sigismond Van-Scop, chef illustre, muni de pouvoirs suffisans pour distribuer des récompenses aux héros et des châtimens aux lâches. Il est chargé en outre de rétablir une

lutte trop long-temps incertaine, et d'arrêter ou de détruire le courageux Vieira.

» Franchissant la ligne qui bloque le Récif, il entre dans les murs de la place, réprimande l'inertie des capitaines, les fait courir aux armes, et sort bientôt pour attaquer la position d'Olinde. L'assaut a lieu par trois points; mais la brave troupe qui défend la forteresse accueille l'ennemi avec tant d'énergie, que le Batave s'enfuit épouvanté, et que Van-Scop lui-même est transporté dans le Récif tout couvert de blessures.

» La déplorable issue de cette entreprise n'abat point son opiniâtreté. Irrité d'une résistance qu'il taxe de révolte, il veut tenter un nouveau coup de main sur Bahia. Il consomme d'a-

bord toutes les ressources des environs, et, profitant de la négligence des assiégés, il s'empare de Taparica et attaque la place.

» Cependant Telles, qui, avec des troupes bien inférieures, ne désespère pas de chasser le Batave, l'assaillit témérairement contre l'avis de ses compagnons d'armes, et expose toutes ses forces dans une sortie désastreuse. Le roi de Portugal reconnaît que les tentatives de ses sujets sont infructueuses, et que leur glaive est d'un faible secours contre la duplicité belge. Il se décide à envoyer au Brésil une puissante flotte, à laquelle est confiée la glorieuse mission d'expulser l'usurpateur.

» Van-Scop voit approcher l'orage, et il abandonne Taparica pour aller attaquer le Récif, dont le siége réclame

impérieusement sa présence. Les Portugais ont reçu pour nouveau général Barreto de Menezes, qui gouverne Pernambuco avec prudence, et qui se dispose à le défendre avec intrépidité.

» De son côté le Batave, non moins désireux d'affermir sa conquête, se prépare à débarquer neuf mille hommes de troupes valeureuses et blanchies dans les combats. La flotte qui les porte traverse l'océan, domine la plage américaine, usurpe l'empire des terres et des mers, et menace les Lusitaniens de son bronze exterminateur.

» Les Hollandais, se réservant d'utiles renforts, entrent en campagne avec sept mille de ces braves vétérans suivis des épais bataillons des barbares. Rien ne semble devoir résister au choc de

cette masse bardée de fer. La forteresse de Barreta ouvre ses portes; ses alentours se soumettent à l'ennemi; mais le Lusitanien, enfermé dans le Récif, multiplie ses moyens de défense et se prépare à vendre chèrement sa vie.

» Sigismond, qui s'est rendu à Moribeca pour assurer son service de vivres, compte déjà sur une victoire si peu douteuse, qu'il donne ordre de disposer ses quartiers aux environs de la place; mais Barreto et Vieira, sûrs que le ciel approuve la justice de leur cause, n'épargnent rien pour être bientôt en état de lui livrer bataille.

» Van-Scop ne recule pas devant la pensée de terminer par une seule action une lutte qui dure depuis tant d'années; il est persuadé que si le Lusitanien est une fois vaincu, de nou-

velles forces lui manquent pour recommencer la guerre. Déjà la multitude confuse des barbares commence à exercer sa furie, et met tout à feu et à sang; elle trouble la discipline qui règne dans les rangs belges, et prélude à des combats qui, pour être sans ordre, ne sont point sans valeur.

» L'armée portugaise qui attend, impatiemment le Batave couronne de ses légions la cime des monts Guararapes. Bientôt l'ennemi se montre dans la plaine; les Lusitaniens l'attirent par de fréquentes escarmouches et le forcent à tenter l'attaque de leur terrible position. Du haut de la cordillière, un feu bien nourri foudroie les Hollandais, dont le carnage est si prodigieux, que sur leur front et sur leurs ailes la montagne se couvre de cadavres.

» Van-Scop furieux rallie plusieurs fois ses bataillons, il redouble d'audace, il jure de déloger le Brésilien de ses retranchemens; mais l'invincible Camarâo a juré de son côté qu'il ne perdra pas un pouce de terrain. Une pluie de balles qu'il envoie aux Bataves leur fait abandonner à trois reprises le tertre dont ils sont toujours au moment de s'emparer. Ils fuient enveloppés des ombres de la nuit, et traînent après eux une longue suite de blessés.

» Les Portugais n'ont à regretter que quatre-vingt-dix hommes. Tandis que le Belge se retire honteux, l'aurore, dorant de ses rayons la cime de la cordillière et les plateaux voisins, découvre le vaste champ de bataille, semé de corps, de mousquets, de canons et de drapeaux. Plusieurs Hollandais qui se

sont égarés dans les ténèbres, surpris à l'improviste par l'éclat du jour, cherchent en vain leur route : ils tombent prisonniers dans les mains de nos soldats.

»La Belgique frémit, l'Europe s'étonne, le Portugal triomphe, Bahia entonne des chants de victoire. Une poignée de braves a vaincu l'immense pouvoir qui l'écrasait, la pensée ne saisit rien d'humain dans ce prodigieux résultat, partout le doigt de Dieu est marqué, partout on aperçoit le choix qu'il fait pour ses miracles des plus faibles et des plus humbles instrumens.

»Les ressources de l'ambitieuse Hollande se sont épuisées dans cette pénible conquête, mais sa cupidité ne s'éteint pas. Brûlant de tenter encore

une fois le sort des armes, elle lève des troupes, elle choisit des chefs. Provoquée cependant par la Grande-Bretagne, et forcée de défendre des intérêts plus précieux, elle suspend sa nouvelle entreprise, et laisse la guerre allumée dans le pays de Pernambuco.

» Sur ces entrefaites, Brinc demande à Van-Scop une troupe d'élite avec des armes, des munitions, résolu à jouer encore la victoire dans une bataille sanglante. Cinq mille hommes et quelques canons lui sont accordés. Il rentre en campagne, s'empare du Récif, et effraie la contrée par une diligence qui ne le cède qu'à sa valeur.

» Barreto se prépare à le recevoir à la tête de deux mille six cents vieux soldats jaloux de soutenir jusqu'à leur dernier soupir la cause sainte de la li-

berté. Il occupe le terrain encore ensanglanté par la défaite des Bataves. Brinc s'est logé au sommet de la montagne d'où partirent les traits dont ils furent écrasés. L'un veut renouveler le carnage, l'autre brûle de le venger.

» Brinc, attentif à tout ce qui se passe, se fortifie avec l'expérience d'un vieux guerrier; il déploie son front de bataille, il dispose son corps de réserve, et, fier de ses préparatifs, il ne peut croire que le Portugais se hasarde à l'attaquer dans une position si formidable.

» Barreto contemple l'ennemi; mais déjà l'ardeur de ses troupes ne connaît plus de bornes, elles brûlent de s'élancer vers la colline par des sentiers qu'elles ont souvent gravis. Le brave Vieira est chargé de les conduire dans

cette audacieuse entreprise. Il cache habilement son projet, ordonne qu'un feu bien nourri protége son attaque, et, après mille chances douteuses, il a le bonheur de se voir avec ses valeureux compagnons à la cime de la montagne.

»Mais là une nouvelle bataille l'attendait. Le Belge, inaccessible à la crainte, prolonge sa résistance, et conserve la position qu'il a choisie. Vieira, dans son activité, pousse d'abord vainement ses troupes : là où un guerrier s'avance un guerrier résiste. Plus d'un combat à moitié mort. Environné des ombres du trépas, plus d'un presse le sol de ses dents, et, blasphémant encore, il exhale tout à la fois son dernier soupir et sa rage.

»Le grand Barreto vole de tous cô-

tés; il anime les uns, il secourt les autres, il excite dans les cœurs l'amour de la patrie, soutient ici des forces menaçantes, raffermit plus loin des forces épuisées. Brinc, souillé d'un sang noir, rugit environné des Bataves mourans. Terrible, il attaque un bataillon tout entier, et, semblable à une digue, il en contient plusieurs autres prêts à fondre sur lui.

» L'invincible Camarâo, qui l'aperçoit dans la mêlée, marche droit à lui à la tête d'un corps de réserve, et, l'atteignant d'une balle terrible, il se flatte de mettre un terme à une lutte trop sanglante; mais l'amiral de la superbe flotte, qui voit Brinc tomber expirant, saisit le commandement des troupes, et s'efforce de ramener les Belges aux combats.

» Henri Dias, qui l'observe, a résolu que l'ordre du nouveau chef resterait sans effet ; il le vise à la tête, et d'un coup terrible il l'envoie rejoindre son prédécesseur. Le Hollandais, n'ayant plus de général, erre d'abord confusément ; puis il prend la fuite et abandonne le champ de bataille aux Portugais.

» Le superbe étendard des États, des tentes, des pièces d'artillerie, de nombreux drapeaux, treize cents morts, des prisonniers, des bagages, la caisse militaire, de riches armures, tels furent les brillans trophées de cette grande victoire.

» Sans perdre de temps, le chef lusitanien serre de près les remparts du Récif. Le Belge avait éprouvé toutes les horreurs d'une longue guerre. Ses per-

tes étaient incalculables, mais celles du Portugais ne l'étaient pas moins. Heureusement le hasard conduit sous les murs de la place Jacques qui, récemment élevé au commandement de la flotte, escortait dans ces parages les bâtimens du commerce.

» Assiégé par terre et par mer, le Récif se rend après un blocus de neuf années, d'immenses pertes et de cruels désastres. Cette conquête ouvre aux Lusitaniens toutes les portes du Brésil, glorieuse récompense du ciel, grâce évidente du Très-Haut qui a voulu qu'une poignée de patriotes triomphât d'une orgueilleuse nation dont les flottes couvraient la mer, et dont les armées épouvantaient la terre.

» Ainsi la divine Providence règle à son gré le sort des mortels. Ainsi

elle se plaît à leur montrer par des preuves évidentes que nul au monde n'a plus de force ni de puissance, et que rien ne se meut dans l'univers sans le secours de son bras. C'est de la Providence que dépend la victoire et la vie et la mort. Sans la Providence tout pouvoir humain n'est qu'une illusion mensongère.

» Lisbonne triomphe, mais son long châtiment est une leçon terrible dont elle doit profiter. Les rois de la terre ne sont rien sans le roi du ciel, et c'est à lui seul qu'ils doivent rapporter leur influence et leur gloire. Le Brésil, échappant à son tour aux chaînes de la Lusitanie, accomplira un jour de glorieuses destinées, et peut-être est-ce du nouvel hémisphère que partira la force

victorieuse qui doit soumettre l'univers (*).

» J'ai vu dans mon songe, poursuit Paraguaçú, mille événemens divers qui doivent jalonner le cours des siècles; j'ai vu surgir des provinces puissantes; j'ai vu naître dans le Brésil des magnifiques cités, briller de fameux chefs, se former d'illustres nations; tant de mouvement, tant de variété, jetés comme des spectres dans une nuit fantastique, confondent la pensée et éblouissent la vue.

» J'ai vu des prélats de haute hiérarchie, et parmi les plus célèbres j'ai dis-

---

(*) J'ai traduit presque littéralement pour la seconde fois, cette singulière prophétie de l'auteur.

tingué le savant Lemos, à qui notre université devra un jour de nouvelles lumières. Il installera l'académie dans un palais plus vaste, il fondera un athénée dont la gloire remplira le monde. »

Ici Catherine se tait. Dans une extase profonde, brûlée de célestes ardeurs, elle répand de douces larmes sur son visage baigné de lumière, douces larmes, semblables à celles que l'aurore verse dans le calice des fleurs. La religieuse assemblée attend d'elle le récit d'événemens plus merveilleux encore, et, ne troublant point son repos surnaturel, elle la laisse pieusement dans les bras de son divin époux.

Nas brancas mãos, que angelicas se estendem,
Hum desmaiado azul nas veias tinto,
Faz parecer aos olhos, quando o attendem,
Alabastros com fundos de jacinto.

Quand ses mains blanches s'étendent avec bonté, l'azur mourant de leurs nombreuses veines se dessine si gracieusement, qu'elles offrent à l'œil surpris l'albâtre le plus pur mêlé à la plus belle hyacinthe.

CHAPITRE XXXII.

LA VIERGE.

L'équipage saisi d'étonnement admirait la belle Américaine revenant de sa miraculeuse léthargie, et il prêtait l'oreille avec un nouveau plaisir, au récit de la seconde vision qu'elle venait d'avoir : « J'ai vu, s'écriait-elle, j'ai vu se dérouler dans les plaines du ciel un nuage serein, d'un rouge empourpré, plus beau que le soleil qui

fait le tour du monde, et semblable à ces brillantes vapeurs qui environnent l'aurore dans une délicieuse matinée.

» J'ai vu des astres étincellans de mille feux former dans la sphère azurée une couronne d'une matière plus pure que le diamant, et qui paraissait sortir des mains de l'Être suprême. Chaque étoile jetait un éclat si vif, qu'on l'eût prise pour un soleil, précieux emblème de la reine divine dont elles environnaient la tête.

» Les cheveux de cette ineffable beautés, semblables à des fils d'or, flottaient dans les airs au gré d'une douce brise, et tantôt divisés, tantôt rassemblés en longues tresses, ils volaient comme des flèches, mais ne blessaient pas ; cependant un seul eût suffi pour pénétrer jusqu'au fond des âmes, un seul lui a sou-

mis pour toujours le plus tendre des époux.

» Son front blanc et uni, sur lequel se répandait une céleste sérénité, brillait d'un éclat immortel. Là, se déployait une pieuse mansuétude, une suave modestie, escortée de grâces, et quiconque eût tourné ses paupières vers ce beau front, aurait senti s'évanouir ses peines et s'accroître ses plaisirs.

» En vain chercherait-on sur la terre quelque chose qui approchât de ses divins yeux. Fleurs, diamans, astres radieux, ils effacent tout et par leur charme irrésistible et par leurs attraits sans cesse renaissans; un seul de leurs regards enchaîne le cœur tout entier. Autour d'elle montent les innombrables prières des mortels qui se vouent à son culte glorieux, et qui, pour tout remède

à leurs maux, sollicitent la faveur inappréciable d'un seul coup d'œil.

» Si la nature offrait quelque image qui rappelât sa figure angélique, je la comparerais, pour sa blancheur et son incarnat, aux plus belles roses que le printemps fait éclore. Mais il ne naît pas de fleur dans la sphère terrestre, il ne brille pas d'étoile dans le firmament qui, si on la lui compare, ne soit auprès d'elle moins qu'une étincelle fugitive auprès des torrens de lumière que répand le soleil.

» Suspendue à sa bouche mi-close, la profondeur de l'empyrée s'arrête silencieuse; c'est de cette bouche divine que s'est échappé un mot plus puissant que celui qui a créé le monde. Ses lèvres de rose répandent autour d'elle un parfum délicieux que cette mère

aimante et pieuse puise dans les baisers de son fils.

» Cette figure, aussi aimable que belle, tient l'univers plongé dans une admiration respectueuse; dans ses traits est gravée la puissance de l'auteur du ciel; car tout ce que l'espace azuré possède de parfait, tout ce que les lueurs angéliques ont de brillant, tout ce que l'ardent incendie des séraphins offre d'ineffable, se retrouve en abrégé sur ce visage céleste.

» Quand ses mains blanches s'étendent avec bonté, l'azur mourant de leurs nombreuses veines se dessine si gracieusement, qu'elles offrent à l'œil surpris l'albâtre le plus pur mêlé à la plus belle hyacinthe. Ces mains entourent d'une douce étreinte son sein délicat, beauté bien supérieure à toutes

celles que je viens de décrire. Je ne la retracerai pas ici, car pour y réussir mon pinceau chercherait en vain d'assez vives couleurs dans tout ce que Dieu créa, dans tout ce qu'il peut créer encore.

»Le Verbe saint n'a pas dédaigné, dans son amour pour les hommes, de recourir aux formes mortelles d'un symbole grossier, et sous le voile de la Vierge on aperçoit un agneau paissant au milieu des lis. Bientôt un doux sommeil ferme les yeux de l'innocente créature, et autour de sa couche émaillée les séraphins, repoussant le tumulte, protégent son corps et commandent le silence.

»Au-dessous de la céleste beauté on aperçoit l'antique serpent, auteur pour nous d'une ruse fatale. La Vierge

foule d'un pied vainqueur la tête qu'il souleva si criminelle. En vain cherche-t-il à envelopper les mortels de ses affreux replis. A la voix de la reine des cieux, il rentre au fond de l'abyme, et vomit son noir venin dans le labyrinthe du gouffre infernal.

» Le seul aspect de cette beauté sans rivale avait suspendu mes sens et absorbé ma pensée. J'entendis dans mon âme une douce voix qui la remplissait de force ; et comme dans un fertile jardin la rosée matinale imprime une nouvelle vigueur aux plantes, de même la grâce qui coulait à pleins bords dans tout mon être l'investissait d'une énergie et d'une fermeté qu'il ne connaissait pas.

» Heureuse Catherine, me dit cette » voix délicieuse, tu reverras les bords

» du Brésil. Arrache mon image à des » mains infidèles, et rétablis-la dans un » sanctuaire digne de moi. » Elle dit, et une nuée lumineuse couvrit comme un voile sa figure angélique. Elle ne s'efface point de mon souvenir ; elle s'y balance sans relâche entre un amour de plus en plus doux et des regrets de plus en plus amers. »

Ainsi parla Catherine, et une terreur incertaine agita tous les cœurs. Chacun se demandait quelle était cette image miraculeuse et quelles mains sacrilèges l'avaient profanée, si la mère de Dieu, s'enveloppant d'un nouveau mystère, voulait les engager à lui garder un asile au fond de leurs âmes, et leur faire conclure, par cette hospitalité mystique, un traité qu'aucun pouvoir humain ne détruirait.

Mas de ti sobre tudo condoidos,
Triste Coutinho, que no acerbo caso,
Depois de triunfar d'Asia assombrada,
Perdeste infelizmente a vida amada.

Tous oublient leur sort pour s'occuper de toi, brave Coutinho, de toi qui, après avoir triomphé de l'Asie tremblante, es venu mourir si misérablement sur cette plage inconnue.

CHAPITRE XXXIII.

LA MORT DE COUTINHO.

Une voile se dessinait le long des côtes de Bahia. Elle parut bientôt surmontée d'un pavillon rouge, au milieu duquel s'agitait au gré des vents le terrible lion de l'Espagne. Elle salua nos voyageurs d'une salve fulminante, mit le cap sur le vaisseau français qui cinglait vers le rivage, le hêla, et invita Diogo à passer à son bord.

Le brave Gonsalve fêta avec transports l'hôte chéri qui s'était rendu à sa prière. De brillans souvenirs se réveillèrent dans leurs deux esprits. Chacun se rappelait quel était l'autre, ils se pressaient mutuellement dans leurs bras, et le Lusitanien reconnaissait dans le chef Castillan un des compagnons d'Arelhano.

« Ami, dit l'Espagnol dont l'âme généreuse n'avait pas oublié le secours reçu naguère sur la plage de Bahia, Charles-le-Grand, ce fameux empereur qui a rempli l'univers de son nom, m'envoie te saluer et t'exprimer sa reconnaissance.

» L'invincible César a appris avec joie le service que tu as rendu à la monarchie espagnole. Heureux de pouvoir en son nom te payer ce que tu as fait pour

ses sujets, je remets en ta puissance les débris de malheureux colons qui périssaient sur ce rivage inhumain. Victimes d'une captivité barbare, ils adressaient au ciel leurs vœux mêlés de larmes, quand, protégée par mon bras, la liberté racheta leur déplorable existence. »

Garcès, le plus distingué des colons Lusitaniens, confirme à Diogo le bienfait qu'il a reçu du chef Castillan, et commence en ces termes l'histoire de leurs tristes aventures : « Quelque temps après que tu eus abandonné les nations barbares de ce nouvel hémisphère, la monarchie portugaise, sur ton avis, envoya ici de puissans vaisseaux et de courageux soldats chargés d'assujettir ces peuplades sanguinaires.

» Pereira-Coutinho était le vaillant

guerrier destiné à faire la conquête de Bahia. Il s'était déjà rendu célèbre dans les Indes, et Lisbonne mettait en lui ses plus chères espérances. Ayant fait ses préparatifs, rassemblé ses vaisseaux, recruté les plus intrépides marins, il invita les Portugais des deux sexes à venir sous ses ordres peupler ces contrées inconnues.

» Abordant sur ces plages lointaines à l'ombre de ton souvenir, il visita les aldées des Tupinambas, et conclut avec eux une alliance amicale. Du fond du désert accoururent en nombreuses bandes, pour fêter notre arrivée, les Carijos, les Tapuias et toutes les autres nations de ces immenses solitudes, attirées par la renommée de ton nom.

» Coutinho s'adressa de préférence au grand Gupeva et au vieux Taparica,

chefs de ces Tupinambas héroïques, dont les huttes couvrent les campagnes de Bahia, et, sachant que des liens de parenté les unissaient à toi, il les invita à venir peupler les environs de la rade.

» Utilisant le fertile terrain dont la nature se montre en ces lieux si libérale, il couvrit le pays de sucreries, de fabriques d'aldées, d'habitations, échangea des semailles contre des baumes précieux, planta le manioc, la canne, le riz, et ne douta point que cette colonie ne devînt bientôt la meilleure de toutes celles que possède l'Europe.

» Il choisit dans les tabas les hommes les plus propres aux travaux de l'agriculture, et garda pour les entreprises belliqueuses ceux en qui il reconnaissait le plus d'intrépidité. Par de douces manières il leur enseigna les vérités

touchantes de la religion, et, remarquant les différences de chaque race, il dompta les uns par la bonté, les autres par la force.

» Il savait fort bien qu'il n'y a rien à attendre de pareils hommes quand l'âge a endurci leurs cœurs et enraciné leurs penchans. Aussi choisit-il dans les enfans ceux parmi lesquels il se propose de répandre les bienfaits d'une sage éducation. Il ne les arrache pas avec violence aux embrassemens de leurs mères; mais, profitant des lumières que quelques-uns acquièrent, il persuade à ces nations barbares de vouer leurs familles au culte sacré de l'intelligence humaine.

» Dans ses écoles bien dirigées, la crainte de Dieu marche avant l'étude des arts. On donne aux enfans des le-

çons de lecture, de calcul et de chant; on leur enseigne les premiers élémens de la doctrine évangélique. En les voyant, leurs pères grossiers s'étonnent de tant de lumières. Touchée par les larmes de son fils, la mère se laisse aller au penchant de la foi, et nous reconnaissons bientôt qu'il n'existe pas pour nous de meilleurs moyens de soumettre ces nations barbares.

» Cette marche prudente nous conduira, si mon esprit ne s'abuse point, à de brillans résultats. A l'aide d'écoles et de colléges, nous parviendrons à humaniser toutes ces peuplades sauvages. Elles fuient si nous les attaquons à main armée; élevées par nos soins au sortir du berceau, elles étendront les conquêtes du Christianisme autant que celles de la Lusitanie.

» Mais, tandis que la nouvelle colonie fleurit à l'ombre de ses douces lois, le serpent infernal, levant sa tête hideuse, vient semer tout à coup la défiance entre les Tupinambas et les colons Portugais. Ce changement subit fut occasioné par le vil intérêt de nos compatriotes, qui, offensant des alliés pacifiques, couvrirent le pays de cruels adversaires.

» Gupeva se vit abandonné des siens; Taparica fut assassiné; les Lusitaniens, inquiétés par les sauvages du désert, éprouvèrent de continuels dommages dans leurs plantations; leurs moissons furent brûlées, leurs troupeaux dispersés; Coutinho vit sa colonie assiégée par les barbares, son trésor pillé et tous ses travaux rendus inutiles.

» Emu de l'affliction générale de ses

colons, il résolut de se diriger vers un site plus tranquille. Nous cherchâmes dans les Ilheos une retraite contre ces peuplades féroces; Coutinho, y trouvant des hommes plus doux, essaya de se les attacher en fondant une colonie moins féconde peut-être que la première, mais plus durable et plus sûre.

» Cependant les Tupinambas, revenus à des sentimens plus humains, nous convièrent bientôt à retourner chez eux. Leurs promesses paraissaient franches; ils nous donnaient mille preuves d'amitié, et nous manifestaient l'ardent désir de conserver désormais intacte la paix dont ils faisaient naguère leurs délices. Le malheureux Coutinho crut en signant des traités donner des marques infaillibles de sa bonne foi, et, chassant toute crainte, il ne songea

plus qu'à revoir la délicieuse rade de Bahia.

» La flotte déploya ses voiles blanches. Chacun de nous, tout entier à ses souvenirs et à ses espérances, ne pensait qu'à revoir cette baie enchanteresse. Notre navigation fut heureuse jusqu'à la vue du port si désiré ; mais là, la mer se souleva jusqu'aux astres, et le ciel se couvrit d'un voile noir dont nos regards furent effrayés.

» Une atmosphère ténébreuse, un brouillard impur nous déroba l'aspect de la côte. Incertains, ne sachant vers quel point du rivage nous poussaient les courans, nous allâmes en aveugles battre un rocher escarpé. Dans ce moment horrible, entourés de la nuit et de la mort, nous élevions au ciel des mains suppliantes, quand notre vais-

seau avec un bruit épouvantable se brisa contre l'écueil, et se dispersa en mille fragmens déchirés.

» Nous fûmes, comme tu le penses bien, submergés par des montagnes d'eau. Nous nageâmes en frémissant au milieu de l'effroyable tourmente. Dévorés par les ondes, les uns disparurent dans les profondeurs de l'abîme ; poussés par les courans, d'autres allèrent rouler sur le sable du rivage. Mais là les attendait le Tupis avide de carnage ; ses flèches se sont baignées dans notre sang ; il nous a transportés à demi morts dans l'intérieur des terres pour nous faire subir le sort cruel de tous ses prisonniers.

» Plusieurs sous nos yeux ont été dévorés par les barbares, nous en avons vu attendre avec courage ce moment

terrible. Tous oubliaient leur sort pour s'occuper de toi, brave Coutinho, de toi qui tant de fois, sur les bords reculés de l'Orient, élevas des trophées chargés de gloire ; qui vainquis si souvent les nombreuses flottes et les robustes armées du Malabar ; qui fus la terreur des nations indiennes, que tu soumis au trône lusitanien, et qui, après avoir triomphé de l'Asie tremblante, es venu mourir si misérablement sur cette plage inconnue. »

Suffoqué par ses larmes, le bon Garcès ne put poursuivre. Diogo le plaignit sincèrement, car il n'avait pas oublié que telle avait été aussi sa destinée. Il offrit ses consolations aux naufragés. « Je ne suis pas insensible à vos malheurs, leur dit-il, je sais tout ce que vous avez souffert, et l'infortune

m'a enseigné à plaindre ceux qui en sont les victimes.

» Compatriotes ! résistez avec courage aux coups de l'adversité. C'est par des sentiers pénibles et à travers des périls inouïs, que vous arriverez à l'immortalité ; que vous léguerez de brillans monumens de votre gloire à vos derniers descendans ; que vous obtiendrez enfin par votre persévérance un nom sublime dans les pages de l'histoire. »

Hum Carijó porém nisto empregádo,
Em quanto a carga em toda a não se muda,
Huma imagem roubou formosa e bella,
Que a não venera na intrior capella.

Un Carijó de ceux qui sont employés à ce travail, profite du bouleversement général du navire pour dérober une superbe image que l'équipage vénère dans sa chapelle.

CHAPITRE XXXIV.

L'IMAGE ENLEVÉE.

Caramurú consolait ses compatriotes, et il témoignait à l'envoyé du monarque espagnol tout l'attachement qu'il éprouvait pour son maître et toute la reconnaissance qu'il conserverait pour le souvenir de Charles-Quint. Recueillant ensuite les naufragés dans son vaisseau, il entre dans cette délicieuse rade

sur les bords de laquelle Bahia s'élève en amphithéâtre.

Curieux de voir quels nouveaux colons arrivent sur cette nef étrangère, les sauvages descendent de leurs déserts. Paraguaçú, bien que son port et ses vêtemens aient changé son aspect, est reconnue sans peine de ses compatriotes attendris. Des applaudissemens partent de tous les points du rivage à l'aspect du grand Caramurú, à qui ils témoignent par les plus tendres respects leur ancienne affection et une nouvelle obéissance.

Diogo ne néglige rien pour que le vaisseau de Duplessis soit accueilli avec distinction et chargé du bois le plus précieux de la contrée. Un Carijó de ceux qui sont employés à ce travail profite du bouleversement général du navire pour

dérober une image que l'équipage vénère dans sa chapelle.

Diogo l'aperçut dans la cabane d'un Tupis où les sauvages l'adoraient comme une chose surnaturelle et qui confondait leur intelligence. Le Lusitanien fut frappé de l'aspect de cette représentation céleste ; il crut y reconnaître les traits de la mère de Dieu ; il l'honora avec les barbares, et engagea la pieuse Catherine à la venir voir.

La belle Américaine, en entrant, lève les yeux sur cette figure angélique, et, poussant un cri de joie : « C'est elle-même, dit-elle, c'est cette reine des séraphins que j'ai aperçue dans ma sublime extase ; vierge plus pure que le Soleil et plus radieuse que l'Aurore. La voilà, la voilà cette image que je vénère ; elle a été dérobée aux chrétiens,

je le sais. O combien mon sort est heureux! combien ma gloire est parfaite! Je comprends maintenant ce qu'exige de moi cette mère divine. »

Elle dit, et, prosternée devant l'image sainte elle l'embrasse avec une ardente ferveur, elle la couvre de baisers, elle la presse sur son sein, la joie lui arrache un déluge de pleurs, et du fond de son âme mille soupirs d'amour s'élèvent vers le ciel. « Quoi! c'est ici, s'écrie-t-elle, c'est ici que je vous trouve, Vierge pieuse, au milieu de ce peuple idolâtre, idolâtre comme je l'ai été, comme je le serais encore si la lumière ne se fût répandue dans ce cœur livrée à la barbarie?»

Les sauvages considèrent Paraguaçú avec une morne surprise, ils prêtent une oreille stupide à ses accens, et ne peu-

vent deviner si c'est le plaisir ou la douleur qui lui arrache des larmes. Regardant l'image comme un être divin, ils imitent tout ce qu'ils voient faire à leur jeune compatriote; l'un parle à la statue, un autre la presse dans ses bras, un troisième la couvre de baisers.

Le Lusitanien et le Français admirent avec humilité un prodige si éclatant. Ils se rappellent le songe miraculeux qui a révélé à la fervente Américaine ce présage sacré. Mais tandis que la multitude grossière examine tout avec étonnement, l'équipage recueilli transporte avec pompe l'image dans un temple construit à la hâte pour la recevoir.

Invoquée souvent avec ferveur, elle reçut le nom de Notre-Dame de la Grâce, et fut, depuis ce jour, vénérée comme la protectrice particulière de

Bahia. L'église qui lui a été dédiée, au sein des ténèbres d'une nation impie, passe pour avoir été la première du Brésil.

Elle da sujeição tudo hoje exime,
Cedendo ao throno luso a posse inteira:
E eu do monarca na real pessoa
Cedo todo o direito, e entrego a croa.

Il vous délie aujourd'hui de tous vos sermens, et abandonne au trône lusitanien les droits que vous lui avez donnés sur vous. Je cède aussi les miens à la personne sacrée du monarque de Lisbonne, et je dépose à ses pieds la couronne de mes ancêtres.

CHAPITRE XXXV.

L'ABDICATION DE CATHERINE.

Le peuple célèbre cette fête religieuse, quand soudain une salve retentit du côté de l'Océan, et l'on aperçoit à l'horizon une magnifique flotte dont la brise déroule les pavillons bariolés. La multitude se précipite vers la plage, elle distingue déjà sur ces drapeaux le

blazon renommé, dans lequel figurent ces pointes cruelles qui déchirèrent le Sauveur des hommes (*).

Cette flotte obéit à Thomé de Souza, qui, envoyé dans ces parages en qualité de gouverneur, vient, à la tête d'une population nombreuse, imprimer un accroissement rapide à la jeune colonie. Il choisit pour sa demeure un site planté de verts mangliers que le grand Caramurú habita jadis. Le nouveau village ressemblait aux tabas américaines, et il porte encore de nos jours le nom d'*ancienne ville* (**).

(*) Allusion aux armes de Portugal. Nous avons dit pourquoi.

(**) *Villa-Velha.*

Là l'illustre Diogo fut reconnu prince des Tupinambas, et proclamé par les tabas du désert *dragon de la mer* et *fils de la foudre*. C'est dans ce but que Paraguaçú, à qui les droits du sang assuraient l'héritage de ses aïeux, avait convoqué dans les murs de Bahia l'assemblée générale de ses guerriers intrépides.

La foule accourt à l'aldée, ancien séjour de Gupeva ; les autres peuplades viennent également précédées de leurs caciques. Toute la nouvelle cité remplit la grande tour, rustique palais de Paraguaçú, qui, en sa qualité de princesse, prend place au milieu des Tupis.

Assis à ses côtés, Diogo, en costume national, et Souza, revêtu de son armure portugaise, président avec dignité

le sénat de Bahia (*). Le clergé saint invoque le maître des cieux, la douce harmonie des clairons se fait entendre, les troupes européennes se rangent en bon ordre, et le reste de l'espace est couvert par les barbares. A la tête de chaque nation brille son chef le front ceint de plumes de diverses couleurs.

Une longue procession de pieux apôtres amène les timides néophytes dont ils ont ouvert l'innocence aux clartés de la foi. Le visage de ces hommes régénérés est radieux et leur maintien modeste. Ils entonnent de religieux

(*) Dans ces derniers temps, ce même sénat (ou municipalité) de Bahia fêtait l'anniversaire de cette cérémonie.

cantiques composés en idiome brésilien, véritables chants de guerre au bruit desquels d'ardens missionnaires conduiront cette milice céleste à la conquête spirituelle des barbares.

Pénétré des avantages dont ils pourraient être un jour à leur patrie, le monarque du Portugal avait choisi ces saints prédicateurs pour aller répandre la foi dans les solitudes de l'Amérique. Leur zèle aurait achevé sans peine cette glorieuse entreprise, et soumis les plus nombreuses nations du désert au joug de la croix, si l'intérêt humain ne s'était glissé dans leurs rangs, et n'avait souvent aliéné leur ferveur (*).

Mais la majeure partie de nos ou-

(*) Témoin les jésuites du Paraguay.

vriers évangéliques ne partage pas ces honteuses faiblesses. Inébranlables dans leur courageux dessein, prêts à subir les plus dures fatigues, rien ne les arrête quand il s'agit de propager la foi. Tels furent le fameux Nobrega et l'illustre Anchieta, qui, bravant les alarmes et les périls, souriant aux flèches cruelles du barbare, parcoururent le vaste désert, et après mille travaux incroyables plantèrent le glorieux labarum dans les sables arides du Brésil.

Beaucoup d'entre eux, animés d'un zèle inaltérable, cachés dans le creux des arbres, exposés aux insultes des sauvages, vivent au milieu des fatigues et des dangers, en butte à toutes les horreurs du froid et de la famine. Ils pénètrent dans l'épaisseur de ces forêts aussi vieilles que le globe, ils traversent

ces fleuves fougueux, aussi larges que des bras de mers; et, couverts de sueur, haletans de lassitude, ils vont, à travers les régions les plus incultes, chercher, dans les seules vues d'une pieuse charité, le malheureux troupeau que le canon a refoulé aux extrémités du monde.

Tu en verras plus d'un, au milieu de ces vastes solitudes, verser tout son sang pour le triomphe de la croix. Le javelot envenimé déchirera plus d'un sein brûlant de l'amour de Dieu; et présenté aux flammes dévorantes, plus d'un corps viendra apaiser l'appétit indompté du barbare. Tant de fatigues ne ralentiront point leurs continuels efforts : tu les verras courir de caste en caste, cherchant par la douceur à retirer l'idolâtre des ténèbres où il languit,

et, après avoir conquis au ciel des âmes trop long-temps esclaves, s'élancer couverts de palmes vers la source de l'immortalité.

Environnée de ce brillant cortége, dans la salle la plus vaste de la tour, Paraguaçú prie quelques instans; puis, occupant le trône qui lui a été préparé, elle invite l'assemblée au silence. De brillantes plumes, emblême reconnu de l'empire brésilien, environnent son front ingénu et son bras terrible; pour sceptre sa main lève le foudroyant marraque sur lequel la foule fixe un œil respectueux.

« Heureux compatriotes, dit enfin la princesse, enfans chéris du ciel, peuples dispersés par l'orage et qui, depuis l'antique déluge, errez au milieu des ténèbres, le divin pasteur vous appelle

en ce jour à son pieux bercail. Son bras veut vous arracher aux flammes de l'Averne et à la dent cruelle du dragon infernal. C'est lui, c'est ce Dieu puissant qui, attaché à une croix immortelle, expia vos crimes et paya votre perversité.

» Le roi puissant de l'antique Lusitanie, accompagnant le soleil dans son immense carrière, parcourt sans sortir de ses états toute la circonférence du globe, depuis le Tage aurifère jusqu'à la Chine inconnue. C'est de lui que tout l'Orient reçoit le bienfait d'une religion sans modèle. Le Maure, saisi de stupeur, laisse tomber son terrible cimeterre, et l'Europe s'étonne de voir, à travers l'immensité de l'Océan, un royaume si resserré conquérir l'incommensurable univers.

» L'empire de ce monarque est si vaste que là même où la lumière ne pénètre pas, aux confins les plus reculés de la sphère, on aperçoit encore les armées lusitaniennes marchant à la victoire. Franchissant deux fois la ligne qui les sépare de l'Afrique, des îles et de l'Arabe cimérien, elles ont conquis tant de peuples, que leur nombre seul surpasse celui des habitans du Portugal.

» Ce roi glorieux a été choisi par la divine Providence pour faire du Brésil une nation d'élus, et pour lui frayer le chemin d'une glorieuse immortalité. Ses valeureuses troupes au cœur d'airain, ayant soumis l'opulente immensité de l'Asie, auraient pu échanger nos solitudes incultes contre de riches peuplades et de fertiles terrains; elles au-

raient pu, au lieu de se répandre sans utilité sur nos rivages déserts, accroître encore leur nombre, subjuguer toute la mer Rouge et posséder les royaumes de l'aurore.

» Mais la piété, qui préside à toutes ses actions, nous démontre clairement que, préférant le Brésil à l'univers, il n'obéit qu'à l'impulsion divine, et qu'il n'a d'autre dessein que de propager la foi sur la surface du globe. Généreuse pensée! sainte entreprise! Si ce prince, loin de s'attacher servilement à la politique des autres états, apprécie la guerre et le commerce, son ardeur n'est pas moins grande pour les saints intérêts de la religion.

« Celui qui régit l'univers, et qui tient dans ses mains la destinée des empires, récompensera un jour tant de zèle, et

versera à pleines mains l'or du Brésil dans le lit majestueux du vieux Tage. Un roi, si l'esprit divin ne m'abuse pas, après qu'Alphonse VI et dom Pedro seront morts, après que Jean IV aura reconquis les étendards de la patrie, fera ouvrir dans le désert des mines à jamais célèbres. Ce roi sera dom Jean V, qui, instrument docile des volontés du ciel, remplira Lisbonne de richesses, inutile subside préparé à la terreur et à l'incendie qui menacent la cité des Lusitaniens.

» Un temps viendra où le Portugal reconnaîtra pour sa souveraine une beauté majestueuse et chérie, époque à jamais de gloire et d'illustration! Alors la Paix, la douce Paix, descendra des profondeurs du ciel, et sur ses traces s'élancera la Victoire, le front ceint de

lauriers. Un Atlas plus robuste que celui de l'antiquité soutiendra l'immortelle colonne de l'État, et autour de lui se grouperont quatre sages et un célèbre prélat.

» Et toi, monarque juste que l'Éternel nous envoie du haut de son trône ! fasse sa bonté tutélaire que la couronne de l'empyrée tarde long-temps à descendre sur ta tête. Père de la patrie, préside encore à ses destinées, et sois le protecteur de notre gloire et de notre foi; remplis l'univers du bruit de ton nom, ferme pour jamais les portes de l'Averne, et que le monstre infernal, captif dans ses abîmes, laisse le Portugal poursuivre ses conquêtes spirituelles, et affermir dans son sein les fondemens de la doctrine de Jésus-Christ.

» Brésil encore sauvage, ô ma chère patrie ! le ciel promet cette auguste race à tes fidèles descendans. Soumets-toi donc sans murmurer au joug paternel de ces bons rois, et cours verser tes trésors dans leur sein. Parmi les nombreuses nations que le Portugal rallie à l'ombre de ses glorieux lauriers, seule tu n'éprouveras point les horreurs de la guerre, et tu viendras de toi-même te livrer à des chaînes de fleurs.

» Peuples qui m'écoutez ! si vous avez juré une obéissance éternelle au grand Caramurú qui lance la foudre, il vous délie aujourd'hui de vos sermens, et abandonne au trône lusitanien les droits que vous lui avez donnés sur vous. Héritière de ceux de vos caciques, je les cède de mon côté à la personne sacrée du monarque de Lisbonne, et je dé-

pose à ses pieds la couronne qu'ils ont placée sur ma tête. »

A ces mots la généreuse Américaine descend de son trône, elle remet son diadème à Souza, et, conservant tous les dehors d'une douce majesté qui s'allie si bien à la pudeur, elle vient au milieu de ses compagnes s'asseoir sur un des gradins inférieurs.

Le Tupinamba est frappé de surprise à la vue du pur sang de ses maîtres remettant à ces étrangers le marraque royal, et se dépouillant, en présence de ses anciens sujets, de l'éclat du pouvoir suprême.

Caramurú, ayant réclamé à son tour le silence, harangue le nouveau chef dans la langue des indigènes. Il montre aux peuples assemblés l'écusson de Bahia, sur lequel se déploie la colombe

de Noé, apportant le rameau d'olivier à son ancien asile, et leur donne à entendre par cette image qu'un roi clément dispensera les bienfaits de la paix et de la religion parmi leurs tribus encore dans l'enfance.

«Le voilà, s'écrie-t-il, le voilà le seul titre sur lequel dom Jean III s'appuie pour occuper le Brésil, détrôner l'anarchie et conclure avec vous un pacte glorieux. Il ne demande au désert, il ne demande à Bahia, en reconnaissance de ce bienfait, que d'adorer le Roi des cieux, l'Être suprême, de lui conquérir une église dans ce nouvel Empire, et de propager son admirable doctrine dans les vastes solitudes du monde américain.»

Ainsi parle Diogo, et, agitant sur sa tête l'étendard sacré du Portugal : «Vive, s'écrie-t-il encore avec émotion, vive

dom Jean, monarque respecté de la Lusitanie, prince glorieux du Brésil! » La foule répond à ses cris par des cris unanimes, et les clairons et les trompettes se mêlent à la voix mugissante des canons.

Thomé de Souza est conduit par la belle Paraguaçú sur le trône resplendissant qu'elle vient de quitter. Il s'y assied comme gouverneur du Portugal, il prend possession légitime et patente de Bahia et du désert, et, au nom des anciens rois de ces contrées, il occupe les campagnes que l'indigène abandonne aux Européens.

Il ordonne ensuite au peuple et à ses magistrats qu'en vertu des lois du nouvel Empire le nom sacré de Dieu soit vénéré; que la guerre ne désole plus le désert; que l'homicide soit sévèrement

puni; que chez les féroces anthropophages, ennemis de tout pouvoir, une ambassade évangélique soit envoyée; qu'on écoute avec respect les paroles de paix qu'elle apporte, et que les vérités qu'elle annonce soient pratiquées.

Il veut de plus que l'Américain employé à des travaux supportables vive tranquille à l'ombre des lois, qu'il ne puisse être opprimé par les colons, qu'il conserve la jouissance entière de sa liberté, que le néophyte qui embrasse la cause de la sainte Église soit élevé aux dépens du monarque, et que le trésor royal ne refuse pas ses secours au pieux missionnaire qui fléchit sous le poids du jour.

Enfin il fait publier un honorable décret qui destine de brillantes faveurs à Diogo, à Paraguaçú, et, en reconnais-

sance de l'affection loyale avec laquelle la belle Américaine a deposé sa couronne, il enjoint à la colonie lusitanienne le plus profond respect pour Diogo-Alvares-Correa de Viana et pour sa compagne bien-aimée.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

NOTES.

PREMIER VOLUME.

(A) Page 3o. *Célèbre par cette tradition.*

« En suivant, pour sortir de Bahia, la jolie rue *da Victoria*, formée par les habitations que louent de préférence les étrangers, on parvient, en détournant à gauche, à un plateau couvert d'une brillante verdure; et là de nouvelles idées viennent à l'esprit. On prétend que le fondateur y jeta les fondemens de sa première colonie, et l'on montre encore l'arbre de la découverte qui s'é-

lève à quelque distance. Les souvenirs offerts par la nature sont rares en Amérique; cependant ce vieil arbre, *qui peut-être n'existe déjà plus*, a fait naître plus d'une fois de tristes pensées dans l'âme du voyageur. Son feuillage semble quitter à regret les branches qu'il orna si long-temps, ses racines énormes sortent à plus de vingt pieds de son tronc. Les Tupinambas ont peut-être célébré leurs fêtes à son ombrage; ils étaient alors maîtres de cette vaste baie; ils faisaient retentir le rivage de leurs cris de victoire; mais, s'ils ont disparu, le paysage est encore plein de leur présence.

» C'est dans cet endroit qu'existait probablement leur aldée; la chapelle de *la Vierge très-sainte de la Grâce*, consacrée à saint Benoît, l'a remplacée. Elle offre plusieurs choses intéressantes, et il y existe, entre autres monumens historiques, une tombe consacrée à la mémoire de l'épouse

de Caramurú. On y lit cette épitaphe :

Sépulture de DONA CATHERINA ALVARES,
Maîtresse de cette capitainerie, qu'elle a donnée aux rois de Portugal, conjointement avec son mari,
DIOGO ALVARÈS CORREA, *né à Viana.*
Elle a fait construire et a dédié cette chapelle au patriarche saint Benoît, l'an 1582.

» Presqu'à l'entrée il y a deux tableaux placés en face l'un de l'autre, qui, s'ils ne sont pas précieux quant à l'exécution, se font du moins remarquer par le sujet qu'ils représentent. Celui qu'on voit à droite retrace toute l'histoire de Caramurú, et le paysage est facile à reconnaître. Notre héros arrive près des sauvages, et tue un oiseau à la grande surprise des spectateurs; plus loin la Vierge apparaît à Paraguaçú et lui révèle ses destinées. J'aime cette femme, son caractère est grand, et elle

s'élève bien au-dessus des hommes de sa nation : elle adora son mari, elle l'accompagna en France ; mais je ne saurais pardonner à celui-ci, malgré ses grandes qualités, d'avoir causé la mort de l'infortunée qui le suivit à la nage avec ses autres femmes lorsqu'il partit pour l'Europe. Emportée par son amour elle se livre aux flots irrités de la pleine mer ; elle veut atteindre le bâtiment d'où son cruel époux la supplie de s'éloigner ; le vent souffle avec plus de violence, le navire fend l'onde avec rapidité, et les vagues l'engloutissent en étouffant un cri de désespoir.

» L'autre tableau, tout aussi mal peint, représente le gouverneur revenant, avec les autorités ecclésiastiques, de la chapelle qu'il vient de consacrer. Le cortége se compose de quelques chaises traînées par des mules assez grotesquement équipées ; dans le fond les sauvages forment des danses en

signe de réjouissance. Nous regrettons de ne pouvoir offrir à nos lecteurs une copie fidèle de ces deux singulières peintures; mais c'est pour ainsi dire par le plus grand des hasards que nous avons été à même de les voir : la chapelle ne s'ouvre que très-rarement; elle est desservie par deux bénédictins, et les bâtimens peu considérables qui y sont attenans servent pour ainsi dire de maison de campagne au couvent. »

(*Le Brésil. Histoire, mœurs, etc.*, par MM. Taunay et F. Denis.)

(A *bis*) Page 52. *Comme l'Anta et le Tatú, animaux américains couverts d'écailles.*

Cette définition de l'auteur n'est applicable qu'au Tatú; quant au Tapir désigné par les Portugais sous le nom *d'Anta*, ce quadrupède, le plus gros du Brésil, n'a point d'écailles, mais il est remarquable par ses

formes massives et arrondies, qui laissent à peine apercevoir les articulations; sa longueur est de plus de 6 pieds, sa hauteur par-devant d'environ 3 pieds et demi, mais elle augmente de deux pouces pour le train de derrière. La femelle est ordinairement plus grande que le mâle.

Les jambes du Tapir sont courtes et fortes. Ses pieds ont quatre doigts, dont un moins long et moins fort que les autres est aussi placé plus haut. Ces doigts sont terminés par des ongles pointus et plats. On peut les comparer au sabot des animaux à pied fourchu. La tête a la plus grande analogie, pour la forme, avec celle du cochon; elle est relevée en bosse près de l'origine du museau, que l'animal peut allonger d'un demi-pied à sa volonté, et même tourner de côté et d'autre pour prendre ce qu'on lui présente: c'est la partie inférieure de son nez qui dans cette occasion se replie en dessous; les

oreilles sont rondes et les yeux extrêmement petits.

Quoique le pelage varie dans sa couleur, il est ordinairement d'un brun foncé; une crinière de poils noirâtres d'un pouce et demi de largeur, et raide comme les soies d'un porc, s'étend l'espace de trois pouces sur le front, et de sept sur le cou. La queue a une forme pyramidale; elle est excessivement petite. La femelle n'a que deux mamelles, pareilles à celles de la jument.

Cet animal aime la solitude; on ne le trouve guère que dans les forêts de l'intérieur qui bordent le rivage des grandes rivières, où il se baigne continuellement, ayant la possibilité de rester fort long-temps sous l'eau sans avoir besoin de respirer; il fait néanmoins son gîte dans des endroits élevés ou très-secs. Presque tous les fruits sauvages servent à sa nourriture, mais il

est extrêmement vorace et mange surtout avec avidité les jeunes pousses des arbres. Son cri est une espèce de sifflement.

Quoique le Tapir soit très-doux, et que l'homme n'ait rien à en craindre, il devient terrible lorsqu'il se voit poursuivi par les chiens; on dit même que, si le jaguar se cramponne sur son dos, il l'entraîne dans le plus épais du bois jusqu'à ce qu'il l'ait brisé contre les arbres. La saison la plus favorable pour aller à sa chasse est le temps des pluies, parce qu'il devient alors moins sédentaire. Sa chair a beaucoup d'analogie avec celle du bœuf.

Le *Tatú* est généralement répandu dans toutes les provinces du Brésil. Cet animal présente les caractères les plus remarquables; il est, en grande partie, recouvert d'une cuirasse osseuse séparée en plusieurs bandes transversales et susceptibles d'un léger mouvement les unes sur les autres. Elles varient

dans leur nombre et dans leur grandeur, suivant les différentes espèces qui, dit-on, sont au nombre de quinze ou seize.

Ce singulier quadrupède, qui, pour la forme, a quelque analogie avec le cochon d'Inde, et porte une queue en fuseau comme celle du rat, se creuse un terrier, profond quelquefois de huit ou dix pieds, dont il sort ordinairement pendant la nuit. Lorsqu'il est poursuivi et qu'il n'espère plus de salut, il retire sa tête sous la bordure de la cuirasse de l'épaule, et contracte son corps pour le mettre en boule, autant que les membranes unissant les bandes de sa tête peuvent le permettre.

Cet animal se nourrit, dit-on, des insectes et des petits oiseaux qu'il a pu surprendre, ainsi que de quelques fruits sauvages. Sa chair est d'un goût fort agréable, et ressemble beaucoup à celle du cochon de lait (*Corografia Brasilica*).

(B) Page 124. *De Pacas, de Coatis.*

Le Paca offre un gibier en général très-estimé vers le bord de la mer, où il est assez répandu. Ce quadrupède, du genre du Coati et de la famille des rongeurs, acquiert la grosseur d'un fort cochon de lait, et a encore avec lui quelque ressemblance pour la forme du corps. Sa tête est très-convexe, ses yeux sont gros et saillans, de couleur brunâtre, ses oreilles un peu longues et arrondies en ovale; il se sert du bout de son nez, divisé en deux comme celui des lièvres, pour fouiller la terre et soulever les obstacles qu'il rencontre. Sa bouche est très-petite et garnie de moustaches très-raides, composées de soies noires et blanches.

On voit également, un peu au-delà de l'angle postérieur de l'œil, un bouquet de poils de la même nature que ceux du museau, et presque aussi longs. Le pelage est court et rude, d'un brun extrêmement

foncé, souvent noir sur le corps et blanc en dessous. Des bandes blanchâtres assez nombreuses, et quelquefois accompagnées de taches, s'étendent également le long des côtés du corps.

Cet animal se creuse un terrier comme le lapin, mais beaucoup moins profond, en sorte que quelquefois le pied y entre et fait sortir le solitaire lorsqu'on marche trop pe-samment sur ses galeries. Il se réserve pour s'évader trois issues différentes, et son intelligence va jusqu'à les recouvrir de branches et de feuilles. Pour le prendre en vie, il suffit d'en boucher deux et de fouiller la troisième, mais il se défend très-bien lorsqu'on est près de le saisir. Il est cependant d'un caractère assez doux et s'apprivoise facilement; sa nourriture consiste en fruits et en plantes.

Le Coati, Cotia ou *Agouti*, qui appartient à l'ordre des rongeurs et à la famille des

Acléidiens, parvient ordinairement à la grosseur du lapin avec lequel il a une grande conformité, mais son cou est plus long, ses jambes plus grêles et sa croupe plus large; sa queue, entièrement dénuée de poils, n'est qu'une espèce de tubercule. Le pelage, extrêmement rude au toucher, présente un mélange de brun et de jaune roussâtre qui devient très-clair sous le ventre. Comme le lièvre il a l'ouïe très-fine et est extrêmement craintif. Il se réfugie ordinairement dans le creux des arbres et des troncs pouris. On l'apprivoise aisément, et c'est un spectacle assez amusant que de le voir manger comme nos écureuils et soutenir, avec ses pates de devant, les fruits et les racines qui servent à sa nourriture. Sa chair est fort estimée. (*Ibidem.*)

(C) Page 144. *L'infortunée créature qu'on vient d'en arracher.*

Ajoutons quelques détails de mœurs à ceux qui nous sont fournis par le romancier.

Les Tupinambas ne restaient jamais plus de cinq à six mois dans le même lieu. Le village, transporté à un ou deux milles de l'endroit qu'il occupait auparavant, conservait le même nom. Ils donnaient pour raison de leur inconstance que c'était en changeant d'air que l'on conservait la santé, et qu'ils ne tarderaient point à périr s'ils agissaient autrement que leurs pères.

Lorsque les hamacs avaient été salis par la fumée des feux qu'on entretenait continuellement dans l'intérieur, ils étaient blanchis avec un soin extrême par les femmes qui allaient cueillir dans la forêt un fruit sauvage à peu près de la forme d'une citrouille plate, mais infiniment plus gros, le coupaient en morceaux qu'elles laissaient ensuite tremper dans un vaisseau de terre rempli d'eau, pour les battre avec des bâ-

tons, et en obtenir des flocons d'écume remplaçant parfaitement le savon dans tous ses usages.

Les autres meubles consistaient en jarres de terre rondes et ovales, en espèces de poêles et de plats dont l'extérieur avait une apparence assez grossière, mais auxquels ils donnaient intérieurement un très-beau vernis, par le moyen d'une liqueur blanche acquérant au feu une grande dureté. Ces poteries étaient même souvent ornées de diverses peintures, presque toujours assez bizarres, pour lesquelles on employait une certaine couleur grisâtre très-solide.

Les différentes tribus excellaient aussi à faire des paniers de jonc et de paille pour renfermer leurs provisions, et elles avaient un grand nombre de courges creuses dont on se servait habituellement pour boire.

La langue des Tupinambas, que parlent

encore quelques indigènes du Brésil, n'est point, comme on l'a dit, un dialecte du Guarani, considéré comme une langue mère. Cette langue, dont l'alphabet est composé de trente-deux lettres, a tous ses substantifs et adjectifs déclinables, et peut modifier de nombreuses manières son unique conjugaison, en confondant, dans les différentes personnes, non-seulement les nominatifs, mais les régimes même directs et indirects.

DEUXIÈME VOLUME.

(D) Page 33. *Et leur souffle l'esprit de force.*

Cette coutume de souffler l'esprit de force était répandue chez presques toutes les peuplades américaines. Des imposteurs nommés *Payes*, *Aztias*, *Caraïbes*, etc., cherchaient à faire croire qu'ayant des communications avec certains esprits, ils pouvaient accorder le courage à qui bon leur semblait.

Dans les occasions où ils devaient dispenser ainsi les vertus guerrières, ce qui n'arrivait que tous les deux ou trois ans, ils ordonnaient aux femmes d'entrer dans une maison séparée de la leur, d'écouter les chants et d'y répondre, et ils prescrivaient également aux enfans de se retirer à part. On entendait alors sortir de ces différentes habitations des cris d'encouragement et des espèces de hurlemens; les femmes surtout s'agitaient avec violence, l'écume leur sortait de la bouche, et elles ne se taisaient qu'au moment où les hommes, après un moment de silence, faisaient succéder les sons les plus harmonieux à ces clameurs si effrayantes.

La cabane où ils étaient enfermés offrait un spectacle bien extraordinaire : rangés en rond, l'un à côté de l'autre, sans qu'il leur semblât permis de quitter leur place, ils avaient le corps incliné en avant et ne re-

muaient que la jambe et le pied droits, tandis que la main droite était appuyée sur les reins, et le bras gauche pendant. C'est dans cette posture qu'ils continuaient à chanter. Il y avait quelquefois trois cercles et au milieu de chacun d'eux trois ou quatre devins, richement parés de manteaux, de bonnets, de bracelets de plumes, tenant un *marraque* qu'ils faisaient retentir en s'avançant et en reculant tour à tour. Ils saisissaient quelquefois une espèce de tube long de quatre ou cinq pieds, et garni à l'extrémité de quelques feuilles sèches de tabac allumé, dont ils soufflaient la fumée sur tous les individus qui composaient l'assemblée, en disant : « *Recevez l'esprit de* » *force afin de surmonter vos ennemis.* » Ce rassemblement durait plus de deux heures, et pendant ce temps les chants se succédaient continuellement; ils ne manquaient point d'une certaine harmonie et étaient

marqués par la mesure la plus exacte; chaque couplet se terminait par un traînement de voix, pendant lequel on répétait ce continuel refrain:

Héu, héuauré, héura,
Héuauré, héura, héura ouch!

Ces espèces d'hymnes répétés en chœur contenaient ordinairement des menaces contre les nations ennemies, le récit d'une ancienne tradition ou les louanges de leurs pères.

Lorsque l'assemblée devait se dissoudre, chacun frappait du pied droit la terre plus fort qu'auparavant, et, après avoir craché devant soi, répétait par trois fois d'un ton de voix rauque :

Hé, hua, hua, hua!

puis on se réunissait pour passer les jours suivans dans la joie et les festins.

Ces cérémonies, pendant lesquelles les

payes ou *aztias* recevaient des présens de toute espèce, n'avaient lieu, comme nous l'avons déjà dit, qu'à des époques assez éloignées; mais ces espèces de devins employaient dans d'autres temps une manière encore plus extraordinaire de vivre aux dépens de leurs dupes.

Ces imposteurs, parés de leurs vêtemens les plus précieux, allaient toute l'année, de village en village, pour prédire l'avenir; ils plantaient leurs marraques devant les cases et ordonnaient qu'on apportât à boire et à manger à ces instrumens, qui, disaient-ils buvaient et mangeaient pendant la nuit. Ils levaient souvent cette espèce d'impôt pendant plus de quinze jours et ne se retiraient que lorsqu'ils étaient fatigués d'habiter le même lieu.

(E) Page 150. *Le son des trompettes et des tambours.*

On conserve dans les archives de Rio-Janeiro une lettre de Vas de Caminha, compagnon de Pedralvez Cabral, adressée au roi de Portugal, et écrite à bord du premier navire européen qui aborda l'Amérique portugaise. L'auteur de la *Corografia Brasilica* l'a insérée dans son ouvrage; elle est d'un portugais fort ancien et fort difficile à entendre. M. Ferdinand Denis en a donné la traduction entière dans *le Journal des Voyages et Découvertes de M. Verneur*, et dans le 6e volume de son *Brésil* ou *Histoire, Mœurs, etc.* Voici le passage relatif à cette première messe :

« Aujourd'hui vendredi, premier mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve dans la partie du sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le com-

mandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser la fosse, est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve où était la croix; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des prières; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

» La croix a été placée avec les armes et la devise de V. M. On a élevé au pied un autel, et le père Henri y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce qu'on faisait, et lorsqu'on vint à dire l'É-

vangile et que nous nous levâmes tous en joignant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. M. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre, les religieux, le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table; mais le soleil était alors tellement chaud, que plusieurs Indiens ne voulurent point rester; quelques uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner, et rappelait les autres; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel, et semblait les entretenir de religion, ou du moins nous le crûmes ainsi.

» Lorsque le service fut entièrement achevé, le père Henri quitta ses vêtemens sa-

cerdotaux, et s'étant placé près de la croix, sur une chaise, il commença à prêcher l'évangile du jour, et à nous rappeler la sainteté de vos projets, Sire, dans l'expédition que nous faisons. Pendant le sermon, l'Indien dont nous avons déjà parlé engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner, et il fut obéi par quelques-uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations, Nicolas Coëlho, qui avait apporté beaucoup de croix d'étain, les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix, et commença à leur passer au cou un de ces petits crucifix en les leur faisant d'abord baiser. Je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent, et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner, et le commandant emmena avec lui ce sauvage, qui avait montré le ciel et l'au-

tel; il lui permit même de se faire accompagner par son frère, et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutent absolument ce qu'ils nous voient faire.... Je suis donc persuadé que, si V. M. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être récompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à l'expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table. »

J'ai transcrit ce passage avec plaisir. Il peint les mœurs de l'époque et ne me semble pas devoir paraître déplacé dans ces notes.

(F) Page 182. *Avec lesquels on fabrique la farine de manioc.*

Le manioc s'élève à la hauteur de cinq à six pieds; sa tige tortueuse et noueuse n'acquiert jamais beaucoup de force; elle se partage en plusieurs rameaux fragiles, garnis à leur extrémité de feuilles alternes, profondément palmées, fermes, lisses et d'un vert glauque en dessous. Les segmens ou lobes par lesquels elles sont partagées, varient dans leur nombre de trois à sept; ils sont lancéolés, pointus, et peuvent avoir cinq à six pouces de longueur. Les fleurs jaunes, pâles ou rougeâtres de la grandeur de celles de la *douce-amère*, forment des grappes lâches, réunies au nombre de trois ou quatre aux aisselles des feuilles ou dans la bifurcation des rameaux. Cet arbuste prend aisément de bouture, croît très-promptement, et se plaît dans les terrains médiocres et secs, pourvu qu'ils soient bien aérés. Les

racines, qui seules peuvent être utiles, ont une couleur blanchâtre semblable à celle de nos panais, et sont ordinairement plus grosses que nos betteraves. Elles viennent très-souvent trois ou quatre attachées ensemble, et mûrissent (du moins certaines espèces) en sept ou huit mois.

A l'époque de la découverte, les femmes tiraient le manioc de la terre pour le faire sécher, puis le réduisaient en farine au moyen de petites pierres pointues, fixées sur une pièce de bois très-unie, et formant ainsi une espèce de rape grossière; elles exprimaient de cette première préparation le suc dangereux que l'on en fait sortir ordinairement, et le mettaient sécher dans des espèces de poêlons de terre fort larges, sous lesquels elles entretenaient continuellement du feu, ayant le plus grand soin de le remuer avec une moitié de courge jusqu'à ce qu'il eût acquis un certain degré de

cuisson. On faisait ordinairement deux espèces de farines différentes : la première était extrêmement sèche, et se réservait pour l'époque à laquelle on entrait en guerre; mais la seconde, moins cuite et plus tendre, avait un goût infiniment plus agréable. On en préparait, ainsi que de l'autre, des bouillies appelées *mingao* formant un aliment très-nourrissant.

Le suc extrait du manioc n'était point perdu. Après l'avoir exposé à la chaleur du soleil, et lorsqu'il avait pris la consistance du lait caillé, on le faisait cuire et il était alors regardé comme un mets très-recherché. C'est ce que l'on vend à Paris sous le nom de *tapioca*.

(G) Page 191. *A rappelé le malade des portes du tombeau.*

La famille des palmiers, si nombreuse en Afrique et en Asie, est très-répandue

dans l'Amérique méridionale; au Brésil on en tire des avantages inappréciables : elle fournit de l'huile, des cordages, certaines boissons et un chaume impénétrable réservé pour les pauvres habitations des indigènes civilisés. Le cocotier (*cocos mucifera*) offre même à lui seul presque tous ces objets d'utilité réunis, et croît en outre absolument sans culture au milieu des sables du bord de la mer.

Cet arbre, qui dans la nature des tropiques est d'un si brillant effet, s'élève quelquefois jusqu'à soixante pieds; son tronc élégant sert de support à un faisceau de feuilles, de dix à onze pieds de longueur, composées de folioles extrêmement étroites. C'est à l'extrémité de ces grandes feuilles que l'on voit sortir un panicule chargé de fleurs auxquelles succède un fruit, enveloppé d'une écorce fibreuse, qui, pour la grosseur, peut être comparé à la tête

d'un homme. La noix de coco est revêtue en dedans d'une substance extrêmement blanche, assez solide et d'un goût fort agréable. Elle contient une eau dont la couleur et la saveur varient suivant le degré de maturité de l'amande. Lorsque celle-ci est encore molle, la liqueur est plus abondante, mais presque insipide et d'une teinte blanchâtre; elle devient ensuite limpide, aigrelette, et très-rafraîchissante avec un goût légèrement sucré. On peut en donner une idée assez exacte en la comparant au petit-lait.

Il serait trop long de faire connaître les différens usages auxquels peut être propre le cocotier, puisqu'il offre à l'homme les moyens de subvenir à presque tous ses premiers besoins.

(H) Page 191. *Dont il extrait de si délicieux breuvages.*

Parmi les arbres indigènes portant des

fruits rafraîchissans, on doit distinguer *le cajueiro* ou *acajuba*, qui croît ordinairement dans les terrains sablonneux. Son tronc noueux ne s'élève point à une hauteur considérable; ses feuilles sont rudes et d'un vert brillant. Il porte dans le mois de septembre une grande quantité de petites fleurs réunies en bouquet, d'abord assez blanches, et enfin d'un rose obscur, auxquelles succède un fruit connu sous le nom de *cajou*, *acajou*, qui prend à peu près la forme d'une poire de moyenne grosseur, et contient, sous une peau fine, lisse, brillante et quelquefois d'un beau rouge, une substance blanche, spongieuse, sans pepins, donnant un jus extrêmement acerbe, et cependant d'un goût aigrelet fort agréable. C'est à son extrémité que l'on voit un appendice connu sous le nom de *noix d'acajou*. La pomme de *cajueiro*, que l'on rencontre presque partout dans les campa-

gnes du bord de la mer, offre pendant quelques mois un rafraîchissement salutaire au chasseur; on en fait dans les cafés une limonade agréable et une espèce de vin qu'on peut conserver une grande partie de l'année, et auquel on attribue plusieurs vertus.

Page 192. *Parmi les arbres précieux on compte le cacao.*

Le *cacaoyer* croît spontanément sur les bords de la *Madeira* et du *Tocantin*, où il forme presque des forêts; il est d'une moyenne grandeur, et porte des rameaux garnis de feuilles verdâtres, alternes, assez grandes, ayant beaucoup d'analogie avec celles du châtaignier. Ses fleurs, de la *Polyadelphie pentandrie*, naissent sur les branches et même sur le tronc. Elles sont jaunâtres ou d'un blanc rosé, et produisent un fruit oblong, épais, assez semblable à un petit melon, d'abord d'un vert pâle, puis

jaunâtre, et enfin d'un rouge foncé, parsemé de pointes jaunes à l'époque où il est en parfaite maturité. Il contient trente ou quarante amandes oblongues, lisses, d'un violet clair, couvertes d'une enveloppe cassante, et renfermées dans une substance blanchâtre, muqueuse, de saveur assez douce. Ces amandes, après avoir été torréfiées, deviennent la base du chocolat.

(I *bis.*) Page 193. *D'extraire de si belles nuances.*

L'*urucu* ne peut guère être considéré que comme un grand arbuste; ses feuilles sont cordiformes; ses fleurs, dispersées en bouquet, ont une teinte rosée, et sont de la *Polyadelphie*; son fruit, qui parvient à la grosseur d'une châtaigne, est rougeâtre, composé de deux valvules parsemées d'épines molles et rares, et tapissées intérieurement d'une membrane qui contient une grande quantité de petites graines couvertes d'une

substance rouge, qu'on délaye dans l'eau pour en obtenir une teinture très-recherchée, particulièrement des sauvages.

L'arbre connu sous le nom de *bois du Brésil* s'élève quelquefois à la hauteur d'un chêne; ses branches sont alternes de même que ses feuilles, qui ont également quelque analogie avec celles du buis; ses fleurs, d'un blanc jaunâtre, ont aussi quelque analogie avec celles du muguet. Les Portugais en distinguent trois espèces : le *brazil-mirim*, le *brazil-assou* et le *brasileto*, donnant tous une teinture plus ou moins estimée : le *brazil-mirim* est regardé comme le meilleur; son tronc est plus gros, son écorce plus rouge et moins épaisse, ses fleurs assez blanches et extrêmement petites; la teinture que l'on en extrait est infiniment plus brillante que celle du *brazil-assou*. Si ce bois, que l'on achète à grands frais pour être transporté en Europe, n'était point aussi

précieux, il pourrait servir à la construction des édifices, car il dure long-temps employé en charpente; et l'on a même remarqué qu'il acquérait dans l'eau une nouvelle dureté.

(J) Page 178. *Les antas.*

Cet animal a été déjà décrit.

(K) Page 198. *Des giboyas.*

Le *giboya*, plus connu sous le nom de *boa constrictor*, ne parvient guère, au Brésil, qu'à dix-huit ou vingt pieds de longueur : sa morsure n'est pas venimeuse; mais, pressé par la faim, il s'élance souvent sur un animal vraiment énorme par rapport à sa propre grosseur, l'entraîne près d'un arbre où il fixe sa queue pour l'enlacer avec plus de force, lui brise les os, et le couvre enfin d'une bave visqueuse avant que de l'avaler. Comme il est ordinairement plusieurs jours à digérer sa proie, et que, pendant ce

temps, il reste dans une sorte d'engourdissement, on saisit ce moment propice pour l'attaquer; mais ce n'est pas toujours sans courir quelque danger, surtout si l'animal, pressé par la douleur, parvient à sortir de l'espèce de torpeur où il est plongé.

(L) Page 199. *Qu'il emploie tout un jour à faire quelques pas.*

Aussi lent que le singe est vif et léger, l'*unau*, désigné à juste titre sous le nom de *paresseux*, se trouve dans presque toutes les forêts. Cet animal stupide, qui met plusieurs heures pour monter au sommet d'un arbre, est très-singulier dans sa conformation : sa tête est fort petite par rapport au corps, ses yeux sont couverts et sans aucune vivacité, son poil ressemble à une herbe desséchée, et ses pieds de devant, plus longs que ceux de derrière, sont garnis de deux ongles excessivement longs,

recourbés en dessous, et ne pouvant se mouvoir qu'ensemble. Il se crampone aux arbres d'une telle manière, qu'on en a vu ne point tomber après avoir reçu plusieurs coups de fusil. On a, du reste, à ce qu'il nous semble, beaucoup exagéré la lenteur de ce quadrupède en disant qu'il ne pouvait parcourir qu'une toise en une heure.

(M) Page 200. *Les tatus et les coties.*

Nous avons décrit plusieurs de ces animaux; voici des détails sur quelques autres :

Le *capibara* a absolument la forme et la grosseur d'un cochon des forêts du Brésil, mais il existe de grandes membranes entre ses doigts, ses oreilles sont très-courtes et il manque absolument de queue. Cet animal ne se rencontre guère que sur le bord des fleuves, où il nage continuellement. Sa chair est peu agréable.

Quoique les cerfs aient beaucoup diminué à cause de la guerre continuelle que leur font les sauvages et les chasseurs, ils sont encore en assez grand nombre; on en remarque plusieurs entièrement blancs.

(N) Page 201. *Le conduit à tout ce dont la nature le repousse.*

Quoique les naturalistes aient décrit une multitude de singes, il est probable qu'ils ne connaissent encore qu'une bien faible partie de ceux qui existent. On en compte au Brésil un nombre infini qui, comme tous ceux de l'Amérique, n'ont ni abajoues ni callosités aux fesses, et forment deux espèces, dont l'une, connue sous la dénomination de *sapajous*, porte une queue longue, pourvue de muscles robustes, avec laquelle on les voit s'attacher aux branches. Les individus de cette famille ont la cloison

intermédiaire du nez fort épaisse, et les narines placées aux deux côtés du nez. Les *sagouins* n'ont pas la queue prenante; mais leur conformation et leurs habitudes sont à peu près les mêmes que celles des précédens, et ils n'habitent également que le Nouveau-Monde.

Lorsque l'on voyage à quelque distance du bord de la mer, il n'est point rare d'entendre les cris des singes hurleurs, qui retentissent dans les forêts à l'heure où le soleil va disparaître; parmi eux on remarque surtout l'*ouarine* ou *simia beelzebut.* (Linné). Ce sapajou peut avoir environ vingt-un pouces de long, sans compter la queue qui est de la même dimension. La femelle est moins grande de trois pouces; la face des individus des deux sexes est un carré long; il n'y a point de poil sur le front; mais en revanche le menton se trouve garni d'une longue barbe obscure, bien fournie.

Le nez s'aperçoit à peine, les yeux sont vifs et perçans; la queue prenante est tellement nerveuse qu'on peut à peine dérouler les anneaux qu'elle forme en s'attachant à une branche.

La couleur dominante du mâle est d'un noir assez foncé, mais le ventre est d'un roux obscur. Le poil, en général assez lustré, offre une teinte moins obscure chez la femelle.

Ils vont ordinairement par familles de huit ou dix individus, et souvent plus, et c'est un des mâles de la bande qui semble chargé de la diriger. On ne les voit pas sauter comme les autres singes, mais ils passent lentement de branche en branche, et savent parfaitement se cacher derrière elles quand ils sont poursuivis par les chasseurs. Il est fort difficile de les tuer, et l'on ne peut pas toujours s'en emparer, même quand ils ont reçu le coup de mort; car

ils s'attachent fortement aux branches au moyen de leur queue, et ne tombent point toujours, même quand on secouerait l'arbre assez long-temps. Leur chair n'est point d'un goût désagréable et forme dans certains endroits la principale nourriture des sauvages.

(O) Page 204. *Sous une feuille de myrte.*

C'est vers l'époque où les orangers sont en fleur que l'on peut observer les oiseaux-mouches et les colibris : on les voit alors arriver par centaines, voltigeant autour de ces beaux arbres, poussant leur cri aigu, et cherchant leur nourriture au milieu des étamines, dont ils sucent le pollen, toujours soutenus en l'air par un mouvement rapide des ailes, qui forme une espèce de bourdonnement semblable à celui des frelons.

Le seul trait vraiment distinctif qui existe

entre le colibri et l'oiseau-mouche est tiré du bec. Sa longueur est cependant à peu près la même chez les deux espèces, qui ont des formes, des couleurs et des habitudes absolument semblables.

Le *rubis-topaze*, quoique l'un des oiseaux-mouches les plus communs du Brésil, est, sans contredit, le plus riche et le plus brillant : il peut avoir un pouce et demi de longueur; son plumage est d'un brun foncé, excepté vers le sommet de la tête et le dessous du cou, où il prend exactement la couleur des pierres précieuses indiquées par son nom.

Le *saphir*, l'*améthyste*, l'*émeraude*, donnent également leur dénomination à des espèces qu'il serait infiniment trop long de décrire.

(P) Page 208. *Du haut de la longue pirogue.*

Le jardin de Bahia offre la vue la plus imposante. Tracé sur un des plateaux les plus élevés de la colline, il forme une vaste terrasse entourée de grilles à hauteur d'appui, d'où les regards peuvent plonger sur toute l'étendue de la baie. Un peu à droite, c'est l'île d'*Itaparica* se déployant tout entière; sur la même ligne, à gauche, celle *dos Fradès;* et, entre ces deux terres, une vaste étendue d'eau, bornée au loin par le continent.

En suivant le coteau de la ville, on voit son extrémité qui s'avance jusque dans la baie; du côté opposé, la pleine mer roule ses vagues agitées.

Cette vaste scène est animée continuellement par l'arrivée de quelques bâtimens étrangers. Les milliers de barques qui se croisent dans tous les sens présentent sur cette immensité le triangle de leurs voiles éclatantes.

Quelquefois une baleine a été signalée aux pêcheurs; vous distinguez les jets d'eau lancés par ses évens. Les baleinières arrivent à toutes voiles, elles se dirigent vers l'énorme cétacé; tout à coup le pêcheur le plus adroit lui lance avec vigueur son harpon, espèce de lance pouvant avoir cinq à six pieds de longueur, fortement attachée à un câble. Il faut autant d'adresse que de vigueur pour pouvoir la darder avec justesse. Le sang jaillit à quelque distance; l'animal fuit avec rapidité jusqu'au fond des eaux, mais il emporte l'arme meurtrière retenue par le câble qu'on lui file continuellement. La barque alors a cargué toutes ses voiles; entraînée par la baleine, on lui voit fendre les eaux dans tous les sens, jusqu'à ce que la victime, reparaissant pour respirer, soit frappée de mille coups de mort; attachée ensuite à des câbles, elle est entraînée jusque sur le rivage, où elle doit être dépécée.

Souvent le combat dure plusieurs heures, mais presque toujours la victoire reste aux pêcheurs; et, dans ces occasions, les banderoles qui ornent leurs mâts sont le signal de leur réussite.

TROISIÈME VOLUME.

(Q) Page 75. *Et retourne en Hollande.*

En 1637 Jean-Maurice de Nassau avait été envoyé au Brésil avec des pouvoirs illimités. Il n'emmenait avec lui que deux mille sept cents hommes. Son débarquement au Récif eut lieu le 23 janvier.

Un de ses premiers soins fut de dépouiller la guerre de son caractère de brigandage, et de ramener l'abondance dans les villes, en y autorisant la vente des denrées du pays. Il donna à l'ensemble de ses opérations une certaine solennité, et consacra par des prières publiques l'ouverture de la

campagne. Il institua enfin une réserve mobile de six cents hommes destinée à être dirigée partout où besoin serait.

Les hostilités commencèrent par l'attaque de Porto-Calvo. La mêlée fut terrible, tous les genres d'armes faisaient voler la mort, des hommes de toutes couleurs s'entr'égorgeaient, et le sang qui coulait par torrens rougissait tous les bras. Le nègre Henri Dias a une main blessée; il se la fait couper afin de continuer de combattre avec l'autre. Parmi les guerriers les plus acharnés on remarque des femmes. Dona Clara, digne épouse du Brésilien Cameram, les guide au fort de la mêlée. L'armée américaine, forcée de plier devant Nassau, se retire derrière le fleuve Comentabula.

Bientôt, soutenue par un renfort de troupes fraîches, elle reprend le dessus. Nassau ploie à son tour, mais avec gloire. De capitaine devenu soldat, il fait des prodiges de

valeur. La nuit vient séparer les deux partis. Les hostilités cessent. Nassau profite de cette suspension pour faire enlever les blessés et inhumer les morts.

Cependant Porto-Calvo résistait depuis plus de 15 jours, et la garnison portugaise ne cessait de se couvrir de gloire; un boulet parti des remparts tua parmi les assiégeans Karel de Nassau, neveu du général en chef. Malgré la douleur de cette perte, Maurice, admirant le généreux courage des assiégés, leur fit proposer une capitulation aussi honorable pour celui qui l'offrait que pour ceux que la détresse forçait à l'accepter. Ils sortirent de la place avec armes, bagages, drapeaux et même avec une pièce de canon.

Nassau s'empara encore d'Oppeneda; il gagna l'affection des habitans en les préservant des fureurs du soldat et leur assurant leurs propriétés ainsi que la liberté de leur

culte. Il fit ériger une citadelle qui porta son nom. Émerveillé de la beauté du San Francisco qu'entourent des milliers de roseaux, dont les naturels font leurs flèches, il écrivit à son cousin le prince d'Orange de lui envoyer sans retard des renforts et des munitions, les Provinces-Unies devant faire, ajoutait-il, tous les sacrifices pour garder une si riche colonie.

De retour à Pernambuco, il y rétablit les mœurs et l'équité, en s'y montrant sévère et juste. Législateur habile il força, pour ainsi dire, à la profession de leurs cultes, juifs, protestans et catholiques, et par là s'éteignirent des haines qu'on croyait éternelles. Les habitans du Récif et d'Olinda, formés en compagnies de milice, furent mieux contenus et eurent moins besoin de l'être. Les colons, les indigènes, les esclaves, se louaient également de ses institutions. Il envoya dans l'intérieur à la recherche des mines d'or et d'argent.

Des savans et des naturalistes explorèrent le pays, entre autres Pison et Marcgraw, qui recueillirent sur l'histoire naturelle du Brésil les matériaux les plus précieux. Les nations du désert ayant à leur tête les sauvages chevelus du Céara firent alliance avec les Hollandais. Enfin Jean Coinus s'empara du fort de Mina, sur la côte d'Afrique, dont la compagnie avait vainement tenté la conquête en 1625.

Maurice fut moins heureux dans son expédition contre Bahia : obligé de lever le siége de la place, il revint à Olinda et s'efforça d'oublier le mauvais succès de son entreprise en se livrant à des travaux administratifs. Il réédifia plusieurs villes, et Pernambuco agrandie reçut le nom de *Cité de Nassau*. Le commerce du Brésil fut ouvert à tous les peuples, et la compagnie ne se réserva que celui des bois de teinture, des esclaves et des fournitures

militaires. La Hollande occupait alors six capitaineries du Brésil. Sergipe, Pernambuco, Paraïba, Itamarica, Rio-Grande du nord et Céara. Leur rapport total était de 280,900 florins.

L'Espagne avait envoyé une flotte commandée par don Francisco de Mascarenhas pour reconquérir le Brésil. Tourmentée par les vents, attaquée quatre fois avec fureur par les Hollandais, elle fut obligée de remettre à la voile pour Lisbonne, où, par un dernier malheur, l'amiral fut jeté dans un cachot, dont il ne sortit qu'à la restauration de la monarchie portugaise.

L'orage était dissipé. Nassau fit célébrer des fêtes et punir quelques chefs qui avaient mal fait leur devoir. Sur ces entrefaites, le sceptre de Portugal étant retombé entre des mains portugaises, le duc de Bragance, proclamé roi sous le nom de Jean IV, crut, pour résister aux efforts de l'Espagne, devoir con-

tracter avec les Pays-Bas une alliance de dix ans, durant laquelle les Hollandais et les Portugais resteraient paisibles possesseurs de leurs conquêtes dans le Brésil. Mais les Américains ne ratifièrent pas un traité conclu sans leur participation, ils protestèrent les armes à la main, et la guerre sourde qu'ils firent à l'étranger devint de plus en plus meurtrière.

Ce fut à cette époque que Maurice de Nassau, qui, dans le nouvel hémisphère, avait rendu tant de services à sa patrie, se vit tout à coup rappelé par une mesure des plus iniques. On lui reprocha de dilapider les finances quand tous ses efforts n'avaient pour but que de les accroître ; on l'accusa de chercher à se créer dans le Brésil un royaume indépendant, quand il ne rêvait que l'agrandissement et la gloire de la Hollande. Il s'embarqua le cœur ulcéré d'une si noire ingratitude. Ce rappel fut un coup funeste pour

les Bataves. Un marchand, un orfèvre et un charpentier le remplacèrent dans la direction de la colonie. Sous eux tout se détériora; les abus vexatoires se renouvelèrent; les déprédations n'eurent plus de bornes; les trois gouverneurs eux-mêmes vendaient aux Portugais les armes et les munitions dont ceux-ci devaient se servir pour expulser les vainqueurs; les forteresses tombaient en ruines; les soldats qui désiraient revoir l'Europe étaient licenciés à leur première demande. Enfin, déjà il n'était pas difficile de prévoir que l'heure de la délivrance approchait, et que les Hollandais seraient bientôt forcés d'évacuer le Brésil.

FIN DES NOTES.

On indique dans le *Panorama* de Lisb. une seconde traduction de ce poème: jusqu'à présent elle ne m'est pas tombée sous les yeux.

Pero Lopes de Souza disait vers 1538 — en parlant de la baie de *Todo los Santos* (sic) Nesta Bahia achamos hum homem Portuguez que havia vinte e dous annos que estava nesta terra; e deu rezam larga do que nella havia, &ca. p. 17 du *diario* pub. par Ad. Varnhagen.

---

150 ans s'étaient déjà écoulés, lorsque le Jésuite Simão de Vasconcellos produisit pour la première fois (*quasi em forma de novella*) dit Cazal l'histoire de Caramurú V. *Corografia Brasilica*.

Jaboatam se trompe, lorsqu'il assigne les années 1516 ou 1518, pour l'époque du *Naufrage*. il prétendait avoir vu des Documents positifs, prouvant que les Chapelains de Mart. Affonso de Souza avaient baptisé en 1534, les enfants de Diogo Alvares Correa.

Correa serait venu en 1535 ou 36 à Paris?

Ant. herrera parle de ce portugais qui savait la langue des tupis et qui résidait parmi eux depuis 25 ans.

La chapelle de S. Bento qui renferme la tombe de Paraguassu (avec l'épitaphe) ~~[illegible]~~ date de 1582. Je regrette vivement, de ne pas avoir pris jadis l'empreinte de cette inscription. J'ai passé (vers 1819) une demi heure dans cette chapelle; les peintures sont détestables et je doute fort, qu'elles appartiennent au XVIIme siècle. ferdinand Denis

---

Gabriel Soares de Souza, né à Lisbonne, employé à des recherches importantes dans l'intérieur du Brésil, et auteur du fameux Roteiro (de la Bib. roy.) parle également de ce Portugais, interprète de ses concitoyens.

Accioli dit qu'une petite fille de Paraguassu est morte le 4 X^bre 1833. voy. C. 1 p. 53.

Paraguassu amenée en france par du Plessis capit^ne de Dieppe, fut baptisée et eut pour Marraine à Paris, Catherine de Médicis un 28 octobre!! (l'année? ici ~~[illegible]~~)

Ces faits étaient déja consignés ici, lorsque j'ai reçu l'Ode de Caramurú donnée par (1845)

Mr Varnhagen, la discussion sur le personnage en question ne laisse rien ou peu à désirer. — il n'y eut point de voyage en France et le mythe poétique a réuni sur une seule tête les aventures de deux individus.

Selon Quérard l'auteur de cette trad. a pub. sous le pseudonyme de Maurice Dufresne: le bonheur de Paris, Renduel, 1830, 4 vol. in 12.

Voir ce que dit Quérard sur l'homme de feu imitation du Caramurú (Supercheries littéraires p. CXXXV. de l'intr.)

Costa e Sylva nous a donné des souvenirs traditionnels sur la manière dont fut composé le Caramurú; il tenait ces détails de José Agost. de Macedo, le poète, qui était en quelque sorte secrétaire de Durão. Voy l'Ensaio. C. C. p. 219. l'auteur du Caramurú, craignait le titre de poète; il a laissé chez les Gracianos, une foule de poésies détachées, qui sont restées à l'ombre et qu'on ignore.